3 1761 07994674 5

*Ex Libris*

PROFESSOR J. S. WILL

BERNARD FRANK

# DIX-NEUF HISTOIRES DE SOUS-MARINS

PRÉFACE DE CLAUDE FARRÈRE

PAYOT & Cie, PARIS. 1918

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/dixneufhistoires00fran

# DIX-NEUF HISTOIRES
# DE SOUS-MARINS

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.
*Copyright 1918, by* Payot & Cie.

BERNARD FRANK

# DIX-NEUF HISTOIRES
DE
# SOUS-MARINS

PRÉFACE DE CLAUDE FARRÈRE

PAYOT & Cie, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 106

1918

*Tous droits réservés.*

LIBRARY
SEP 12 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

808984

D
595
F8F7

# PRÉFACE

A MONSIEUR FRANK, OFFICIER DE MARINE,
EN MER.

*Vraiment, vous croyez, mon cher camarade, que votre livre a besoin d'une préface et que le public n'est pas très capable de s'apercevoir tout seul de la qualité des bouquins qu'on lui offre ? Je suis, moi, d'un avis tout à fait contraire. Un livre vaut ce qu'il vaut, et toutes les épîtres liminaires n'y changeront jamais rien. Ce n'est que bavardage. Ne comptez donc pas sur moi pour déclarer à vos futurs lecteurs que vous venez d'écrire une œuvre du plus rare talent.*

*Si leur avis confirme le mien, ils me traiteraient de radoteur, et ils auraient bien raison.*

*Quant à l'autre cas, j'estime superflu de l'envisager.*

*Ce que je puis leur dire, parce qu'ils l'ignorent et parce que je le sais, c'est que votre livre est le*

*livre d'un vrai marin, et que, parlant croisières, coups de vent, canonnades et autres fariboles vraiment navales, vous avez parlé de ce que vous connaissez, de ce que vous avez vu, fait, subi, ou surmonté.*

*Mon cher camarade, je n'avais pas l'honneur d'être encore votre ami; quand vous m'avez demandé de vous écrire la lettre que voici ; mais je savais déjà ce qu'est le* N....., *et le combat qu'il a soutenu alors que vous le commandiez en second. Un marin tel que vous a le droit de parler des choses de la mer. Parlez-en donc ; vous le ferez de telle manière que les plus vieux traîneurs d'Océan, tels que moi, trouveront dans votre livre de quoi s'instruire, de quoi s'amuser et de quoi se souvenir.*

*Mon cher camarade, bonne chance, et acceptez ma plus affectueuse poignée de main.*

CLAUDE FARRÈRE.

---

# DIX-NEUF HISTOIRES
# DE SOUS-MARINS

## I

## VISITE DOMICILIAIRE

A Charles Sancerme.

Je ne dirai pas le nom du navire, la censure y mettrait bon ordre, et pas davantage celui de la femme blonde. J'estime qu'elle a suffisamment expié.

Mais ce que j'avouerai, c'est l'état d'esprit dans lequel j'étais en mettant le pied à la coupée du navire, sur le coup d'une heure du matin, par une nuit sans lune, à dix milles des Baléares !...

On n'a pas idée de débarquer de façon aussi cavalière d'un youyou démoli par la lame et d'obliger un « steamer de course » à poser trois grands quarts d'heure sous prétexte d'ausculter ses membrures. Surtout que lorsque l'opération

se renouvelle pour la troisième ou quatrième fois de la nuit on n'est pas forcément d'humeur charmante.... et le doigté est si nécessaire...

A peine à bord, je fis appeler le capitaine. Il mit cinq minutes à venir et se confondit en politesses. C'était un petit gros, rond comme une bille, avec un crâne pouvant servir de réflecteur.

Le coup « à blanc » tiré du sous-marin semblait l'avoir électrisé. Il dansait tantôt sur un pied tantôt sur l'autre et donnait des signes évidents de contraction faciale.

A mes questions, il répondit venir du Pirée et se rendre à Cadix, chargé de... attendez donc... de produits divers.

Evidemment, tout ça demandait à être vérifié. Je pénétrai dans l'avant-carré où se trouvait l'état-major moins l'officier de quart. Il y avait aussi un comptable faisant fonction de « purser ».

Fort poliment, on m'offrit un verre de brandy déjà rempli à mon intention. Un merci sèchement prononcé remit les choses en ordre et je compulsai les papiers de bord.

La marchandise était quelconque. Tout paraissait en règle. D'ailleurs mes marins visi-

taient les cales. Je signai donc les pièces et remarquai que les physionomies des neutres se faisaient au fur et à mesure plus charmantes.

Du carré, je fis le tour du pont qu'éclairait un fanal et puis, pour m'amuser, trois ou quatre fois celui de la dunette, toujours suivi de l'état-major.

Enfin, pour mettre le comble à ma joie, je vins stopper sous la cheminée centrale et je dis simplement :

— Veuillez, je vous prie, faire réveiller les passagers.

Diable ! Il sembla bien que ce fût la douche. Tout commandant de paquebot est en général rempli de sollicitude. Celui-ci se lamenta sur l'inopportunité de l'heure, sur le temps qu'il faudrait aux dames principalement pour se vêtir, etc., etc...

Je l'écoutai pendant cinq bonnes minutes, et puis durant cinq autres j'eus la patience d'entendre le purser. Quand celui-ci eut terminé, je m'assis sur un rouleau de cordages et ajoutai d'un ton tranquille :

— Je vous donne un quart d'heure pour faire monter les passagers.

J'eus alors l'impression très nette d'un mou-

vement violent du comptable, vite réprimé du reste, mais qui n'eût pas tendu à moins qu'à se débarrasser de ma personne, en m'expédiant par-dessus bord.

Très calme, je me fis apporter la liste et j'attendis en roulant une cigarette.

Il y eut en bas comme une sonnerie de cloche, semblable à celle pour le dîner, puis on entendit un remue-ménage sans pareil, des appels, des chuchotements.....

Par la descente du spardeck, les passagers arrivèrent un à un, ou plutôt une à une, car il n'y avait presque que des femmes. J'en comptais dix, vingt, trente et quelques hommes. Si bien que je crus d'abord à un bateau sérail et à des eunuques. Mais la suite me détrompa.

Je les fis s'aligner sur un seul rang. Cela présenta le tableau le plus extravagant qui se pût voir.

La première dame à laquelle je m'adressai, une grande, sèche, ayant cru à un accident de mer, était montée sur le pont vêtue d'un maillot de soie rouge. Une lampe électrique « de poche » complétait son ameublement.

A côté d'elle, une jolie girl, blondinette de quinze à seize ans, dont elle paraissait la mère.

Toutes deux anglaises à n'en pas douter. La petite avait son kodak.

Plus loin, une sorte de Roger bon temps, commis voyageur en porcelaine, très embêté de se trouver dérangé dans son sommeil, mais ravi d'avoir affaire à un compatriote.

Puis une « tour » ! J'entends ainsi une dame énorme, vêtue de sa chemise, et dont l'ampleur naturelle s'agrémentait de deux gilets flotteurs. Une bouée de sauvetage contournait le tout.

La dame s'expliqua :

— C'est pour quand je dois flotter, Monsieur le Français, me dit-elle, justifiant par son accent son origine italienne.

Je passai, vérifiant les pièces, et vins m'arrêter finalement devant une espèce de clergyman à chapeau rond et à lunettes, lequel se tenait immobile, entièrement habillé.

— Votre nom ?

— John Turnett.

— D'où venez-vous ?

— D'Athènes.

— Où allez-vous ?

— A Londres.

— Votre passeport ?

— Voilà.

J'allais passer, lorsque soudain je vis le purser esquisser un sourire.

Et malgré moi, mes yeux se portèrent plus attentivement sur le passeport.

Or, il y avait écrit : « Sir et Mistress Turnett ! »

Rapidement, je revins vers le pasteur et lui demandai :

— Where is Mistress Turnett ?

Il parut se troubler tout d'abord, puis se perdit dans un flot d'explications en mauvais anglais.

Agacé et pressé je me tournai vers le purser.

— Veuillez faire monter immédiatement cette dame.

Ce dernier parut ne pas comprendre. Puis il se décida à m'avouer que Mistress Turnett était enceinte de huit mois au départ de Grèce et qu'on attendait le dénouement d'une heure à l'autre.

— Parfait ! Allons la voir en bas !

Je descendis l'échelle du spardeck, mais, agile comme un chat, Turnett m'avait précédé. Il me fallut perdre dix bonnes minutes dans les coursives pleines d'ombre, mal guidé que j'étais par le comptable qui s'exclamait à chaque pas :

— Où diable est donc cette maudite cabine? Excusez-moi ! J'ai tant de choses en tête !

Enfin, nous y fûmes. Le rideau de bord était tiré et dans la couchette haute on me fit voir un corps énorme secoué des frissons précurseurs. Provenant de dessous l'oreiller d'où émergeait un bonnet de dentelles, la voix, oh ! combien forte, de Mistress Turnett émettait des notes éplorées.

Si forte, cette voix, qu'il semblait que le hublot dût en frémir.

Gentiment, le purser proposa de ne point insister davantage, ce qui lui valut un regard humide de l'époux.

Mais voilà... la nature m'a doué d'une dose d'entêtement peu banale, et, bien que je ne sois pas breton, j'adore les investigations poussées à l'infini, surtout lorsqu'il s'agit des dames. Je grimpai donc sur l'escabeau du lit, afin de mieux contempler Mistress Turnett dans les grandes douleurs.

Et, ma foi, la suite prouvera que je n'avais pas tout à fait tort et que la curiosité est souvent chose excellente.

J'ai dit que j'avais du doigté.

Je n'en fis point usage en la circonstance,

Mistress Turnett ayant jugé devoir m'éviter cette peine. Craignant qu'on ne prît son lit d'assaut, elle écarta légèrement ses dentelles, et je fus en présence de la plus belle barbe fauve qui eût jamais fleuri de l'autre côté du Rhin.

Cette vue, je dois l'avouer, me laissa calme, ayant des soupçons depuis la veille grâce aux « sans-fil ». Il n'en fut pas de même du purser et du mari, lesquels s'étaient assis atterrés et me suppliaient bruyamment.

Par exemple, je fus un peu brutal! Mistress Turnett, tirée par la barbe, dut descendre de cette hauteur, la splendeur de ses formes recouvertes d'un caleçon de soie rose à nénuphars.

Les grandes douleurs avaient subitement cessé pour faire place à l'hébétement le plus absolu. Et puis, la foule des passagers s'était rassemblée peu à peu dans la coursive, et Mistress Turnett se montrait honteuse.

De ces différents états d'âme, le plus curieux et le plus pitoyable fut celui du capitaine du navire auquel j'intimai l'ordre de dérouter et de gagner un port d'Algérie. Il se mit à genoux sur le pont, me jurant qu'il ne savait rien de

l'affaire, et que la présence à son bord d'un ancien consul boche et de son drogman ne pouvait suffire à le mettre en cause. Je tins bon, et si la chose a chez nous ennuyé quelques fonctionnaires, j'avoue que j'en suis ravi.

Quant au pasteur et à son épouse, nous les déposâmes pieds et poings liés dans le youyou qui les dirigea sur *la Minerve*.

Toute la journée qui suivit, l'homme en couches eut des gémissements nombreux ; mais il se refusa catégoriquement à tenir jusqu'au bout son rôle, je veux dire à laisser s'éveiller un ou deux petits alboches à la grande clarté de la mer.

Ceci nous fit perdre une part sérieuse dans le million du *Petit Journal*, et ce fut agir fort impoliment vis-à-vis de l'Anglaise au maillot rouge, laquelle avait laissé tomber de dessus les bastingages :

« Good luck for children, Mistress Turnett. »

Que voulez-vous ? on ne changera jamais ces gens-là.

---

## II

## LA CHASSE DU « GOSSE »

Aux midships de guerre.

Si vous voyez jamais Morvan dit « Paille d'avoine », à cause de ses cheveux en baguettes, demandez-lui comment le gosse est mort. « Le gosse », c'était Brissac et Morvan m'a conté l'histoire.

Ils « s'avaient embarqués » tous les deux, à la mi-avril, à bord de la *Grosse-Marie*, chalutier armé en navire de chasse, lui, Morvan, comme pointeur et le gosse comme commandant.

L'équipage, à part eux deux, comptait dix années de grand'pêche en Irlande ou sur les bancs. Rien ne pouvait plus l'émouvoir, pas même les choses de la guerre sous-marine. Morvan lui-même en était à sa sixième torpille. Quant au gosse, il n'avait jamais vu de périscope.

Avec ça, des airs de demoiselle qui sait qu'elle doit tenir un rôle dans l'histoire commune, des gestes remplis d'inexpérience et des mots maladroitement familiers.

Au début, l'équipage se montra boudeur. Pourquoi pas une femme pour de bon ? elle ferait tout aussi bien et au moins on pourrait se rincer l'œil par-dessous les échelles. Y'avait donc plus d'officiers dans la marine qu'on leur z'y flanquait des midships ? Ah ! misère !

Lui, Morvan, déclara dans le poste qu'il réservait son opinion, ayant éprouvé des surprises en ce qui concernait les supérieurs. L'équipage le traita de fayot, de gabier de poulaine, ce qui pour un canonnier breveté constitue la suprême injure. Morvan encaissa le tout sans barguigner et resta coi.

Or, la *Grosse-Marie*, ayant appareillé de V... (archipel Maltais) sous le commandement de Brissac, avait fait route au petit bonheur jusque sur les côtes de la Barbarie, aux abords desquelles elle patrouillait depuis trois semaines.

Et, foi de Morvan, pendant ces trois semaines les choses n'avaient pas marché trop mal. Le gosse « gagnait à être connu », suivant la propre expression du fourrier.

Pas fier en tous les cas et d'une gaieté de petite fille ! Avec ça toujours debout, l'oreille aux aguets et le nez en plein vent, reniflant la mer immense dans l'espoir d'y situer le Boche.

Petit à petit, il avait osé accoster les hommes. Aux jeunes il avait dit : « J'te ferai gagner la croix pour ta promise. » Aux plus âgés qui groumaient au quart, il avait risqué : « Ne vous en faites pas, grand-père, nous les aurons. »

Et pas un n'avait eu envie de rire.

Vingt jours durant, il avait ainsi tâté son monde et la veille même de la grande affaire, de l'affaire terrible, il ne comptait guère que des sympathies.

Seul, le calfat, gaillard d'expérience (15 ans de long cours, six gosses à la maison), se refusait à « laisser porter » sous le vent du gosse ; et quand il apercevait sur la passerelle haute la mince silhouette de collégien, il relevait le tout, comme on dit, « dans un S. O. brumeux ».

. . . . . .

Les sept nœuds de la *Grosse-Marie* la conduisirent en fin de quinzaine (la première de mai) dans le voisinage de Ras el Mir sur la frontière d'Egypte. On s'était canonné la veille en baie de Soloum et le gosse avait reçu

un « sans-fil » lui ordonnant d'y aller voir.

Il pouvait être huit heures du matin, la mer était parfaitement calme. La vigie signala un périscope à un mille et vingt degrés bâbord.

Le gosse était sur sa passerelle. Il manœuvra comme un ange, mit la barre toute à gauche et courut sus à l'ennemi, le 65 pointé avec zéro de dérive.

L'équipage, en trente secondes, avait rallié le poste de combat. Lui, Morvan, dessus le gaillard, tenait sa pièce bien à l'épaule. Qu'est-ce qu'on allait lui servir, au Boche ?

Deux minutes passèrent, puis trois, puis cinq... Rien. Hormis les coups de jarret de la *Grosse-Marie*, qui « en mettait tant et plus », on eût entendu tomber un fifrelin.

Au bout de dix minutes, le mille étant largement dépassé, les hommes se fatiguèrent. Ils s'en prirent à la vigie, laquelle s'indigna à dix-huit mètres au-dessus du pont.

— Ho ! du tonneau ! c'est-y que tu l'as avalé, ton pariscope ? cria le clairon.

— Attends un brin que j'soye en bas, tu voiras si j't'avalerai, g... de biniou !

Des épithètes suivirent, en usage dans la marine.

Il fallut que le gosse se fâchât tout rouge pour obtenir le silence. Jamais on ne l'avait vu comme ça. Il allait et venait, jumelles en mains, derrière l'homme de barre, et, de temps à autre, il s'arrêtait, les doigts crispés à la rambarde, prêtant l'oreille aux moindres bruits.

Un temps s'écoula, plus ou moins prolongé, pendant lequel le chalutier fendit les eaux bleues.

Impatient, le gosse allait faire demi-tour lorsque soudain....

Baoum !...

Tous sursautèrent.

Un obus venait de tomber à deux cents mètres par tribord, du côté du soleil.

— La barre à droite ! Attention pour la pièce avant ! clama Brissac.

Lentement, la *Grosse-Marie* pivota, cassant son erre, et mit le cap sur une chose grisâtre qui s'allongeait là-bas dans la direction de Soloum.

Baoum !...

Cette fois, ça devenait sérieux. L'obus avait éclaté à toucher la membrure. Bien placé quant à la lumière, l'ennemi réglait son tir comme dans un fauteuil.

Le gosse sursauta :

— Hausse, trois mille ! dérive, cinquante-quatre ! feu à volonté !...

Lui, Morvan, lâcha son coup dont on distingua mal le résultat, rapport à ce maudit soleil.

Immédiatement, le sous-marin riposta, et l'obus, le premier au but, enleva le couronnement arrière, blessant deux hommes du 47, tout en épargnant la pétoire.

Nerveux, Morvan fit partir sa deuxième gamelle, puis sa troisième à dix secondes d'intervalle. Lui aussi réglerait son tir.

Les deux 65 encadrèrent nettement le sous-marin auquel la chose sembla donner à réfléchir, car il mit soudain le cap au large et parut augmenter d'allure.

Le gosse était ravi.

— Bravo ! Morvan. T'auras la double... Ah ! quoi? cré nom d'un chien !....

Un obus, bien pointé aussi celui-là, venait d'éclater à bord, en plein dans la cuisine. Décidément, l'arrière n'avait pas de chance. Mais, chose étrange, cet obus semblait provenir d'un nouvel ennemi attaquant par la gauche.

Aux clameurs des blessés, dont le cuisinier

touché à mort, se mêlèrent les cris de colère de l'équipage.

Là-bas, par soixante-dix degrés bâbord, c'est-à-dire par le travers environ, un deuxième sous-marin venait d'émerger et la *Grosse-Marie* se trouvait placée entre deux feux.

— La barre à gauche ! A toi le coup d'œil, Morvan ! Hausse, deux mille ! dérive, quarante-huit ! Vas-y, mon gars !

Celui-là étant sous le soleil, le coup, trop vite pointé, fut un peu long. Au contraire, le suivant fit merveille. Le boche, atteint sous son kiosque, s'enfonça et disparut dans un remous.

Par malheur, sa dernière marmite avait traversé le roof des machines, éclatant juste sur la chaufferie. D'en bas montaient des clameurs affreuses.... Le navire haletait, vomissant par sa cheminée de grands jets de vapeur.

Et voici qu'à six mille mètres le premier sous-marin recommençait à tirer.

Alors le gosse fit appeler le T. S. F. et lui dit tout gentiment :

— Mon p'tit, puisque ta boutique tient encore, il faut prévenir les autres, pas ? avant qu'elle ne soit démolie. Alors voilà, expédie-moi ça d'urgence.

Il déchira une feuille de son calepin de notes et inscrivit sans un tremblement :

« Commandant *Grosse-Marie* à chef division première escadrille patrouilleurs. »

« *Sommes aux prises avec deux sous-marins, dix milles N. W. de Soloum. Pensons avoir coulé l'un d'eux. Serons coulés par l'autre.* »

Et, pivotant sur les talons, il commanda derechef : La barre à droite ! puis : Rectifiez les hausses.

Lui, Morvan, continua son tir. Oh ! pas bien longtemps, sa pétoire ne portant qu'à cinq milles et le boche tirant de six milles et plus, se maintenant hors de portée.

Le gosse ordonna de suspendre le feu pour ne pas gaspiller les munitions ; ils attendirent à leurs postes de combat tout en encaissant des marmites.

L'une d'elles, tombant à mi-distance entre la passerelle et le gaillard, coupa le mât de misaine en deux, qui s'abattit à la mer avec la vigie dans sa barrique.

Brissac commanda : « Stoppez », mais c'était peine inutile, la bécane ne tournant plus depuis longtemps. Il dit : « En arrière », et, le

bateau n'obéissant pas davantage, courut au panneau de la machine et hurla :

— Eh bien quoi ? Etes-vous sourds là dedans ?..

Il lui vint à la gorge une odeur atroce. La vapeur sifflait dans ce trou noirâtre au fond duquel il crut percevoir des sanglots et des cris.

Affolé, il prit l'échelle et descendit jusqu'aux plateaux de cylindres. Là, un corps gisait en travers. Il buta contre. L'homme, se soulevant péniblement, lui dit :

— Commandant, ils sont tous morts en bas.

Alors il remonta, farouche, et voulut sauter à la mer afin de sauver la vigie ; mais il en fut empêché par Morvan qui lui cria : — Pas la peine, commandant, y s'a tué en tombant, il a coulé,... et puis...

Il n'acheva pas. Un obus, en plein gaillard, balaya l'ancre de bossoir et fit mitraille sur les cinq hommes du 65 à un mètre en arrière de la pièce. Quatre s'abattirent sans un cri. Morvan, grièvement blessé, eut la force de glisser le long de l'échelle et vint s'affaler en bas, à côté du panneau, non sans avoir achevé sa phrase.

— Et puis, commandant, le boche revient !

D'un bond, le gosse fut sur sa passerelle où il trouva l'homme de barre le ventre ouvert par un éclat. De plus, la sans-fil était tombée, entraînée par la chute du mât de misaine, et de la cabine du T. S. F. il ne sortait plus aucun son. Etait-il tué lui aussi?... Pourtant, il semblait bien au gosse l'avoir entendu passer le message.

— Alors quoi ? combien est-on de valides ici ?...

Pas une voix ne répondit à cet appel ; rien que des gémissements et des plaintes.

Et le sous-marin revenait. Morvan avait raison. Il se rapprochait tout doucement, voulant sans doute contempler son œuvre. Oh ! il ne serait pas dit qu'il braverait impunément la mort.

Souple comme une couleuvre, le gosse glissa tout le long du pont jusqu'à la pièce arrière qu'il espérait intacte. Il dut, pour y parvenir, enjamber les cadavres des deux servants et du pointeur, tués par des débris provenant de la machine.

Par miracle, la pièce n'avait rien.

Il se tassa, se fit tout petit au milieu des caisses de cartouches, après avoir bloqué la hausse.

Le boche était sûr du résultat sans doute, car

il vint stopper à dix encablures et mit un youyou à la mer, lequel youyou il prit ensuite en remorque pour faire le tour de sa victime à petite allure.

La *Grosse-Marie* semblait une tombe flottante. Ce n'était plus qu'un amas de ferraille, de pièces de bois et de fonte enchevêtrées, le tout flottant comme par hasard.

De sa cachette, le gosse vit le pont du sous-marin se garnir d'hommes armés de fusils. Ce dernier se rapprocha encore un tout petit peu, puis un peu encore.., et soudain...

Et soudain, le gosse bondit sur sa pièce, la pointa en un clin d'œil et fit feu à la flottaison.

Le coup porta à travers la tôle et l'obus éclata à l'intérieur.

Certes, un 47 bien envoyé, dans un sous-marin principalement, c'est quelque chose. Mais ce n'est jamais qu'un 47. Pour le couler, il en faut plusieurs. Aussi, le gosse tout fier du résultat évacua-t-il tranquillement sa douille, se préparant à continuer la fête.

Il n'alla pas longtemps, le pauvre petit, criblé qu'il fut de balles de mauser. Il tomba avec un grand cri sur le cadavre du pointeur, remplacé presque aussitôt....

Presque aussitôt, je dis bien, par un homme hirsute, couvert de sang, lequel fit un effort inouï pour se soulever, et qui, l'épaule cassée, un éclat dans la nuque, pointa et tira le troisième et dernier coup du 47 arrière.

« T'es vengé, mon gosse. »

Après quoi il mourut à son tour, le calfat, le calfat de la *Grosse-Marie*, de sorte que personne parmi les nôtres ne vit la disparition du monstre dans une nappe d'huile énorme.

. . . . . .

Vers le soir, la deuxième section de la première escadrille de patrouilleurs, arrivant sur les lieux, trouva la *Grosse-Marie* qui flottait toujours. Mais il n'y avait plus un homme vivant.

Je me trompe. Il y avait Morvan dit « Paille d'avoine » auquel, si vous ne la croyez pas, vous redemanderez cette histoire.

---

## III

## IMPORTATION

A X... Y... Z...

Faucille n'avait point fait venir Coccinelle. C'est Coccinelle qui était venue. Je sais bien qu'au point de vue du résultat, la *tuile* pour La Vivandière demeura la même ; mais il importe, en ce qui concerne Faucille, de limiter sa responsabilité.

De Marseille à la Tunisie, il faut compter cinquante heures de mer, avec les zigzags pour étourdir les sous-marins, et le climat à B... n'est pas tendre, au solstice d'été principalement. On y fait cuire sans feu les œufs à la coque !

De tout cela Coccinelle se f...

Faucille, lui, ne s'en f... pas, en flirt qu'il était avec une femme charmante quand l'autre débarqua du paquebot. Il est toujours déso-

bligeant d'être assommé à terre autant qu'à bord. Or, Coccinelle se montra dès les premiers jours, les premières nuits s'entend, d'une endurance tout européenne.

J'ai dit « autant qu'à bord », en songeant au croiseur de Faucille, car sur certains bateaux, la vie est plus que supportable. Mais le d'*Alembert* était à part.

Sur le d'*Alembert*, il y avait La Vivandière comme président de carré et le caractère de La Vivandière lui faisait bouillir le crâne de même que le soleil à B... suffit à cuire les œufs.

Avec ça, désobligeant au possible pour les inférieurs et trop galant envers les femmes « des autres », il s'était acquis une détestable réputation.

Le lendemain du débarquement de Coccinelle, le « président » crut devoir prévenir les enseignes qu'il ne tolérerait plus les rentrées tardives, avec youyou facultatif, ni les remplacements à grade égal en ce qui concernait le service de quart.

Il ignorait évidemment tout le bien qu'en tirait Faucille, sans quoi il n'eût pas pris semblable mesure, Faucille étant resté son ennemi personnel depuis le jour où il était allé se

plaindre au « pacha » de ce que La Vivandière ne lui rendait pas son salut.

Coccinelle trouva le geste un peu osé. Risquer la torpille, le canon, les coups de soleil et les médisances pour voir son amant deux jours sur quatre (je n'ai pas dit un jour sur deux, ce n'est déjà plus la même chose) et encore, pas même la nuit... Ah ! zut ! il y avait de quoi se flanquer dans la douane. A B.., on dit : « dans les biquots ».

La femme charmante, elle aussi, prit très mal la chose et ne l'envoya pas dire à La Vivandière quand ce dernier vint à son thé du mardi, à Perruche-Palace.

En butte, depuis le départ en croisière de son mari, aux assiduités séniles de quelques *cinq ficelles* désœuvrés, elle se consolait, la pauvre, en la compagnie de Faucille pour lequel, les vieillards partis, elle remplaçait la lumière du jour trop vive et trop crue par l'éclat d'une lampe électrique tamisé d'un chiffon de soie rose.

La Vivandière, qui n'était point bête, en déduisit tout l'intérêt qu'on portait à l'enseigne, et ce dernier fut vissé plus que jamais.

Il y eut à bord du d'*Alembert* matière à

quelques bonnes comédies que Molière n'eût point manqué d'écrire, s'il eût été seulement muni du grade de midship en armée navale, en l'an de grâce 191..

Des semaines passèrent, pendant lesquelles nul ne sut jamais lequel, de La Vivandière ou de Faucille, était le plus satisfait du régime ; le premier trouvant terrain libre à des assiduités plus fréquentes, le second ne voulant voir dans chaque « vissage » qu'un pas en avant sur le chemin de la libération.

Seulement, comme en été les soirées sont longues et que, le quart fini, on ne peut décemment pas arpenter sans fin la plage arrière sur laquelle on croise trop fréquemment des officiers supérieurs, Faucille et les trois autres enseignes du bord, agrémentés de deux lieutenants de vaisseau choisis parmi les plus jeunes, se mirent à faire des bridges et des pokers interminables ; ceci, bien entendu, en intéressant la partie.

Ce qui devait arriver arriva. Le Président apprit qu'il se jouait gros jeu sur les tables du carré et s'éleva un beau jour, en fin de souper, de façon violente, contre les officiers imprévoyants qui péchaient contre le bon exemple....

etc., etc. Le soir, Faucille gagna cent sous.

Les choses en étaient là quand Coccinelle piqua sa crise.

Il faut entendre qu'exaspérée de la froideur et de l'indifférence de son seigneur et maître, elle menaça positivement ce dernier de « se balader toute nue à travers la ville ».

L'enseigne la reluqua, inquiet....

— Parfaitement ! toute nue ! sans même un ruban dans les cheveux. De la sorte, il est probable qu'on l'arrêterait.... pas ?... Alors, elle eng....rait la police et puis... elle demanderait à parler au Préfet Maritime.

Et comme Faucille la contemplait, hébété :

— Et tu sais c'que j'y dirai au P. M. ?.... Non !.... Eh bien, j'y dirai que j'vaux l'coup, na...

L'œil de Faucille étincela.

— Mais, mon enfant, si vous y tenez.

Coccinelle hurla :

— Mon enfant ! si j'y tiens ! Non, mais contemplez-moi c't'amiral ! Alors, tu crois que c'est parce que t'as du pognon ? Il m'en donnera, lui, l'Préfet.

— Le Préfet ?

— Bien sûr... le Préfet ! D'abord, il protège

ta femme chic, le Préfet, et quand c'est qu'je le verrai, j'y dirai comme ça qu't'es....

Coccinelle n'acheva pas, gratifiée qu'elle fut d'une maîtresse claque.

Il y eut un grand silence pendant lequel les deux interlocuteurs méditèrent, l'un sur la fragilité des affections terrestres, l'autre sur la vigueur et l'élasticité procurées aux doigts de la main droite par trente-deux heures de bridge à la semaine.

Et soudain, Faucille pleura comme un veau !

— Pardonne-moi, mon p'tit, put-il enfin articuler, je t'aime bien, mais je ne peux pas te conserver. J'ai perdu douze mille francs.

Coccinelle le regarda, étonnée, et subitement s'attendrit.

— Douze mille francs ! pauv'chou ! fallait l'dire. Tu m'aimes bien, puisque tu m'as claquée. Aussi je n'ai que ce que je mérite... Alors c'est bon, on s'en ira.... on repassera dans les sous-marins !... Dis au moins, tu la pleurerais, ta coco, si elle s'avait torpillée.

Faucille sentit le moment venu de mettre fin à la scène par une démonstration d'affection profonde ; ce en quoi il réussit parfaitement. Tous deux causèrent ensuite du prochain départ

comme d'une chose convenue. A six heures, étant de branle-bas, l'enseigne rentra à bord pour le dîner.

Demeurée seule, Coccinelle sentit le spleen qui l'envahissait... et personne à qui causer, à qui confier tout ce qu'elle avait sur la poitrine.

Oh ! ce jeu ! ce maudit jeu ! qui était cause du drame. Et tout ça parce que lui, Faucille, était rivé sur cette sale barque par un vieux « mal au foie » déplumé.

Le poing de Coccinelle se tendit à travers l'espace vers la masse sombre des croiseurs présents sur rade, mais retomba presque aussitôt dans l'encadrement de la fenêtre.

Dans la rue passait un officier supérieur qu'elle reconnut pour La Vivandière.

— Te voilà ! ah bien, qu'est-ce que tu vas prendre ?

Et descendant, quatre à quatre, les trois étages de l'immeuble, elle fit irruption sur le trottoir à l'instant précis où le « Président » passait.

Il y eut des explications acerbes, mais oiseuses. Etonné au premier abord, La Vivandière trouva la gosse jolie avec ses cheveux

mal peignés et ses grands yeux remplis de larmes. La révélation de la somme perdue le mit bien un peu en colère. Il ne supposait pas qu'on pût jouer si gros. Mais il renvoya le règlement de comptes à plus tard et pour l'instant, sa jalousie native l'emportant, ne songea qu'à dérider la petite.

On ne sait au juste ce qu'il lui proposa. On les vit pénétrer ensemble dans les meilleurs magasins de B.... d'où Coccinelle sortit chaque fois plus rayonnante..... Et puis, la nuit se fit, la nuit d'Orient tout encombrée d'étoiles.

Le lendemain matin, Faucille reçut au lit un pli anonyme et connut l'histoire. Il se gratta la tête et fut heureux comme une petite folle.

Jusqu'à la cloche du déjeuner il demeura confiné dans sa cabine. A table même, il parut soucieux, ne répondant que par monosyllabes aux taquineries des petits camarades.

Le Président frappa soudain sur son verre et chacun demeura silencieux. De tout le repas il n'avait point desserré les dents. Evidemment ce qu'il avait à dire était grave.

— Messieurs les officiers, commença-t-il d'une voix blanche, malgré mes avertissements répétés, on continue ici à jouer gros jeu, trop

gros jeu ; l'un de vous a perdu hier douze mille francs.

Tous se regardèrent avec stupeur.

Et voici qu'au bout d'un instant qui parut un siècle, une voix très calme, la voix de Faucille, s'éleva tout au fin bout de la table.

— Vous faites erreur, Président, dit-il. J'ai déclaré avoir perdu douze mille francs, mais en réalité j'ai gagné six francs cinquante.

La Vivandière le dévisagea, troublé.

— Expliquez-vous, je vous prie.

— Voici, reprit Faucille, et ceci peut être entendu de tous, car tous savent que j'ai été rejoint ici par une personne qui... une personne que...

On entendit un murmure général approbateur.

— Eh bien, pour une raison majeure, un motif que chacun de vous comprendra, Messieurs, j'ai dû refuser toutes gentillesses à mon amie. Je dirai même davantage, j'ai dû envisager son retour en France par le prochain courrier.

— Mais alors, c'est la rupture, dit le docteur.

— Parfaitement, Toubib ! mais comme la personne en question se refusait à obéir à mes instances, j'ai dû invoquer une perte imagi-

naire, colossale, de douze mille francs, pour les justifier.

Une formidable envie de rire plana. Les nez pointèrent vers les assiettes.

Poliment, sournoisement, La Vivandière risqua :

— Y a-t-il indiscrétion sérieuse à vous demander le... la raison qui motiva pareille décision ?

— Nullement, mon cher camarade, répliqua Faucille d'un ton singulièrement détaché. La gosse est..... Alors, vous comprenez.... en ce qui concerne les rapports intimes.....

Et sa main droite, tournée vers le Président, dessinait une espèce de cercle, limité par le pouce et l'index.

Quelque chose comme qui dirait « Nib de Nib » !

---

## IV

## L'AFFAIRE DE LA GERMAINE...

A M. J. Lavieuville
son ancien élève.

Parmi les très nombreuses commissions qui sont la parure du régime, il en est une actuellement dans l'ombre qui eut cependant ses heures de célébrité.

Je veux parler de la C. E. M. M. Commission d'examens de la marine marchande. C'est elle qui distribue les brevets de capitaines de navire et d'officiers mécaniciens du commerce.

La dite assemblée, présidée par l'inspecteur général d'hydrographie, se rend chaque année en province et déambule de port en port, du nord à l'ouest et de l'ouest au sud, examinant les « gens de mer » avec la plus parfaite impartialité.

Elle est composée d'hommes intègres, minutieusement triés sur le volet, leur respon-

sabilité étant somme toute des plus graves. C'est ainsi qu'un administrateur y examine en médecine navale et qu'un capitaine de frégate y interroge les futurs officiers de paquebots.

On raconte qu'il fut un temps où il fallait assister aux offices pour décrocher le certificat d'aptitude. Plus récemment, il était indispensable de n'y point aller. Il y a là évidemment de la légende. C'est l'époque où je comparus moi-même... Ayant deux ans de voilier dans les jambes, ou plutôt dans les bras, je sacrais comme un païen et ne savais plus ce qu'était la messe. Depuis, j'y suis retourné... mais ceci est ma propre histoire.

La commission en question n'est au reste qu'un enfant, qu'un fœtus de commission, comparée à celles de la marine de guerre. A ces dernières il faut laisser la palme. Elles constituent le principal ornement de la rue Royale, tout de candeur et de sénilité...

. . . . . .

L'un des diplômes les plus judicieusement délivrés par les membres de la C. E. M. M. fut sans contredit celui de « maître au cabotage » dont elle gratifia Malavoil.

La chose eut lieu à Boulogne, à la fin de la

session de mars.... Son papelar en poche, Malavoil courut chez la bourgeoise, embrassa les gosses, et prit le commandement d'un dundee après entente avec l'armateur.

Monsieur Murel... l'papa Murel comme on dit là-bas, possédait trois bateaux avant la guerre : *la Rose*, *la Marguerite* et *la Germaine*, des noms de ses trois filles. A l'heure où nous sommes (mars 1916), il n'en restait plus qu'un, *la Germaine*, les deux autres ayant disparu dans quelque affaire, ramassé obus ou torpille... Sait-on jamais ?...

Avec Malavoil, la *Germaine* était en bonnes mains. « Al peut appareiller », affirmaient les vieux sur le môle, et les jeunes disaient : « Malavoil ! un failli gars ! »...

Le départ eut lieu par un matin d'avril. Tout Boulogne était à la jetée, l'armateur en tête. Longuement, la femme du capitaine agita son mouchoir, serrant ses petits contre elle comme pour les préserver d'un mauvais coup.

La croisière n'était rien moins qu'aventureuse. Il s'agissait pour le dundee de passer le détroit et d'aller charger en minerai de l'autre côté de la Tamise. Certes... des navires

effectuaient le trajet tous les jours, en temps ordinaire, mais depuis deux semaines il n'était question que de barrages de mines établis par nos alliés pour aider à la surveillance du blocus, et de raids de sous-marins ennemis, tout le long des côtes, afin d'empêcher, si possible, la pose des engins meurtriers.

Sitôt sorti des passes, Malavoil hissa sa misaine, puis son foc, et, le bateau bien appuyé, mit en route au N.-O. 1/4 nord après avoir complété sa voilure.

Le maître d'équipage de la *Germaine* avait nom Laluron !... C'était un joyeux bougre !... Terreneuvas dans son jeune temps, magasinier à la maison Bordes pour dix-huit voyages d'Amérique, et plus tard... bosco sur les caboteurs, où il attendait sa retraite tout en suçant « Sophie », sa chique, à chaque instant que Dieu faisait.

Dans la soirée, la *Germaine* doubla Gris-Nez et Malavoil lofa pour virer de bord, le vent refusant de plus en plus. L'équipage prit le quart en deux bordées, quatre hommes dans chaque, sans compter le novice de barre... Vers minuit, la brise « radonna » et Laluron, dont c'était le tour, laissa porter grand largue,

gagnant sans anicroche le milieu de la Manche et piquant vers la côte anglaise.

Au petit jour, la *Germaine* bourlinguait sous les Foreland, quand l'homme de bossoir signala, droit devant, deux bateaux à vapeur occupés à mouiller quelque chose... Malavoil grimpa jusqu'au mât de flèche et cria d'en haut, après une inspection minutieuse :

— C'est des poseurs de mines, les gars ! la barre toute à gauche ! filez les écoutes !

Docile, la *Germaine* obéit et vint passer à toucher les vapeurs... Ceux-ci semblaient immerger des filets à mailles métalliques... et, tous les cent mètres environ, il y avait un engin convexe qu'ils posaient sur l'eau et qui descendait dans un remous.

— Sacré travail ! dit Laluron.

— Oui ! mais fameux ! rectifia le capitaine.

Ils étaient à ce moment-là à dix milles des côtes britanniques. Les « porteurs de mailles » opéraient vers le large.

—S'ils continuent comme ça, songea Malavoil, faut qu'y z'en ayent des kilomètres !... et nous, alors... comment que c'est qu'on r'viendra ?...

Il se gratta la tête, cherchant vainement à solutionner le problème.

— Bah ! pensa-t-il... faudra voir les autorités....

En attendant, il prit sa carte à petit point et nota soigneusement la route suivie par les vapeurs.

La journée se passa sans incident... Vers le soir, ils croisèrent un long convoi à marche lente et restèrent bouche bée !

Il pouvait y avoir là plus de trente navires, dont dix de 6.000 tonnes au moins ; les uns remplis de matériel, les autres couverts de troupes.

Laluron s'extasia.

— Où diab' qu'y vont tous ?... en Amérique, à c't'heure ?

Ce à quoi Malavoil répondit :

— En Amérique !... faut-t'y qu'tu soyes bouché, mon pauv'bonhomme !... t'lis point les journaux à c't'heure ? t'sais point que les youms y marchent à quand nous du côté de Salonique ?...

— Ben sûr que j'savons ça, fit l'autre.

— Alorss !... par où que c'est-y qu'tu veux qu'y passent ? hurla Malavoil... Des rafiots de c'te taille, c'est point comme des aéroplanes !...

Et comme le bosco protestait :

— Ramasse ta chique et fais le mort, graine de zigobar ! gronda le capitaine.

Laluron regagna son poste et se le tint pour dit.

Vers neuf heures, le crépuscule étant à peu près tombé, Malavoil mit le cap sur la terre afin d'entrer dans la portée des phares.

A ce moment précis, l'homme de veille signala un périscope.

Tous bondirent sur le gaillard, scrutant la mer du côté suspect... Ils virent quelque chose comme une tige de bambou, qui sortait de l'eau, à un quart de mille par tribord... seulement... le bambou était d'apparence métallique.

— Laisse porter ! cria Malavoil.

— La barre à droite ! compléta le bosco.

La *Germaine* vint sur la gauche, décrivant une courbe gracieuse dans l'azur du soir. Ses voiles gonflées de brise marine semblaient de gros ballons bien rebondis qui la soulevaient sur l'écume blanche.

— Droite comme ça ! dit le capitaine.

La fuite commençait... à six nœuds... vers la côte anglaise. Derrière eux le sous-marin émergeait. On apercevait le bombé de son

kiosque, son pont et ses tourelles surgissant à leur tour...

De cette poursuite inégale, rien à dire, sinon qu'elle prit fin au deuxième coup de semonce...

L'obus éclata à toucher l'arrière !... Malavoil eut un juron énergique... et soudain... mit la barre toute dessous comme pour virer lof pour lof.

L'ennemi n'était plus qu'à cent mètres. Il vit la manœuvre à temps et para l'éperon du dundee, lequel dériva vent de travers et finalement empanna.

Furieux, le commandant du sous-marin braqua ses canons sur la *Germaine* pendant le temps qu'il amenait un youyou. Dans l'embarcation prirent place un officier et six matelots armés de mausers.

Malavoil scruta l'horizon...

Rien en vue !... La nuit venait, étendant son épais manteau sur la surface de la mer... Il se croisa les bras et attendit...

Un instant après, les Allemands montaient à bord et donnaient l'ordre de prendre leur youyou à la remorque. L'officier mit son révolver sur la tempe du capitaine et lui dit à peu près ceci :

— Tu es un traître ! mais tous les Français manœuvrent mal. Pour te punir, je devrais te fusiller.

Malavoil ne sourcilla pas.

— Nous te faisons grâce de la vie, poursuivit le Boche, à toi et à tout ton équipage... Tu vas nous conduire jusqu'à Dungeness.

— De quoi ? fit le Boulonnais...

— Je te dis jusqu'à Dungeness ! ces cochons d'Anglais nous ont barré la route... Ne fais pas l'idiot ! tu sais cela très bien... et nous voulons passer cette nuit même.

— Pourquoi ça ?

— Ça n'est pas ton affaire ! As-tu rencontré le convoi ?...

— Ma foi ! j'ons ben vu des bateaux, tout le long du jour, des petits, des gros, des moyens, mais j'savons point si c'est ça le convoi.

— Allons ! tu n'es pas trop dur à la détente ; tu tiens à ta peau, hein ?

— Dame ! on n'a que ça comme capital !...

Le Boche rentra son révolver, et s'approchant, secoué d'un rire épais :

— Il n'allait pas vite, leur convoi... ? Six à sept nœuds tout au plus... ? Nous en marchons vingt en surface... Le barrage passé,

nous les rattraperons avant l'aube,.. et ce sera bien amusant... Ah ! ah !...

Du coup, Malavoil eut un haut-le-corps, ayant failli avaler sa chique. Mais il reprit très vite son impassibilité.

— Allons ! dépêchons, fit l'autre.

— Pare à virer, les gars ! commanda le Boulonnais... Amène le foc ! file l'écoute de misaine !...

Les matelots obéirent sans chercher à comprendre, s'en remettant en tout et pour tout en l'expérience et la sagesse du patron.

La *Germaine* prit du vent, et souple, disparut dans la nuit...

. . . . . .

Quatre heures après, la brise mollit au point d'inquiéter les pirates... Le dundee filait ses trois nœuds à grand'peine, suivi à quelques encablures par le sous-marin qui naviguait dans son sillage.

Debout, à l'arrière, près de l'homme de barre, Malavoil semblait transfiguré... Oh ! sa décision était prise, mais quand même... le combat avait été dur. Ce n'est pas parce qu'on vit sur mer qu'on n'est point un homme comme les autres... et quand il y a, derrière l'horizon,

une femme et six marmots qui vous attendent... qui comptent sur les bras du père pour avoir du pain...

Il se révolta contre lui-même...

Etait-il seul, ici, à faire son devoir ?... N'y avait-il pas dix hommes... dix Français qui composaient l'équipage et qui presque tous avaient du monde à la maison ?... Et cependant... quand il avait appelé Laluron près de lui, tout à l'heure, et qu'à voix basse il lui avait fait part de son projet... Laluron n'avait pas bronché ! Pas plus que les neuf autres, auxquels, petit à petit, la « nouvelle » avait été transmise, histoire de leur permettre de causer un brin avec le bon Dieu.....

Tout cela s'était passé très simplement, à l'insu des Boches, occupés à scruter à travers le noir. Non loin du Boulonnais, leur officier s'était assoupi, enveloppé d'un grand manteau à la prussienne.

Invinciblement... Malavoil se prit à espérer...

Voyons ! il n'était pas possible qu'on ne croisât pas un navire quelconque, torpilleur ou autre. Alors... on serait sauvé !... A leur tour, on leur en ferait voir, aux Boches, des

vertes et des pas mûres... et le convoi pourrait être tranquille.

Le convoi !...

Malavoil revit, comme dans un rêve, les trente navires défiler par tribord à lui, se dirigeant vers l'Océan... c'est-à-dire vers les nôtres, auxquels ils allaient porter aide et secours.

Ce sous-marin avait été prévenu trop tard sans doute... Il avait soixante milles à rattraper pour accomplir son œuvre maudite.... et c'était lui !... lui !... Malavoil !... qui avait pour mission de le mettre sur la bonne voie, signant ainsi un pacte avec les adversaires de son pays... avec le Boche immonde qui avait tué son frère du côté de Dixmude... Non ! non ! cela ne pouvait pas être. Il allait le guider, pour sûr, puisqu'il le fallait... mais pour le mener au bon endroit, à la place choisie d'avance, où il succomberait avec son équipage de forbans !...

Où il succomberait aussi, lui, le pauvre bougre, ainsi que les dix hommes du dundee. Car, pour faire sauter le bateau qui marchait derrière, il fallait d'abord sauter... soi !... L'explosion d'une mine est meurtrière dans

un rayon considérable... et pour un sous-marin principalement.

Il se disait tout cela, le Boulonnais, et bien d'autres choses encore... Soudain, son attention fut attirée par une ligne noirâtre qui s'étendait droit devant, à dix encablures ! Nul doute... on était au barrage...

Alors, il eut une crispation de tous ses nerfs. La vision du devoir lui apparut, claire et tranchante comme une lame d'épée... et cette vision suprême chassa celle des jolies têtes blondes... du visage de femme qu'il entrevoyait quelques secondes auparavant... à travers l'espace...

Il commanda : Embraquez les écoutes ! puis, gouvernant en plein sur quelque chose d'étrange, qui brillait sous la lune...

— Attention pour les couleurs !...

Laluron chavira sa chique et répondit :

— Paré, cap'tain !

Le pavillon monta, claquant sous la brise, cependant que les Boches se précipitaient vers l'arrière, et s'arrêtaient surpris à trois pas de l'équipage, groupé chapeau bas autour de son chef...

Et soudain !... une voix mâle entonna la

*Marseillaise* reprise en chœur par ces malheureux !... Chant sublime, qu'aucun des ennemis, pas même l'officier à demi dressé sur son séant, n'osa vouloir interrompre, et qui s'éteignit dans le fracas d'une explosion profonde, entendue, prétendent les Anglais, du phare de Beachy-head, à quatre-vingt-dix milles de là !...

---

## V

# PAN ! TORPILLÉE !

Pour vous.... Mesdames !

*PERSONNAGES*

SIMONE DE BRIVES, 26 ans, brune, maritime « de race ».

GERMAINE LALANDE, 22 ans, blonde, l'air un peu province.

*Un boudoir au Mourillon.*

*Un divan. — Une fleur. — Un vase.*

Au lever du rideau, Germaine est assise sur le divan et travaille à un ouvrage de broderie... On frappe...

GERMAINE

Entrez !

(Entre Simone à demi dissimulée derrière la tenture.)

SIMONE

Coucou !

GERMAINE, *sursautant.*

Oh !... Comment ! toi !... quel bonheur !

(Elle se précipite... Bécots, serrements de mains, tendresses.)

SIMONE, *se dégageant.*

Si on allait s'asseoir ?

GERMAINE

Bien sûr !... Pauvre chou chéri ! tu dois être épouvantablement éreintée.

SIMONE, *se laissant tomber sur le divan.*

Epouvantablement !

GERMAINE, *empressée.*

D'où viens-tu ?... Raconte-moi vite... (*la palpant*)... tu n'es pas blessée ?... tu n'as rien eu au moins ?... Ah ! que tu m'as fait peur !

SIMONE

A moi aussi.

GERMAINE

! ! ! ! ! ! ! !

SIMONE, *respirant très vite comme quelqu'un qui a monté six marches.*

On allait transborder. Ceux qui voulaient. Mais moi... c'était impossible. Jacques allait venir. Alors... tu comprends... dans quelle inquiétude il aurait été... J'ai dû être héroïque !...

GERMAINE

Chou chéri !... Quelle atroce chose... et quel courage tu as eu. Mais aussi, comme c'est vilain de ne pas m'avoir télégraphié de Bizerte. Je n'avais que le journal pour me renseigner. Tu ne sais pas ce que j'ai passé le jour où j'ai lu l'ac....

SIMONE, *l'interrompant.*

L'incident.

GERMAINE

L'incident !

SIMONE

Bien sûr... Ah ! tu n'es pas encore de la Marine... Accident ! une mine qui explose !

GERMAINE

Mais....

SIMONE

Evidemment... pour l'unité atteinte, le bateau coulé, c'est un accident. Mais pour celui d'à côté, qui n'a rien du tout, c'est un incident tout au plus.

GERMAINE

Le « Prado » n'avait...

SIMONE

Rien du tout, te dis-je !... Ou plutôt si... attends... (*elle réfléchit*)... Un boulon de moins à son étambot...

GERMAINE, *curieuse.*

Son quoi ?...

SIMONE

Son étambot... Tu ne sais pas ce que c'est, évidemment... Eh bien, ma chère, apprends que l'étambot d'un navire, c'est la chose qui...

GERMAINE

Cause-moi de « l'incident », veux-tu ?

SIMONE

Mais je ne fais que ça... C'est l'incident qui a fait sauter le boulon, c'est le boulon qui

a fait s'balader l'étambot et c'est l'étambot qui a causé la panne.

GERMAINE, *songeuse.*

Au milieu de la mer !...

SIMONE

Oui, ma chère ! avec en vue des...

GERMAINE, *très fière.*

Patrouilleurs !

SIMONE

Non ! Tu n'y es pas... Des goëlands.

GERMAINE

Tu dis ?

SIMONE, *expliquant.*

Le mari de la mouette.

GERMAINE

Ah ! il n'y avait que des...

SIMONE

Goëlands, parfaitement...

GERMAINE

C'est affreux !... Comme tu as dû avoir peur.

SIMONE

Moi ! pas du tout... Une heure après il est apparu deux goëlettes.

GERMAINE, *candide.*

Les sœurs des goëlands.

SIMONE, *exaspérée.*

Tu vas me faire te dire des injures... Ah non ! tu sais ! tu as besoin de travailler, toi !...

GERMAINE

Je brode six heures par jour.

SIMONE

S'agit pas de broder, ni de coudre. Quand on est la femme d'un enseigne de vaisseau, il faut apprendre à parler la langue.

GERMAINE, *interloquée.*

Mais Lucien parle français...

SIMONE

Oui ! mais toi tu ne causes pas « marin » !...

GERMAINE

Que veux-tu ? Papa était sous-préfet !... On s'y mettra....

**Elle essuie une larme.**

SIMONE, *inquiète.*

Comment ! tu pleures !... Oh ! ma petite Germaine... Je t'en prie, pardonne-moi, je suis très sotte...., mais tu me connais... Ta Simone n'est qu'une emballée.

GERMAINE, *très triste.*

C'est pas pour ça....

SIMONE

C'est pour quoi alors ?....

GERMAINE

!!!!!!!!

SIMONE, *s'approchant, très câline.*

Voyons, confie-moi ce gros chagrin....

GERMAINE, *des larmes plein les yeux.*

C'est Lucien qui est dans la Méditerranée, lui aussi, sur un « contre-torpilleur »!....

SIMONE

Bravo pour « contre-torpilleur »....

GERMAINE, *modeste.*

Je mets ça tous les soirs sur l'adresse...

SIMONE

Tu écris tous les soirs ?....

GERMAINE

Oui !.... Il en reçoit quinze à la fois....

SIMONE

Chou chéri, va !... et qu'est-ce qu'il a ton Lucien ?

GERMAINE

Lui !... rien !... mais son bateau est comme le *Faune* !....

SIMONE

Qui a coulé près du *Prado*. J'te vois d'ici... en voilà des idées....

GERMAINE

Que veux-tu ? le *Faune* a bien sauté, lui....

SIMONE

Oui, mais c'était le plus gros de la série... A propos, comment s'appellent les deux autres?..

GERMAINE

Il y a le *Marcheur*.....

SIMONE, *sursautant.*

L'affreux nom !... Et celui de Lucien ?....

GERMAINE

Le *Satyre*.

SIMONE

Non !

GERMAINE

Si !

SIMONE

Pas possible..... c'est le surnom d'un vieil amiral qui n'a rien fait de propre.

GERMAINE, *ingénue.*

C'est peut-être pour ça !....

SIMONE

Bravo !... ma parole !... Ça n'a pas trois mois de marine et c'est plus dégourdi que ça n'en a l'air....

GERMAINE

Je t'assure que je ne pensais pas à .....

SIMONE

Ta ra ta ta ! tu fais des progrès, mon petit, faut pas les dissimuler.

(Un silence ! ! !)

GERMAINE, *suppliante.*

Je t'en prie, conte-moi l'incident.

SIMONE

L'incident !... Ah oui !... Eh bien, si tu veux. Mais tu n'en parleras pas, hein ?...

GERMAINE, *scandalisée.*

Oh ! Simone !...

SIMONE

Simone ! Simone ! elle est très libre avec toi, ta Simone. N'empêche qu'elle tient à sa réputation....

GERMAINE

Et moi à ton amitié...

SIMONE

Ça, c'est gentil. Alors voilà... Tu n'ignores pas la raison qui... le motif que,.. enfin, ce qui m'a décidée à partir...

GERMAINE

Oui ! Jacques et toi ne vous étiez pas vus depuis votre....

SIMONE

Notre mariage ! tu l'as dit... Avoue que la chose n'est pas banale, même dans la marine où pourtant.... Enfin ! Bref, mariés le 1er mai à dix heures du matin, ma chère, mon mari rappelé par sans-fil prenait le courrier d'armée navale à quatre heures de l'après-midi.

GERMAINE

C'est dur.

SIMONE

Tu parles !... Pas la peine de quitter Saint-

Louis avec des airs de voyage de noces, pour dormir toute seule dans son dodo de jeune fille, le couvre-feu sonné....

GERMAINE, *elle rit.*

SIMONE, *l'air fâché.*

Ça te fait rire?... Et bien ma petite j'aurais voulu t'y voir. Lucien appareillant avec son *Satyre* deux heures après la cérémonie. C'est risible en effet.....

GERMAINE

N'te fâche pas... Tu me fais tordre !

SIMONE

Je te... (*convaincue*)... après tout, c'est peut-être vrai !... Alors je continue...

Après six mois, ma patience était à bout. Jacques avait fait escale dans tous les ports de la Méditerranée, sauf à Toulon bien entendu. Un beau jour, il m'écrit que son bateau carène à Bizerte. Je saute de joie comme bien tu penses et retiens une cabine à bord du *Prado* qui partait le soir même.

GERMAINE

Tu n'es pas peureuse....

SIMONE, *indignée.*

Peureuse !... Quand il s'agit d'amour... de voler vers l'amour... de connaître l'a...

GERMAINE, *lui prenant le bras.*

On vient !

SIMONE

C'est ta bonne, elle sait ce que c'est : elle est mariée à un fourrier....

(Un silence !... les pas s'évanouissent...)

GERMAINE

Alors tu disais que...

SIMONE

Je disais que j'étais décidée à partir... Ma valise était prête... Voilà maman qui entre et qui verse des pleurs abondants, prétendant qu'elle voyait sa fille pour la dernière fois...

GERMAINE

Et le commandant ?

SIMONE

Mon père me traita de bécasse, mais n'osa trop rien dire, s'étant fait suivre autour du monde il y a quelque quarante ans par une jeune fille qu'il avait séduite et qu'il n'épousa jamais, rapport à sa carrière...

GERMAINE

Ça, c'est pas chic !...

SIMONE

Je suis de ton avis. Aussi ne pouvait-il décemment pas m'empêcher, moi, femme légitime de Jacques, de retrouver Jacques en Tunisie.

GERMAINE

Heureux Jacques !...

SIMONE

Je crois bien qu'il était heureux !... et moi, donc... c'est-à-dire que ça promettait...

GERMAINE, *rêveuse.*

Des nuits exquises !...

SIMONE

Stupide ! va... Donc je télégraphie à Jacques et j'embarque à la Joliette à huit heures du matin.

GERMAINE

Brrr ! ! ! !

SIMONE

J'avoue que je n'étais pas très rassurée... On disait que les sous-marins trottaient partout...

GERMAINE

Tu sais nager ?...

SIMONE

Oui ! merci ! un bain froid en novembre !... c'est ça tes nuits exquises ?...

GERMAINE

Voyons ! Simone...

SIMONE

J'aurais voulu t'y voir... Le *Prado* part à midi escorté par le *Faune*. Avec le *Faune* à côté, pas de crainte à avoir, s'pas ?... J'étais en famille...

GERMAINE

Evidemment !

SIMONE

On marche quinze nœuds, la mer défile et le lendemain soir on était au sud de la Sardaigne, en train de dîner, quand tout à coup !...

GERMAINE

La famille saute !...

SIMONE

Tu en as de bonnes... toi !... Tu dis ça

comme « brioche »... Si ç'avait été le *Satyre* au lieu du *Faune* ?...

GERMAINE

Méchante !...

SIMONE

La famille saute en effet. Un éclat démolit l'étambot du *Prado*... A droite, à gauche, partout il y avait des points noirs... Minée ! ma chère... J'étais minée !...

GERMAINE

Chérie !...

SIMONE

Et rien à l'horizon, à part les goëlands...

GERMAINE, *se souvenant.*

Ah ! oui...

SIMONE

Qui volaient en bandes parallèles au-dessus de la tombe mouvante.

GERMAINE

C'est atroce !...

SIMONE

Epouvantable !... Après, il est passé deux goëlettes... puis un transport de troupes, et

comme le *Prado* ne gouvernait plus, on nous a offert de transborder pour arriver plus vite à Bizerte.

GERMAINE

C'était sage...

SIMONE

Penses-tu !... et Jacques qui m'avait écrit... (*Elle tire un papier de sa poche et lit*)... « Nous accosterons votre navire, Simmy aimée, en pleine mer, entre la Sardaigne et la Tunisie ; et nous l'arraisonnerons, à seule fin de savoir si « tout va bien à bord ».

GERMAINE

Tu as préféré attendre...

SIMONE

Naturellement... Et quand l'aviso de Jacques est arrivé, j'étais sur la passerelle haute, à côté du capitaine, et j'agitais mon écharpe... C'était chic ! hein ?...

GERMAINE

Epatant !...

SIMONE

Ça n'est pas fini ! Le plus terrible n'avait pas eu lieu...

GERMAINE, *effrayée.*

Non !...

SIMONE

Jacques saute à bord ! Je tombe dans ses bras !... Son commandant lui permettant de rester jusqu'à l'entrée dans le port, il m'entraîne vivement dans la cabine, referme la porte... et soudain !...

GERMAINE, *curieusement.*

Soudain ?...

SIMONE

Pan !... torpillée ! ma chère, à dix milles de terre, sans avoir eu le temps de dire ouf !...

GERMAINE, *lui jetant les deux bras autour du cou.*

Oh ! chou chéri !....

SIMONE, *dans un soupir.*

Chou chéri !....

GERMAINE, *tout bas à l'oreille.*

Petit chou chéri !....

(Bécots, serrements de mains...)

RIDEAU !

---

## VI

## L'ANGOISSE

A Claude Farrère.

*Entends ces chocs contre la tôle !... Doucement la barre, fiston... tout à l'heure nous allons sauter !...* (Ceux du Coulomb).

J'ai rencontré ce commandant-là, je ne sais plus bien où par exemple. Je crois que c'est à bord du courrier qui fait le service d'armée navale et j'ai dû faire sa connaissance entre la Corse et la Tunisie... Du diable si je m'en souviens outre mesure. Je sais qu'il porte toute sa barbe et qu'il est d'une modestie rare. Je ne révélerai donc pas son nom. Appelons-le Delague, si vous voulez.

Le drame étant authentique, je ne dirai pas non plus l'endroit. Cela s'est passé quelque part, par six ou huit mètres de plongée, dans l'abîme sans fond que recouvre la surface de la mer !

Il y avait là Delabove comme second, un maître torpilleur et une douzaine d'hommes, le tout commandé par Delague. Aucun d'eux n'avait l'émoi facile, vous pouvez n'en point douter. Un an de campagne sous-marine aguerrit son individu mieux que tous les combats de surface. Dans ces derniers, au moins, chacun voit clair. J'y suis passé... j'en sais quelque chose. C'est beaucoup moins terrible qu'on ne croit....

Il pouvait être huit heures du soir. Vingt heures, pour les imbéciles qui sacrifièrent la tradition aux desiderata des chemins de fer, contribuant ainsi à rendre notre existence d'automates plus régulière et plus mathématique encore....

Le Louer entendit comme un coup de marteau frappé contre la tôle.

Dans le compartiment des tubes lance-torpilles, le calme est relativement grand, en plongée surtout, les Diesel se trouvant sur l'arrière...

Etonné, Le Louer crut qu'il avait laissé choir quelque chose et se mit à chercher attentivement, l'œil fixé sur les plaques métalliques.

Non seulement il ne trouva rien, mais un

second choc, plus violent celui-là, lui fournit la preuve que l'objet frappeur se trouvait situé au dehors.

Du coup, Le Louer se gratta la tête.

— J'sommes pourtant pas cor remontés, murmura-t-il, se parlant à lui-même... et je connaissons point de poissons qu'ont la gueule aussi dure.

Le Louer était un garçon sensé... Puisqu'il ne pouvait être question de poissons, il s'agissait évidemment de quelque chose d'anormal, qu'un bateau qui va sous l'eau n'a guère l'habitude de rencontrer... Les poissons ! on les embroche, si gros soient-ils... et ça rentre comme dans du beurre, ou dans de la graisse, si vous préférez. Jamais ça ne fait un boucan pareil !...

— Y'a ben la baleine, songea le Louer, qu'a du solide dans l'estomac, pisqu'on en fait des parapluies !... mais c'est égal !... Faudrait que ça soye une fameuse baleine... et qu'elle aye avalé des douilles de 14 !...

Un nouveau coup retint plus particulièrement son attention. Il se sentit autorisé à abandonner son poste et s'avança jusqu'au compartiment des accus.

— Ohé ! Bozec ! hurla-t-il, dominant le bruit des moteurs.

— Quoi que c'est qui t'arrive ? répondit Bozec, occupé à huiler les pièces délicates...

— Viens-t'en jusqu'à devant, répliqua l'autre... y a quequ'chose comme une grosse pierre qui tape cont' la coque.

Bozec le contempla, son bouchon gras à la main.

— Une pierre, que tu dis ! T'as bu un coup, mon pauv' bonhomme !...

— Bu un coup ! Bu un coup ! s'exclama Le Louer ! C'est bon pour toi de te saouler la g... Viens pas si tu veux... mais va prévenir le commandant... pasque moi... j'suis sûr qu'c'est une grosse pierre.

A ce moment, Delabove pénétrait dans le compartiment...

— Eh bien ! 406 ! c'est ici ton poste ? Veux-tu bien filer...

— Pardon, lieutenant ! répondit l'homme ainsi dénombré. J'sommes venu jusqu'ici pour dire à Bozec d'aller vous dire comme ça... que...

— Que quoi ? Allons, dépêche !

— Qu'y a une grosse pierre qui bat cont' la coque, à l'avant !

— Une grosse pierre ?

— Oui, lieutenant.

— Tu rêves ! mon pauvre 406 !... Allons voir ça...

Il n'alla pas loin. Deux pas à peine, et le choc se renouvela, formidable ! On l'entendit des moteurs...

— Nom d'un chien ! fit l'enseigne. Qu'est-ce que c'est que ça ?...

Rapidement, il colla son oreille contre la tôle et perçut, à travers le bruissement de l'eau, une sorte de frottement rugueux... quelque chose comme un ragage de chaîne que le sous-marin aurait traînée.

— Mais nous déhalons une épave, s'écria-t-il... Bozec ! cours chercher le commandant...

Un instant après, Delague arriva. A son tour, il plaça sa joue contre la paroi et parut s'absorber dans une tension de toutes ses facultés... Puis il se redressa... Le Louer crut remarquer qu'il était pâle.

— Ce n'est rien ! les enfants... déclara-t-il aux matelots rassemblés à l'entrée du compartiment des torpilles... Monsieur Delabove a raison... Nous avons engagé une épave... une pièce

de bois sans doute... Chacun son poste !... nous allons tâcher de remonter...

Les hommes s'éclipsèrent. Alors, se penchant à l'oreille de son second... Delague lui dit d'une voix très douce :

— Mon petit !... L'affaire en question est une mine, avec son corps mort et sa chaîne. Je crois bien que nous allons sauter ! Si vous avez à penser à quelqu'un... ou à quelque chose...

L'enseigne eut un tressaillement, vite réprimé du reste, et fit un geste évasif comme pour signifier :

— Oh ! moi ! vous savez ! aujourd'hui ou demain !...

. . . . . .

Debout ! au périscope !... Delague dirigeait la manœuvre... Il s'agissait de venir en surface afin de cisailler la chaîne qui s'était engagée dans les barres de plongée... A l'extrémité de ladite chaîne, il y avait la mine, entraînée elle aussi dans les profondeurs... et à tout instant... par suite d'une rupture des mailles au mauvais endroit, ou d'un renversement de courant très possible, l'engin pouvait frapper la tôle. Ce serait alors, en un vingtième de seconde, l'explosion !... la bouillie !... la fin de tout !...

Delague regarda ses hommes... Aucun d'eux ne savait, hormis l'enseigne, auquel il n'avait cru devoir rien cacher. On est officier ou on ne l'est pas !... Un officier, ça doit pouvoir mourir en disant : « Ouvrez les purges », ou bien : « La barre à droite ». Un homme, c'est différent... c'est héroïque, certes, mais plus susceptible de devenir la proie des nerfs...

Néanmoins, comme le maître torpilleur le fixait, au début de la remontée, il ne put se défendre d'un sentiment de profonde tristesse. Un pli se creusa sur son front pâle, et le gradé dut s'en apercevoir, car deux grosses larmes coulèrent de ses yeux qu'il essuya au moyen d'un bouchon d'étoupe... Cet homme était marié, père de six enfants. Si l'on restait au fond... ce serait pour eux la misère... et chez les autres aussi bien sûr... Tous les marins ont des charges de famille... C'est à cela que songeait Delague.

Peu à peu, son attention fut détournée à l'extérieur. La chaîne frappait toujours, violemment même, mais par la lunette du périscope, il venait d'apercevoir un coin de mer bleue... On remontait lentement... mais enfin, on remontait. C'était l'essentiel....

L'œil rivé à l'objectif, il ne perdit plus un détail de la surface mouvante... Le ciel était rouge à l'horizon, avec de l'indigo et du bleu sombre à mesure qu'il regardait en verticale... Un léger clapotis dénotait la fin du crépuscule... Des voiles se balançaient sous la brise.

— Une vraie belle soirée pour mourir à l'air libre, songea Delague.

A ce moment, il sentit qu'on le touchait à l'épaule et brusquement se retourna. Delabove était auprès de lui.

— Commandant, fit l'enseigne à voix basse, je crois que nous n'irons pas plus haut... La chaîne est raide....

En effet, les chocs avaient cessé... Le ragage seul subsistait, quoique très amoindri. En un clin d'œil, Delague vit la situation...

Le corps mort devait être mouillé par quarante mètres. Une chaîne, ou plutôt trois chaînes de dimensions différentes, le reliaient à la mine placée primitivement à deux mètres sous la flottaison.

C'était dans la chaîne du milieu, de grosseur moyenne, qu'avait tapé le sous-marin, et celle-ci s'enroulant dans ses barres de plongée l'avait immobilisé, après qu'il eut traîné le

corps mort pendant quelque temps, de par la vitesse acquise.

Les chocs étaient dus à la partie supérieure de la chaîne, c'est-à-dire au maillon supportant la mine, tout d'abord engagé à l'avant, et qui peu à peu avait glissé jusqu'à l'arrière, et grinçait à présent contre la coque.

Il faut croire qu'en cet endroit le sol s'élevait en pente douce, puisque, chassant sur l'ancre, le sous-marin était parvenu à remonter jusqu'à avoir dehors son périscope... et la partie supérieure du plateau était évidemment atteinte, car à présent on ne remontait plus.

Tous leurs efforts demeurant vains... Delague se rendit en abord et plaça derechef son oreille contre la membrure.

De cet examen acoustique, il déduisit que la mine devait se trouver à trois mètres environ sur l'arrière de la quille et légèrement au-dessus, c'est-à-dire dans la position la plus favorable pour heurter le navire au moindre remous. Ce n'était qu'une question de temps.

Il vit tout cela, le commandant, et il eut assez de sang-froid pour n'en laisser rien paraître, admirablement secondé en la circonstance par ce jeune fou de Delabove, si choyé

de la vie et si prisé des femmes !... A eux deux... ils plaisantèrent... et puis, sous prétexte d'alléger l'arrière, ils firent passer l'équipage, y compris le maître, à l'extrême avant... Sait-on jamais ?... L'explosion pouvait laisser un bout du bateau intact !.. On était presque en surface... Des hommes nageraient, qui peut-être seraient sauvés.

Et eux ?...

Eux devaient demeurer, tout au moins un, dans le compartiment de manœuvre... l'œil aux manomètres... C'était la mort ! La mort sans phrase ! au poste d'honneur !...

Il brigua la place, le petit enseigne, prétendant qu'il était seul au monde et Delague, ne voulant pas céder, décida de rester en sa compagnie... Ce dernier n'en put rien obtenir...

Tous deux s'assirent alors, les bras croisés, sur la banquette de l'homme de barre et ne prononcèrent plus une parole.

. . . . . .

Dehors, le ragage avait cessé, lui aussi, et cela devait provenir d'un changement d'évitage... Delague regarda au périscope. Il vit la nuit... toute entière parsemée d'étoiles... Mais,

contrairement à ses prévisions, le clapotis semblait s'être accru. Peu à peu, des oscillations se produisirent, lesquelles allèrent en s'accentuant... La chaîne grinça une fois encore... et soudain !...

Il y eut une secousse énorme !... Le navire parut se cabrer, comme soumis à une impulsion violente... Puis, quelque chose cassa, à toucher la membrure... et la lumière s'éteignit.

Delabove sentit le commandant qui lui pressait la main...

. . . . . .

Quand, cinq minutes plus tard, la moyenne chaîne s'étant rompue sous l'effort du courant, ils ouvrirent le capot du kiosque et passèrent à l'air pur, Delague et son second, se regardant à la lueur d'un fanal, virent qu'ils avaient vieilli de plus de dix ans !....

Silencieux, les hommes respiraient à pleins poumons la brise du soir... L'un deux, le maître torpilleur, s'approchant de son chef lui dit :

— Commandant ! la chose qui nous crochait était une mine. Nous n'en avons rien su... Pourquoi ?....

— Eh ! pardieu ! Lajeat... Vous êtes marié, mon vieux !... Vous avez des gosses !... Je sais ce que c'est... moi... J'en ai aussi !....

Du diable si je m'en souviens outre mesure, mais j'ai connu ce commandant-là.

---

## VII

## EVACUATION

Aux infirmières et aumôniers de la flotte... et à la commission des bossoirs !...

Qui donc a prétendu qu'une P. C. R. ne sait point courir ? Nous avons bien ri l'autre soir !... Elles étaient une douzaine à bord de l'*Oise* qui galopèrent mieux qu'à peu près par les coursives et les échelles. Ma foi ! dussé-je être griffé, je vous narrerai leur exploit.

P. C. R. en langage abrégé signifie « dame de la Croix-Rouge ». Il suffit de lire à la place de « dame » le nom d'un oiseau domestique et tout est dit. Je crois pouvoir affirmer que, sur ce point, celui-là seulement, la Guerre et la Marine sont d'accord. On n'en est pas encore arrivé à lire cela sur les documents officiels, mais patience, elles y tiennent davantage qu'on ne pense, et quelque jour le Larousse finira par en faire état.

Des douze P. C. R. de l'*Oise*, la petite Mme L... était sans contredit la plus débrouillée, non dépourvue de charme et très à la hauteur des circonstances. Elle avait embarqué sa bicyclette pour se rendre deux fois par jour de la cabine qu'elle occupait à la salle à manger des premières (cent quarante mètres de coursive et deux étages à descendre ou à monter suivant le cas) !...

L'*Oise* était commandée par Coche, et nous étions à bord trois lieutenants qui n'en craignions guère... En qualité de plus ancien, Bur avait hérité des fonctions de second, c'est-à-dire de la direction du service intérieur... un métier d'ordinaire insupportable à bord de n'importe quel bâtiment, et qui demandait, en ce qui concerne l'*Oise*, un cerveau plus qu'équilibré... Jugez-en plutôt...

Le service intérieur d'un navire comprend non seulement l'organisation de la vie commune et la surveillance de la discipline chez l'équipage, mais, en outre, l'établissement et le maintien de toutes les prérogatives et relations quasi officielles entre les différents services civils.

Quand vous saurez qu'à bord de l'*Oise*, il

y avait : 1° le service médical, composé de toubibs de la marine à plus ou moins de ficelles, et du personnel infirmier ; 2° le service pharmaceutique, représenté par un apothicaire ; 3° le service du restaurant, comprenant maître et second-maître d'hôtel, assistés d'une ribambelle de garçons de salle ; 4° le service de l'aumônerie, domaine privé d'un Père jésuite et de son sacristain faisant fonctions de bedeau ; 5° l'association des P. C. R. (section soi-disant aristocratique), et 6° le service particulier de ces dames, réduit par Bur à deux femmes de chambre... vous aurez une idée bien minime encore du travail qu'est appelé à fournir l'officier en second.

A tout instant du jour et de la nuit, le timbre résonne dans le bureau de ce malheureux, naturellement exempt du quart.

Il a quelque chose comme trente ou quarante registres à tenir ! Un nombre infiniment plus respectable de clefs auxquelles on ne peut prétendre qu'en les recevant de sa main ! Il donne et lève les punitions ! Accorde ou supprime les faveurs ! Vérifie le menu du maître d'hôtel ! Veille à ce que l'équipage change de chaussettes aux époques prévues par l'hygiène ! Em-

pêche les morticoles de « se bouffer les tripes » ! Rassure le commandant ! Ravitaille en cierges l'aumônier ! En vin blanc le sacristain ! Soutient le moral des infirmières et leur rend des dessous bien repassés.

Et tout cela n'est rien... Il a la direction du matériel d'incendie ! La haute main sur les bouées de sauvetage ! Détient les documents confidentiels ! Surveille l'entretien des embarcations ! S'occupe de la T. S. F. et de la mort aux rats, de la peinture et de l'ameublement, des bagages et des ascenseurs ! Doit savoir sourire quand il faut plaire et rester digne avec les subordonnés ! Juger sans haine les cas difficiles et causer « cuvette » à propos du seul « mal de mer » !....

Tout d'abord, Bur avait pris son rôle au sérieux. Nous lui trouvions même l'allure d'un pontife, un peu submergé, il est vrai, mais pontifiant quand même..... Il faut dire que nous ne l'apercevions qu'au carré... et encore... il mangeait un peu à toute heure....

Au bout d'un mois, pendant le deuxième voyage de Salonique, Bur commença à maigrir.... Etant donné la température (on était alors au mois d'août) et les deux mille cinq

cents passagers rapatriés comme malades le voyage précédent, la chose n'était rien moins que naturelle. Pourtant, il parut inquiet, et son humeur, jadis charmante, devint fortement inégale.

Le premier avatar de Bur lui fut occasionné par l'aumônier. Ni lui, ni nous, ne gobions beaucoup le jésuite. Cependant, nous nous étions toujours montrés à son égard d'une politesse et d'une déférence méticuleuses, en raison de son âge et de l'uniforme qu'il portait. Le Père Bouge était malheureusement nanti d'un esprit fort étroit, chose assez rare chez les gens de sa Compagnie... du moins me l'a-t-on toujours affirmé.

Entre autres choses, il n'aimait pas les P. C. R. et tonnait contre elles chaque fois que l'occasion s'en présentait, donnant comme argument à sa colère qu'elles sentaient bon pour la plupart et qu'elles portaient des jupes trop courtes avec des bas trop ajourés.

Ces réflexions n'étaient rien moins que maladroites, les P. C. R. étant majeures, quelques-unes même mariées ou veuves, et s'estimant toutes fort capables de régler les détails de leur toilette, sans le secours de l'aumônier.

Un beau jour, — on était entre la Sardaigne et Messine — ce dernier, passant à la blanchisserie, vint stopper devant un lot de dentelles fines, lesquelles ornaient le linge intime de Mme L... et se permit une scène ridicule envers la soubrette de service, au sujet du mauvais genre et de la dépravation des femmes du siècle....

Il empiétait là sur le domaine de Bur !

La blanchisserie logeait quelque part du côté du pont D., au niveau de l'échelle de la chaufferie... Bur, prévenu de l'incident, s'y rendit d'urgence et pria très poliment le Père Bouge d'aller porter ses critiques ailleurs.

A cela, l'aumônier répliqua qu'il avait charge d'âmes, et que, si l'officier en second faisait un peu mieux ses rondes nocturnes, il serait suffisamment édifié.

Bur se fâcha tout rouge et dit au curé qu'il s'en f... ! qu'il n'était pas agent des mœurs... et que, si les P. C. R. s'ennuyaient à dormir toutes seules, il devait y avoir, du côté du sexe fort, des gens qui pensaient de la même façon... que, par conséquent, tout était pour le mieux dans le plus huppé des navires... etc., etc...

La chose fut rapportée au « Grand Mât »

qui lava les oreilles du second, et ce dernier rentra dans sa cabine, déclarant que l'aumônier apprendrait à le connaître.

Il semble qu'à la suite de cette algarade, ces dames auraient dû faire risette à Bur... Ah bien ouiche ! vous ne savez pas ce qu'est une P. C. R.... Elles daubèrent dessus, ma chère, et de la plus parfaite façon... Bur avait tenu des propos incongrus sur leur compte, propos qu'elles n'hésitèrent point à qualifier de « défaitistes »... Bur ne savait même pas ce qu'était du linge repassé... Bur s'occupait de mille détails les concernant et ne pensait jamais à vérifier si ses chaloupes allaient à la mer... « En cas d'attaque contre les bâtiments hôpitaux... ma chère... que deviendrions-nous ? »...

Elles dirent cela... et bien d'autres choses encore.

Alors, Bur cessa de manger... et pour la première fois se sentit inférieur à sa tâche... De Messine à Matapan, il fit son service en automate, comme « un dont la cervelle est ailleurs »... Si bien qu'inquiets sur son propre compte, nous résolûmes d'intervenir.

Ce fut Davis qui, le premier, tenta de le

convaincre. Mais il n'y réussit guère... J'y allai à mon tour et fus plus heureux.

— Pourquoi, lui dis-je, ne leur en flanques-tu pas des « exercices d'évacuation », puisque c'est ça qu'elles te demandent... et jusqu'à ce qu'elles en c... ? En même temps, ça n'amuserait pas l'aumônier... et le « Grand Mât » ne peut s'y opposer. C'est réglementaire !

Bur s'absorba dans une méditation puissante et soudain se leva, radieux... — Tu as raison, fistot, me dit-il, mince qu'on va rigoler !

Les choses parurent tourner selon nos vues, car, ce soir-là, la brise s'éleva, légère d'abord, puis s'enfla vers les six heures pour adopter à la tombée de la nuit une allure des plus régulières. Avant le dîner, Bur avait conféré avec le « patron » lequel s'était empressé de lui accorder carte blanche... Un mouvement inusité avait ensuite eu lieu sur le pont tente.

J'avais le second quart, minuit à quatre heures du matin... Quand je montai, deux minutes avant « pique huit » (1), je trouvai le

---

(1) On pique quatre coups doubles, soit huit coups, à la cloche du bord, pour marquer la dernière heure du quart.

second sur la passerelle, en pyjama, sa casquette sur la tête et son sifflet de manœuvre à la main. Quelques secondes plus tard arriva Coche qui dit à Bur « de disposer ».

Le bateau tout entier semblait plongé dans un profond sommeil. A part les bruits lointains de la machine et les bêlements de quelques moutons au parc à bétail, on se serait cru dans le grand silence du tombeau.

Soudain, une sonnerie de clairon ébranla l'espace !... la sonnerie des postes d'abandon !... Nettes et précipitées, les notes se succédèrent, glissant du pont supérieur dans toutes les parties du navire... Et elles semblaient dire, ces notes...

*Pressez ! pressez-vous ! Pressez ! pressez-vous !*
*Y'a du sous-marin par là...*
*Dans la brume ! dans la brume !...*

C'est du moins ce que fredonna Bur, pendant l'alerte !... La nuit était cependant parfaitement claire et il n'y avait pas plus de submersible que dans la sacristie du Père Bouge ou que sous le traversin de madame L...

A la sonnerie succéda un remue-ménage sans pareil. Les échelles se garnirent de monde, des hommes de l'équipage d'abord,

qui se rendaient en courant à leurs postes de manœuvre, auprès des garants d'embarcations. Puis ce fut le tour du personnel infirmier, des morticoles, et du personnel du restaurant. Enfin, on vit passer des formes vagues, indécises, secouées de tremblements étranges, et qui trottaient !... qui trottaient !... Derrière elles, une soutane noire !

Bur attendit, en maître du temps, l'instant propice. Ensuite il fit sonner l'appel, et se dirigea vers le pont tente.

Je le suivis ainsi que Davis et les officiers mécaniciens.

Le pont tente, à bord de l'*Oise*, supporte les chantiers d'embarcations à rames et à moteur. A l'arrière, il y a aussi les radeaux... Chaque embarcation : canot, chaloupe ou baleinière, est commandée par un patron, et chaque série par un officier, comme partout ailleurs. Comme partout ailleurs également, toute personne de l'équipage est munie d'un numéro d'évacuation et doit se rendre en cas d'alerte à l'emplacement indiqué.

J'avais dans ma série, celle de tribord arrière, pas mal de restaurateurs, et quelques infirmières dans ma propre chaloupe. Mais la

plupart des P. C. R. relevaient comme par un fait exprès de la chaloupe 2, commandée par l'officier en second !...

Quand nous arrivâmes sur le pont tente, nous eûmes devant les yeux le spectacle le plus impressionnant qui se puisse imaginer. Il y avait là cinq cents personnes, groupées au milieu des cordages et des palans de bossoirs... et, parmi elles, les P. C. R.... et dans quel costume, grand Dieu !...

Réveillées au cours du premier sommeil et peu habituées aux « attaques nocturnes », elles étaient arrivées, vêtues de ce qui leur était tombé sous la main, c'est-à-dire au petit bonheur. Par exemple, la chaloupe 2 offrait l'assemblage le plus risible comme le plus hétéroclite... Nous y relevâmes la présence de M^me^ de Tasse, en maillot soie orange brodé gris clair. Cette dame n'avait pu emporter qu'un face à main qu'elle brandissait vers le large, espérant y découvrir la tête ou la queue du monstre ! Nous sûmes ainsi que ce costume était sa parure habituelle.

A côté d'elle, la grosse M^me^ Dubreuil, en petite culotte de jersey et corsage de tulle... Celle-ci tenait ferme un coffret laqué, serti

d'ivoire, qu'elle pressait contre son sein.

Plus loin, nous dûmes nous voiler la face devant la blonde et mince miss Paterson : cette jeune fille étant montée en chemise, et n'ayant pour accessoires de voyage qu'un peigne d'écaille, qu'elle n'avait pas encore trouvé le temps de placer dans sa chevelure !

Puis, Mme G... Puis, la petite Mme L... en maillot, elle aussi, mais de couleur noire, ce qui la rendait aguichante au possible.

Puis d'autres... et d'autres encore...

Enfin, M. l'aumônier... complètement vêtu, lui... la pudeur avant tout !... Le digne homme avait même son chapeau sur la tête.

L'inspection passée... Bur donna un coup de sifflet strident pour ordonner la manœuvre... Les conversations cessèrent... Au fond, personne n'était plus avancé. On ignorait toujours quel danger menaçait le paquebot.

Suivant la règle, les femmes montèrent d'abord. On devait filer ensuite les embarcations jusqu'à la surface de l'eau... puis l'équipage mâle descendrait par les garants et l'on déborderait à la gaffe.

Six d'entre les P. C. R. prirent place dans la chaloupe 2. L'aumônier les y suivit, étant du

sexe faible quant au costume. Le second, avant de faire amener, donna ses dernières instructions.

Elles étaient simples. L'un des garants pouvait venir à casser. L'embarcation, basculant soudainement, précipiterait alors tout son chargement à la mer, d'une hauteur variant entre quinze et quatre-vingts pieds!... Il importait pour chacun, ou pour chacune si vous préférez, de tenir ferme un bout de secours, qu'on filerait au fur et à mesure de la descente et qui, le cas échéant, suffirait à maintenir tout le monde en l'air en attendant qu'on arrivât à l'aide.

Bur, en homme excellent, fit mieux. Il amarra lui-même le bout en question à la taille de ces dames, terminant par M^me^ L... et par l'aumônier, qui se trouvèrent étagés à trente centimètres l'un de l'autre, le long de la corde...

Puis il commanda « Amenez »!...

La chaloupe descendit lentement, heurtant la coque de-ci de-là, sans cependant donner trop de secousses... Les P. C. R. riaient... elles paraissaient enchantées...

Je ne sais pas bien au juste ce qui se pro-

duisit, mais au moment où l'embarcation passait à toucher le pont des premières, les deux garants continuèrent à filer, sans que le bout de secours parût le moins du monde décidé à suivre le mouvement.

Des cris montèrent... d'abord aigus... puis, peu à peu, tout se calma... les garants ayant stoppé à leur tour.

Rapidement, nous courûmes au bord de la lisse... et que vîmes-nous?...

A six mètres plus bas... s'agitant frénétiquement dans l'espace... la petite Mme L..., pendue par la taille, formant grappe avec le père Bouge, cramponnée qu'elle était au cou du saint homme dont la frayeur paraissait grande... Dans l'effort qu'elle avait fait pour desserrer le nœud, le maillot noir avait craqué, et Monsieur l'aumônier se trouvait en l'air, le nez placé à quelques millimètres du sein le plus coquet du monde!...

Il n'était pas content, l'aumônier, pas content du tout! d'autant plus que Mme L..., étouffant outre mesure, résolut de sauver sa peau qu'elle estima sans doute avoir infiniment plus de valeur que celle de l'abbé... Pour ce faire... elle effectua un rétablissement dont je

ne vous dis que ça, et vint se placer à califourchon sur les épaules du Père Bouge, lequel, enveloppé de ce cache-nez souple et nerveux, abandonna toute résistance et continua à se balancer le long de sa corde en bougonnant de temps à autre :

— Sacrée situation !... Sacrée situation !...

. . . . . .

L'affaire eut les suites espérées par Bur, toutes ces dames lui devant la vie..... (c'est lui qui remonta les garants après qu'il eut jugé la pantomime suffisante)... Il fut le héros indispensable et, de plus, le « monsieur » à qui l'on doit des sensations inédites... Bien entendu, aucune ne sut jamais..... peut-être, après tout, n'auraient-elles fait qu'en rire.

Monsieur l'aumônier tomba malade et fut un mois à se remettre d'une telle émotion. Encore n'osa-t-il plus regarder Mme L... en face. Il alla jusqu'à solliciter le débarquement de l'infirmière... Ce fut lui que l'on détrôna...

Si vous me posez à présent trois questions

1° Pourquoi les poulies des garants de bossoir, système breveté avec garantie, ne sont-elles pas capables d'étaler un filin qui coule rop vite ?...

2° Pourquoi, lorsqu'elles s'y mettent, les femmes ont-elles des seins qu'il vaut mieux ne pas entrevoir, et ce... pour une infinité de raisons ?...

3° Pourquoi les aumôniers de la flotte ne sont-ils pas choisis parmi les gens mariés ?...

Je ferai les réponses suivantes :

A la première question :

— Si les poulies susvisées sont brevetées avec garantie, elles ont été vues par une commission de recette et ne sont pas critiquables.

Si elles ne sont pas critiquables, vous n'avez qu'à vous ramasser !...

A la deuxième :

— C'est affaire à Dieu ! ou au diable !...

A la troisième :

— Parce que tous les gens mariés voudraient être aumôniers de la flotte !...

Enfin, si vous me demandez d'exprimer sans haine et sans crainte ce que je pense de Bur, second de l'*Oise*...

Je répondrai ceci :

— C'est un homme de gouvernement !...

---

## VIII

# LA BATAILLE

A la Mémoire du Lieutenant de Vaisseau Roland Morillot, englouti glorieusement !...

« Aux postes de plongée ! »...

Lentement, le sous-marin s'enfonça, l'avant d'abord... puis l'arrière. Le capot lui-même disparut. Il n'y eut plus que la tige très mince du périscope qui domina, tel un court roseau, la surface mouvante de la mer !

Là-bas, la côte ennemie profilait ses sommets dans la nuit sereine, une belle nuit d'hiver, d'une clarté diaphane, laissant voir les astres les plus lointains et deviner les autres, plus perdus encore.

A vingt pieds sous l'eau, Marillac compta six fumées qui s'élevaient du côté des passes et crut reconnaître la masse sombre d'un vaisseau de haut bord. Les cinq autres apparaissaient comme des points minuscules, torpil-

leurs d'escorte, à n'en pas douter. Il descendit plus bas et manœuvra à gagner sa position de lancement, à cinq cents mètres environ de la route suivie par le convoi.

Silencieux, l'équipage exécutait en automate, mais en automate intelligent, les ordres de son chef...

Le second..., Burel, se tenait à l'avant, dans le compartiment des tubes lance-torpilles où régnait une activité fiévreuse. Deux hommes veillaient aux manomètres... deux autres aux barres de plongée.

Marillac estima sa vitesse et remonta pour y voir clair, risquant çà et là des coups de périscope, davantage espacés au fur et à mesure que l'ennemi venait.

On le distinguait mieux à présent... et il put se convaincre de l'importance de sa torpille... Le navire du milieu n'était autre qu'un cuirassé, offrant les caractéristiques du *Vaterland*, le plus grand et le plus beau de tous ceux présents à la base... Par-devant et par derrière lui, deux contre-torpilleurs de récent modèle crachaient des torrents de fumée noire... Marillac ne voyait plus la cinquième fumée.

Il évalua sa distance et jugea devoir s'appro-

cher encore sur la verticale, afin d'être plus sûr de son coup. Dans la nuit, le but est souvent déformé... Il s'agit de viser franchement à l'avant pour frapper dans les œuvres vives, au point voulu, et rendre par là même toute tentative de sauvetage impossible.

Des secondes passèrent, impressionnantes... Il sembla à Marillac entendre un bruit lointain... quelque chose comme un battement d'hélice qui frapperait l'eau à toute puissance... Un coup de périscope le rassura quant à sa position... Il mit la barre légèrement à droite et se prépara à faire feu.

A ce moment, Burel parut à l'entrée du compartiment de manœuvre.

— Commandant ! dit-il, je ne réponds pas de la torpille bâbord... Si nous pouvons lancer tribord, ça vaudra mieux !....

— Va pour tribord, fit Marillac, et il commanda :

— La barre à gauche !...

Le navire pivota, mais le commandant jugea devoir regarder encore. Il plaça l'œil dans la lunette et soudain recula... horrifié !

— A vingt mètres ! la barre toute ! plongez !... Plongez donc N. de D. !...

Le sous-marin s'inclina... trop tard... la *Zita*, la cinquième fumée, courait dessus sans même l'apercevoir et l'abordait en plein par le travers, du tranchant de son éperon !....

Sous la violence du choc, il sembla que tout dût s'écraser à bord. Hommes et choses s'abattirent pêle-mêle dans un fracas de verre brisé et de matériel en dérive... Roulant... oscillant sur lui-même, le bateau fut secoué d'un frisson terrible et disparut dans la nuit profonde !

. . . . . .

Le premier, Marillac se redressa, étendu qu'il était sous un amas de débris et de pièces enchevêtrées. Il reprit conscience peu à peu et tenta de se traîner sur les mains jusqu'aux manomètres. L'obscurité étant complète, il tâtonna longtemps, les tempes serrées, heurtant à chaque instant des corps en travers ou des morceaux de métal brûlant ! Enfin, il parvint en abord, à l'aplomb des indicateurs de pression et machinalement chercha son briquet à essence.

Cet objet trouvé... il l'alluma, éclairant le seul cadran intact et lut ce chiffre inouï... soixante mètres !...

Soixante mètres !... Ils étaient descendus jusque-là ! Les ballasts crevés sans doute... Sous

l'énorme pression, la tôle suintait tout à l'entour du compartiment de manœuvre... Résisterait-elle ?... Il suffisait d'un rivet qui vienne à sauter pour que tout soit fini... fini à jamais...

Fini... La mort rapide est certes préférable à la mort lente, par asphyxie, au fond de la tombe liquide. Marillac revit toute son enfance comme il arrive dans ces moments-là... le foyer familial, l'école, les longues croisières autour du vieux monde au temps des galons de midship... et puis, sa vie d'enseigne, son mariage, l'ardent bonheur de la femme aimée, les petits qui guetteraient son retour, la guerre finie, tous ceux et toutes celles qui tenaient une place dans son cœur d'homme.

Il appela : Burel.

De très loin, une voix faible répondit.

— Présent ! commandant !...

— Gaspard.

Pas de réponse.

— Malfoy.

— Présent !

— Yves Quermeur.

— Présent !

— Le Louer, Mathieu, Longis.

Rien !...

Des plaintes s'élevaient, à travers le noir. Le briquet de Marillac s'éteignit... Il rampa, cherchant sur les corps un autre briquet, ou des allumettes, et s'avança ainsi jusque du côté des accus. Là, il heurta quelqu'un qui venait en sens inverse et reconnut la voix de Burel.

— C'est moi, commandant ! J'apporte un fanal. La mèche est intacte.

Marillac alluma, ayant enfin trouvé ce qu'il cherchait. Tous deux purent alors se rendre un compte exact de la situation.

Renversés les uns sur les autres, les accumulateurs avaient pris feu, mais l'eau qui pénétrait par deux ou trois fissures avait empêché l'incendie de se propager plus avant.

Tous les globes étaient brisés, les commandes tordues, les Diesel hors d'usage. Inutile par conséquent de tenter un retour en surface au moyen des barres, le bateau n'ayant plus aucune vitesse et s'étant stabilisé à cette profondeur. Le courant seul pouvait le déplacer !... Ils constatèrent pourtant que les pompes d'épuisement restaient intactes et résolurent de les faire jouer, le moteur n'ayant lui-même pas trop souffert. Pour ce qui était des dynamos, il n'y fallait plus songer. Seuls, les fanaux

pouvaient servir, démunis de leurs abat-jour.

A l'appel des deux officiers, plusieurs hommes se dressèrent et, retrouvant tout leur sang-froid, travaillèrent au déblaiement des cloisons étanches. Une des parois pouvait sauter.... Il importait de s'isoler du compartiment envahi par l'eau, si l'on voulait survivre davantage.

Parmi ceux qui travaillèrent ainsi, il convient de citer Malfoy, gars de Boulogne aux muscles solides, mais qu'une épaule cassée faisait terriblement souffrir.

Petit à petit, la besogne s'avançait. On commençait à rétablir les commandes essentielles au moyen de filins pêchés à l'aventure... quand tout à coup... la voix de Burel s'éleva :

— Nous remontons.

D'un bond, Marillac fut auprès de lui.

— Que dites-vous ?... Tonnerre !... c'est vrai... et rapidement même... Stoppez les pompes... Chacun son poste, les enfants... Attention pour la torpille !...

. . . . . .

L'*Impérator* naviguait de concert avec la *Zita* quand l'abordage eut lieu. Pas plus que Marillac n'avait vu à temps le torpilleur, celui-ci

n'avait aperçu le sous-marin. Ses avaries étant sérieuses, il reçut l'ordre de rentrer à la base. L'*Impérator* et l'autre torpilleur de tête eurent pour mission de rechercher l'ennemi, tandis que le *Vaterland* s'éloignait protégé par les patrouilleurs de queue... Vainement, l'*Impérator* battit la mer dans un rayon d'un quart de mille autour du lieu de l'accident, pensant voir émerger le submersible. Il ne remarqua rien qui fût digne d'attirer son attention. Tous deux se déployèrent en éventail, les canons braqués à 45 degrés vers un périscope imaginaire. Leurs recherches demeurèrent inutiles. Le Français était bien englouti, sans quoi il n'eût pas abandonné la lutte... et tout espoir de le voir apparaître s'évanouissait.

Par clair de lune, en Adriatique, on voit facilement en profondeur jusqu'à vingt mètres en avant de l'étrave... La vigie de l'*Impérator*, installée commodément entre les bossoirs, contemplait les paillettes phosphorescentes créées par le remous sous l'écume blanche. Elle n'aperçut pas, par tribord, à trois cents mètres environ, l'arrivée en surface d'une masse grisâtre surgissant à la façon d'un bolide.... L'officier de quart la vit, lui, mais une

fois dépassée, grâce à la position des rayons lunaires... et tout aussitôt l'artillerie tonna.....

Marillac reçut sans broncher deux coups de 65 et trois coups de 14, lesquels s'ajoutant au délabrement de son bateau le mirent en posture de mort immédiate.... Lancer !... il n'en était plus question, l'avant du sous-marin faisant l'eau à plusieurs endroits... Il dut donner l'ordre de fermer la cloison étanche et de mettre en action les pompes d'épuisement ; mais celles-ci ne purent gagner sur l'envahissement de la mer... L'arrière s'éleva peu à peu avec le gouvernail et l'hélice, et dressa sa quille vers le ciel... Des obus pleuvaient de toutes parts... La nuit entière frémissait du bruit des canons et du sifflement des sirènes...

Au sein de ce déluge de fer et de feu, le sous-marin s'engloutissait... définitivement cette fois... Son pavillon, trempé, claquait sous la brise... A l'intérieur... quelqu'un dit d'une voix tranquille :

— Mes petits, il faut ouvrir le capot et vous jeter tous à la nage... Vous vous en tirerez peut-être... Il n'y a pas un instant à perdre...

Un silence régna... Aucun des survivants ne parut disposé à obtempérer à l'ordre... Maril-

lac appela Burel ; on lui dit que Burel était mort à son poste de lancement... Alors, il prit l'un d'eux par l'épaule, une épaule cassée, c'était Malfoy, qui hurla de douleur... et le secouant :

— Tu vas me f... le camp, toi et tous ceux qui vivent ici.

Malfoy grogna.

— J' pouvons point vous laisser là-dedans tout seul, commandant.

Mais Marillac tint bon. Il dévissa lui-même les écrous du capot. Un à un, les hommes passèrent munis de leurs brassières de sauvetage et se jetèrent à la mer, sous le feu de l'ennemi, nageant à grandes brassées du côté des torpilleurs.

Demeuré seul, Marillac referma son capot et serra les écrous à bloc... Déjà... la moitié du navire était sous l'eau... L'inclinaison devenait telle qu'il dut se cramponner à l'échelle pour ne pas tomber... A grand'peine, il parvint jusqu'au périscope et s'assit à son poste de manœuvre...

. . . . . .

Cette histoire est authentique. Seuls, la forme et les noms sont changés... Le fait reste

là, précis, brutal, dans son héroïsme traditionnel... Je dis traditionnel, car la coutume est de ne point survivre au bâtiment qu'on a l'honneur de commander... et parce que les Marillac sont légion dans la Marine française... Je n'ai donc pas à vous dépeindre un état d'âme qui touche au sublime... Il y en a par ailleurs d'aussi beaux... Mais ce que je voudrais que vous sentiez bien, c'est la froide énergie de ce chef d'avenir, de cet époux et de ce père, comparable dans son sacrifice aux plus purs héros de l'antiquité et que, dans son cercueil de tôle, la mort entraîne... irrésistiblement...

---

## IX

# A COUPS DE CANON

A Jean Aicard.

Le gros Termèze était parti dans les chasseurs, à cheval ou à pied, je ne sais au juste, uniquement pour se faire maigrir.... Il faut croire que l'essai fut sans résultats, car il reprit du service dans la flotte comme commandant d'un patouillard.

L'organisation des Fronts de Mer (défense des côtes, si vous préférez) fut un véritable poème. Après deux ans de guerre... on ne savait pas très bien si ça relevait de la rue Royale ou du quartier Saint-Dominique.... Ce qui est certain, c'est que les bâtiments bourlinguaient, faisant à eux seuls une police énorme.

Le gros Termèze, étant d'Antibes, s'était fait inscrire à Toulon.... Rien n'est gai comme le

cinquième port.... On y navigue « um peu le jour », « um peu la nuit » ; on va s'embosser dans les criques quand il y a « de mistral » ou « d'orage » ; et on y fait la chasse à « otre chose qu'à la casquette », je vous prie de le croire...

Le rafiot du gros Termèze avait nom le *Lézard*. N'y voyez aucune ironie. Le lézard est un animal sympathique... toulonnais par excellence. On le rencontre principalement le long des murs de l'arsenal.

A ce propos, j'ai connu un capitaine de vaisseau qui commandait le *Futi-fut*..., mais ceci est une autre histoire...

Si je n'ai pas peur de me faire « étriquer la peau », je vous dirai celle de Termèze.

. . . . . .

Un matin, vers les 6 heures, le sémaphore du cap Sicié signala un sillage suspect entre Giens et la pointe méridionale de Porquerolles. Le poste concurrent n'avait rien vu sans doute, car les batteries de l'île demeurèrent inactives.

Le tonnerre gronda, mais le temps étant à l'orage, je doute que le Front de Mer ait été pour quelque chose dans ce remue-ménage de

la nature... Par exemple, il intima l'ordre au *Lézard* d'appareiller d'urgence et d'aller faire un tour sur les lieux.

Le gros Termèze, en baie du Lavandou, vira son ancre et dérapa sous une pluie diluvienne, comme il sait pleuvoir aux Salins d'Hyères, trois ou quatre fois par an.

Ensuite, il fila ses six nœuds, va comme je te pousse, jusque par le travers du Levant, dont il laissa le phare sur sa droite, afin de surprendre et d'écrabouiller l'adversaire.

Le surprendre était dans les choses possibles, quoique douteuses. Pour ce qui est de l'écrabouiller... je crois qu'il eût fallu, en faveur du *Lézard*, un concours de circonstances tel... que seul, un cerveau du Midi pouvait songer à en faire état.

A huit heures, l'aviso doublait Port-Cros et pénétrait dans la zone dangereuse... J'entends par zone dangereuse : 1° celle où le sillage avait été aperçu ; 2° l'étendue de mer dans laquelle les bâtiments à voiles, pêcheurs ou autres, ne pouvaient s'aventurer sans risquer une contravention.

Quand le *Lézard* entra, tortillant de la queue, dans ladite zone, le gros Termèze prit ses ju-

melles et s'enfonça sur le crâne un casque colonial, rapport aux éclats....

Surpris, l'équipage — en tout cinq hommes — contempla longuement le commandant surmonté de ce couvre-chef en usage à la Côte d'Afrique. Le fait est que Termèze était risible. Je me garderai bien de le lui dire, car il trouve réponse à tout, et j'aurais mon clou rivé....

Il faut avouer, pour être juste, que la conduite du brave garçon méritait mieux que des saillies. A l'heure où il se coiffa du casque, — huit heures vingt-six exactement, — le sous-marin pouvait émerger d'un instant à l'autre et le duel avoir lieu, soudain, entre les canons de 15 du monstre et la pétoire avant du *Lézard*.....

Ce sous-marin devait être un habitué de la Côte d'Azur. Du moins en avait-il adopté les coutumes, car il ne se montra point... rapport à la pluie probablement... : là-bas, quand il pleut, chacun se rentre à la maison... La pluie, c'est bon pour les gensses du Nord,... pas moinss?.....

J'ai dit que Termèze avait juré d'être héroïque. Il tint parole superbement... Son casque bossu, crevé, transformé en une pâte collante, lui fit une sorte de cataplasme crânien, lequel jugea

bon de s'étendre paresseusement jusque sur ses épaules.

Ainsi transformé, le capitaine du *Lézard* apparut comme une sorte de demi-dieu,... divinité aquatique auréolée de carton pâte.... De chacun de ses cheveux mêlés à la colle, descendait une fine gouttelette... et sur le rebord de la passerelle minuscule, son gros ventre se trémoussait inlassablement.

De temps à autre il interpellait le bosco :

— Ho ! Pascal ! as' pas vu la truite ?...

Et Pascal de répondre, coiffé d'un ancien chapeau melon.

— La truite?.. mi fas bouillire la cervelle... té.

En fait de truite, il apparut une tartane... et qui fit route en plein dans la zone interdite.

Cela... c'était la bonne aubaine.... On ne rentrerait toujours pas bredouille. Une contravention... ça ne vaut pas un sous-marin... évidemment... Mais que voulez-vous?... Il pleuvait....

Bravement, ils mirent le cap sur la tartane. C'était un gros pointu, chargé à couler bas, et qui avait surgi de derrière une pointe.

A mille mètres, le *Lézard* signala :

— Hissez votre numéro.

Cinq minutes s'écoulèrent.

— Stoppez...

Pas de réponse... il sembla au contraire que le pointu mettait du vent dans ses voiles.

— Quès aco ? demanda Pascal.

L'autre plissa le front, froissé dans sa dignité.

— Vas-y d'un petit coup de semonce, dit-il.

Un éclair,... le 37 fit un trou dans l'eau,... il y eut une échappée de mouettes.

La tartane avançait toujours.

— Bou Diou ! fit Pascal... on dirait qu'elle craint les chatouilles.....

— Vas-y d'un — chargé — pour de rire, ordonna Termèze.

Le chargé partit, mais éclata bien près du couronnement... Alors, le pointu empanna, rallié peu après par le *Lézard*.

— Je le vais voir, dit le commandant.

Il descendit péniblement l'échelle, trempé, transi, et la pâte gluante sur la tête. Par surcroît de précaution, il se munit du révolver d'ordonnance, modèle 92, à six cartouches.

Il était onze heures environ, quand le gros Termèze monta à l'abordage de la tartane. Le soleil avait succédé à l'orage. Il trouva le pont entièrement désert... et prudemment... revint vers le youyou.

— As'pas vu la foule ? dit-il, essayant de plaisanter, bien qu'inquiet quand même.

Et soudain, le novice déclara :

— Y'a ceux qui causent près de la pompe, té...

Il fit demi-tour et vit la pompe, en effet, qui lui masquait trois hommes assis par terre, dont aucun ne se dérangea..

L'un d'eux, s'arrêtant de dîner, lui dit :

— As'pas fini de nous faire cagasse ?....

Le deuxième :

— Tu le vois pas que nous meïngons la soupe ?...

Et le troisième :

— Avè du veïn, d'olives et d'anchois...

Le gros Termèze est du pays. Il jugea bon de ne pas répondre. Toutefois, comme au bout d'un moment, on ne faisait pas plus attention à sa présence que s'il eût été une alouette de mer, le sentïment de son uniforme l'emporta... Il risqua timidement :

— Je dois vous dresser contravention, Messieurs...

Ah ! le povre !... la pluie n'avait rien été auprès de l'averse qu'il reçut...

Le premier dit :

— Ferme ça, que tu sais pas écrire...

Le deuxième :

— Tu nous bézugues...

Le troisième :

— As pas vu ta figure ? on dirait d'un arlequeïn...

Le premier encore :

— Où que tu la pèches la sardine ?... dis, cagasse...

Le deuxième :

— Où que tu la graisses, ta pétoire ?... dis, c....

Et le troisième :

— Mi fas l'effet de Tartareïn, té....

Termèze se révolta, mais on le menaça de « poser la veste » ; alors il se fit poli, ne se sentant pas en nombre.....

Il évacua les lieux avec force excuses, priant ces messieurs de bien vouloir sortir de la zone, leur dîner fini.., parce que lui, Termèze, était d'Antibes, et qu'il serait peiné de quitter Toulon pour aller chez les biquots continuer la campagne !...

Ce raisonnement fit son effet. Ils ne se levèrent pas pour ça... que non,... mais le plus gros lui cria, quand il fut dans son youyou :

— Fallait le dire que c'était une galège, té.

Rentré à bord du *Lézard*, Termèze inscrivit sur le journal le compte rendu de sa sortie, auquel il ajouta la rubrique suivante :

« Avons arraisonné un navire à voiles, navigant dans la zone défendue. Mais n'avons pas dressé procès-verbal, ces messieurs nous ayant expliqué, très poliment, qu'ils n'avaient pas aperçu ladite zone, vu qu'il pleuvait..... »

---

## X

## LA FIN DU MONSTRE

A M. le Vice-Amiral
SAGOT-DUVAUROUX,
Respectueusement.

Von Richtoffen ajusta sa lorgnette et dit :

— Mein Gott ! Hans, mon garçon, ce sont là les feux d'un vapeur, le paquebot signalé sans doute... Dietrich, gouverne donc à gauche, animal brute. As-tu envie qu'on te frotte les oreilles ?... Préparez la torpille, Baron....

. . . . . .

Aux postes de plongée....

. . . . . .

Ah ! ah ! on va bien rire. Karl, passez-moi l'escabeau du périscope... Là ! je suis bien ainsi...

Ma parole ! mais la lune nous éclaire... Plus bas, Dietrich, plus bas encore.... Que dit le manomètre ?...

30 pieds.... Fermez partout.... dresse tes barres, Dietrich,... silence, vous autres.

Je m'en doutais... c'est l'English... c... ! s....! graine de pourriture,.. ! affameur de la Germanie.... ! Hans, mon bijou, à nous la croix de fer et les grades supérieurs... Tu lanceras ta torpille, mon mignon, et tu viendras ici regarder leurs sales g... dans la grande tasse.

Sois tranquille, il ne peut pas voir la baguette... et puis... quand même... il n'a pas de canons. C'est ce qui s'appelle tomber dans les pattes du loup.

Sont-ils bêtes, ces Anglais, d'avoir cru à l'impunité sous prétexte que nous sommes allés à la conférence... Vraiment ! ça leur serait trop commode. Eux seuls auraient le droit de manger, parce qu'un papier paralyserait notre effort ?...

Nous autres Allemands, ne pouvons périr. Nous sommes le premier peuple du monde.....

Pas vrai ?..... Hans.

C'est un gibier de choix, mon amour ; surtout, règle bien ta torpille..... Le pont disparaît sous la foule de ces imbéciles..... Beaucoup de femmes sans doute, les marmots sont couchés,..... les sales petits marmots de cette

ignoble race..... Quelle belle gerbe ! Baron.

Sommes-nous en portée, Dietrich ?..... Non..... Alors, accélérez l'allure..... As-tu entendu, animal ? Par Bismark, je te ferai rentrer le nez jusqu'au fond de la gorge, si tu n'exécutes pas mes ordres à l'instant même.

A propos, où donc est l'élève officier ?

Ah ! vous voilà, Muller, ne perdez rien de tout ceci. Nous allons couler un steam-boat anglais, et non des moindres. Ces occasions-là ne se trouveront pas tous les jours.

Un beau début de carrière, Muller..... vous aurez votre nom dans la *Gazette*..... Vous êtes de Cologne, je crois..... moi, je suis du Brandebourg..... Vive Berlin ! Muller... on parlera de l'*U. 33* sous les Tilleuls.

Là ! doucement, Dietrich, c'est fort bien ainsi..... Le gibier se présentera tout seul..... et quelle portée ! Mein Gott !

Savez-vous que je vous convie à un spectacle rare..... Beaucoup des nôtres payeraient mille marks. Que dis-je..... cent mille..... l'Allemagne est riche ! Tonnerre ! et notre Empereur sait ce qu'il veut.....

Voilà qu'il bruine..... c'est dommage..... il faudrait l'avoir au premier coup..... Vérifiez

la dérive, Muller, Hans ne peut tout faire à la fois.

Pardieu ! j'y songe, il nous reste du pâté... et du champagne dans mon coffre..... Du champagne, souvenir de Reims..... C'est le cadeau d'un mien parent qui a beaucoup ri..... Ah ! mes agneaux, réjouissez-vous dans vos petits cœurs. Quelle noce après la flambée !

C'est égal..... elles n'auront pas chaud, les tourterelles, quand elles seront dans la baignoire... Et les gosses, donc... ce que tout ça va piailler.....

Attention ! les amis, le moment approche... Pointez, Hans... pare à plonger, Dietrich...

. . . . . .

Feu ! ! ! !

. . . . . .

Rien !..... Pas possible !... c'est raté !... raté !... crapules !... bandits !.. Réglez-moi la torpille bâbord !... En surface, Dietrich... En surface, te dis-je... Il faut que j'y voie clair.

Cré nom de nom ! le projecteur.... tant pis... il n'a pas de canons,... il va passer tout près, Muller... tout près...

Ho ! il nous voit.... il vient sur nous

brusquement.... entends sa sirène, Muller !... Plongez.., plongez N. de D... Plongez N...

Hein ! quoi ? la barre avariée !... remplissez les réservoirs... Ho ! trop tard ! Muller... trop tard !... Ce c... va nous toucher !...

. . . . . .

Ho ! ! ! !

. . . . . .

Nous coulons !... 30 pieds !... 40 pieds !... nous coulons !... Hans !... Dietrich !... nous coulons !...

Où sont-ils ?... où êtes-vous tous ?... Ah !... la lumière !... la fumée !..... le feu !.....

L'eau !....

---

## XI

## DES BÉCOTS

A la Kouba du belvédère... et
aux allées d'ombre.....

Guémar! Petite marraine! Vous ne m'en voudrez pas?... Le Goff les a gardés trois jours dans la doublure de son bonnet... De sorte que vous les aurez attendus trois jours!... Ils ont plongé, émergé, patrouillé sans cesse, au fond comme en surface... tantôt sur la tête de Le Goff... tantôt dans son coffre... d'autres fois pendus à un clou.

Ne craignez rien... vous allez les recevoir. J'irai vous les porter moi-même si nous faisons l'escale de B.... Sinon... je les confierai à Reille, plus à Le Goff... Je verrai Reille demain matin... D'ailleurs Le Goff est puni.... et Reille les mettra à la poste.

Pourquoi j'ai dû punir Le Goff?... Mon

Dieu !... C'est là toute une histoire... et un peu votre faute à vous... Le Goff est un fameux marin, mais un piètre commissionnaire... Il a bu... et il a oublié mes baisers... dans son bonnet...

Des baisers ?... Parfaitement.... Vous n'imaginiez pas que je pourrais reprendre la mer sur un tel blâme de votre part... Comment ?... Je vous envoie toute une longue lettre pleine de tendresses collationnées un peu partout : à Malte, à Oran, à Gibraltar et en Sardaigne... sur la mer, sous la mer, le long des quais, en voiture, dans les trains, le jour, la nuit... surtout la nuit... Je cachette l'enveloppe avec mes lèvres, omettant de les glisser à l'intérieur. Pure étourderie, ma foi... Et voici que tout juste, c'est la finale qui vous chiffonne. Je reçois quatre lignes, oh ! combien brèves, à mon arrivée à Alger. Quatre lignes que je vais vous dire les sachant par cœur.

« Depuis quand, Monsieur Le Roumi, oublie-t-on d'embrasser sa marraine? Est-ce parce qu'elle porte le tchartchaf?... Ne l'a-t-elle pas levé pour vous?... Vous ne le méritiez pas... C'est très mal... »

Très mal ! Guémar ! Le Goff a bondi... Que

voulez-vous ? je n'ai que Le Goff à qui causer à bord de la *Minerve*. Je veux dire à qui parler de ces choses-là... L'âme de Le Goff est sentimentale... la mienne un brin sensible... Lui et moi nous entendons très bien... Je bavarde sur sa payse... il m'entretient de vous, des commissions qu'il nous a faites à tous deux, des heures qu'il a passées sous les moucharabiés de Médinah, à guetter le signal de votre main fine... Que sais-je?... Il nous aime bien... Le Goff... Alors il a été furieux... Voilà !

Je lui ai dit : — Tu vas te mettre en tenue, à la première heure, et tu lui en porteras... des bécots... Et par télégramme, encore.

Il m'a semblé qu'il comprenait. J'ai donc rédigé la dépêche... J'ai mis...

*Guémar — chez Zézia — souk des parfums — Tunis* Baisers !

Et aussitôt, il est parti. Parti pour ne plus revenir. Tout le jour, je l'ai attendu... Le bateau appareillait au crépuscule... J'avais des ordres... des ordres formels... Il me fallait abandonner Le Goff s'il n'arrivait pas à l'heure fixée... Laisser Le Goff était peu de chose... le bagage d'un commandant de sous-marin ne pèse guère

lourd et son ménage est vite fini... Mathieu ou Longis en eussent vu le bout en cinq sec... mais partir sans savoir ce que ma dépêche était devenue... cela me chagrinait énormément.

Enfin, à dix-neuf heures, il est rentré... légèrement ému. Au regard que je lui lançai, il répondit par un clignement d'yeux qui en disait long... Je crus deviner que l'affaire était faite et n'insistai pas, me bornant à l'envoyer coucher.

Ce matin, je n'y pensais plus. J'avais passé six heures au périscope... puis quatre au repos... et six encore à l'appareil. Il y avait trois jours que c'était ainsi... Je me dirigeais, fourbu, vers le coffre qui me sert de couchette, quand je fus accosté par Le Goff dans le compartiment des accus. Il tenait à la main son bonnet qu'il tournait entre ses doigts sales et n'arrivait pas à trouver une entrée en matière... Je dus l'aider, tenant à me débarrasser de lui dare-dare.

Je lui dis :

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Il me répondit, de l'air d'un chien qu'on fouette :

— Commandant ! C'est rapport à... aux... à la....

— A la ?

— Aux bécots de mon commandant.... qu'il y a trois jours que je les ai dans mon bonnet.

Je demeurai coi... n'y pigeant goutte.

Alors Le Goff eut un geste exquis. Il ôta une main de sa coiffure et me tendit un chiffon de papier, huilé, crasseux, semblable à quelque cornet à chique ou à quelque enveloppe de boîte de conserves... En fixant la chose plus attentivement, je reconnus ma dépêche.

Vraiment, Guémar, je conviens avoir manqué de charité. J'ai puni Le Goff. Avouez à votre tour qu'il ne l'a pas volé... Du reste, il n'a rien dit quand je lui ai fourré sa police double... Par exemple, j'ai voulu savoir... et ça m'a calmé... car j'ai ri... ri comme un fou... Racontée par Le Goff, l'aventure vaut son pesant d'or,.. par moi, elle perd infiniment de sa saveur... N'importe... il faut que je vous la dise.

Vous êtes allée à Alger, Guémar... La permanence télégraphique y est assurée de nuit comme de jour en ce qui concerne les messages officiels. Pour les autres, le guichet public ouvre à sept heures. Il suffit de se présenter avec un air moyennement sympathique... et, dans le cas où votre télégramme n'est pas visé, on ne

vous renvoie pas pour si peu. Les guichetières sont des moins farouches... il y a des accommodements... Par contre, si votre visage reflète l'abrutissement ou la vantardise... ou que vous tombiez sur un guichetier... les choses peuvent tourner à mal.

Guémar ! Vous connaissez Le Goff. Vous savez quel air bête il a... Et vous ne l'avez pas vu saoul... Si vous l'aviez vu saoul, nos rapports eussent été brisés... brisés à jamais. Vous eussiez cru « tel serviteur, tel maître »... et c'eût été souverainement injuste, car Le Goff se saoule et je ne bois que de l'eau... Heureusement, vous ne l'avez pas vu... Sa conduite fut celle d'un gentilhomme... « Mektoub ! dites-vous... c'était écrit. »

Mektoub aussi que Le Goff boirait... et qu'il parviendrait à la poste la vareuse en dérive et, dans les yeux, ce regard que vous ne connaissez pas. Le regard de Le Goff... Guémar, quand il a bu... c'est quelque chose d'inénarrable et de crispant tout à la fois. Ça manque d'expression et ça veut en avoir. Ça fait des efforts pour rester digne et ça ne réussit qu'à paraître ridicule... Vous voyez Le Goff au guichet ?...

Vous le voyez, passant sa tête ronde à tra-

vers les barreaux du grillage et tendant à la buraliste une dépêche, ma dépêche, qu'il avait omis de timbrer du cachet « service à la mer », ce cachet bienfaisant qui dispense de tous les visas ?... Vous vous le représentez, fouillant dans les poches de son pantalon, puis de sa vareuse, et finalement jusque dans son bonnet, pour y rechercher la monnaie... la précieuse monnaie par moi remise... et qui s'était évaporée... Dieu sait comment ?...

Vous l'entendez, répondant à la demoiselle, naturellement portée à l'indulgence par la nature et la brièveté du texte, et qui ne réclamait que son dû, soit cinquante centimes :

— Des sous ? Pour sûr que j'en ai pas.

Et vous contemplez, finalement, l'attitude de Le Goff, le vitrage formant obstacle à ses discours ?.. De Le Goff gesticulant comme un diable, son bonnet d'une main, ma dépêche de l'autre, frappant le vitrage de son bonnet tout en s'épongeant le front avec ma dépêche, pour en fin de compte s'attendrir et pleurer comme un veau ?

Une main velue passant par le guichet voisin pour attraper un porte-plume, ou un encrier, je ne sais au juste, Le Goff se précipita,

pressant cette patte inopinée avec tout l'élan de son cœur, joint à la vigueur de ses biceps.... L'effet fut autre qu'il ne pensait. Deux agents survinrent qui l'encadrèrent et le conduisirent au commissariat.

Le commissariat d'Alger, Guémar, marque la deuxième étape du calvaire de Le Goff... Il y fit son entrée sur le coup de huit heures, soutenu par ses gardes du corps... et comparut devant le maître de céans.... Celui-ci se montra plein d'égards.

Le Goff fut ausculté sur toutes ses membrures, et, cet examen terminé, soumis à un massage en règle pour lequel il ne déboursa pas un radis, bien incapable qu'il eût été de vider sa bourse.... Après quoi, ces messieurs l'interrogèrent au sujet du chiffon de papier.... Le Goff ayant recouvré ses esprits, en partie tout au moins, tenta d'en faire admettre la provenance. Pauvre Le Goff !... Dans quel guêpier mes bécots l'avaient-ils fourré !... Aucun de ses interrogateurs ne daigna tenir pour plausibles les explications par lui fournies... Mieux que cela, ils le menacèrent de la paille humide des cachots, au cas où il ne dénoncerait pas l'auteur du texte conventionnel... Les imbéciles !

La *Minerve* était dans le port. Le Goff portait le nom écrit en toutes lettres sur... Ah !... pardon !.. Il manquait aussi le ruban au bonnet de Le Goff.... Je suis injuste envers autrui... Ces messieurs ne pouvaient évidemment rien contrôler. D'autant plus que Le Goff, désireux d'en imposer davantage, s'était donné d'abord comme appartenant au navire amiral, la *Bacchante*, puis à une canonnière, l'*Autruche*, ensuite au *Léopard*, un torpilleur... et enfin à la *Minerve*.... Dans ces conditions, toute recherche de la vérité devenait comme de juste impossible. Ce Le Goff est un étourdi... doublé d'un niais.... N'est-ce pas votre avis, Guémar?...

La séance ayant duré deux grandes heures, il en était dix lorsque Le Goff sortit du commissariat. A la longue, ces messieurs avaient eu pitié, lui découvrant une âme candide, incapable de noirceur. Il portait au front quelques bosses et des cicatrices au visage, preuves évidentes de la cure suivie... A la porte, il fut arrêté par le factionnaire, un sénégalais de sa connaissance, lequel s'apitoya sur son sort. Le Goff crut devoir exhiber le télégramme compromettant que l'autre parcourut d'un œil avide... et le dialogue suivant s'échangea :

— Baisers ?... Baisers ?... fit le noir frappé d'étonnement... Toi n'as pas connaisse ?...

— Si !... Moi connaisse, répondit Le Goff, s'essayant à parler petit nègre... Ça faire comme ça.

Il imita le bruit d'un bécot.

L'autre se tordit, secoué d'un rire épais qui découvrit deux rangées de dents bien blanches... Puis il tira Le Goff à lui, murmurant à voix basse :

— Toi rigolo... Mais toi li trompe... N'a pas connaisse... Toi faire bécot... Baiser... pas même chose... Moi y en a trois médèmes... Toi venir midi... Moi ti faire voir !...

Et c'est ici, Guémar, que commence la troisième et dernière étape du calvaire de Le Goff.

De dix heures au milieu du jour, je perds sa trace dans les méandres d'un itinéraire capricieux... A midi... je le retrouve au gourbi du sénégalais, très loin sur la route de Blidah... Qu'y fit-il jusqu'au crépuscule ? Son silence est à ce sujet plus éloquent qu'un long discours. J'imagine qu'il s'en fut content, car, quand il rentra pour l'appareillage, son regard, je crois vous l'avoir dit, était celui d'un homme qui n'a plus grand'chose à apprendre, en tout cas qui n'a pas perdu sa journée.

Malgré tout, j'ai puni Le Goff... Je l'ai condamné pour l'exemple... un peu aussi à cause de vous qui alliez rester sans... « nouvelles »... Ne m'en veuillez pas trop, Guémar... Le Goff était un niais... Li n'avait pas connaisso... Et maintenant li beaucoup savoir... grâce à mes bécots... Mektoub, Guémar... c'était écrit.....

---

## XII

# LA MISSION DU DOCTEUR PROBST

A M. le général LYAUTEY... le grand sultan blanc.

De par la volonté d'Allah, et les traditions de son peuple,.. El Hiba, fils de Mabir, régnait sur la contrée du cap Jubi.

Ce pays-là est désertique. Des dunes de sable à l'infini jusque vers l'enclave espagnole, et, dans l'intérieur, d'immenses plaines coupées de légers vallonnements, où l'on chercherait en vain un coin d'ombre.

La tribu D'El Hiba, la première de Mauritanie par l'importance du territoire et par les liens de parenté du cheik avec les descendants du prophète, occupait la côte sur une étendue de deux cents milles.

Ses conquêtes s'étalaient vers le nord à toucher les confins marocains... On prétend même

qu'avant la guerre, des razzias de haute chevauchée furent entreprises par ses Harkas aux dépens des sujets d'Hafid.

Cela... notre Résident Général le savait, de même qu'il n'ignorait pas l'influence assez considérable exercée par El Hiba sur les tribus du sud... Il est bien à penser que, la guerre éclatant, toutes mesures avaient été prises.

Les Allemands pullulaient au Maroc. Ce n'est un secret pour personne... ils s'y promènent encore... Leurs manœuvres souterraines avaient soi-disant miné le pays. Aussi, leur déception fut-elle grande, à Berlin principalement, où l'on escomptait beaucoup, dans les sphères officielles, un soulèvement des indigènes partisans du sultan déchu.....

Vint l'époque de la guerre sous-marine..... Vaincue sur terre, à la Marne, à Verdun, l'Allemagne chercha des débouchés à sa colère impuissante et, furieuse de la perte de ses colonies, résolut de tenter une manœuvre contre notre emprise africaine en s'alliant aux tribus nomades.

Elle eut pour cela le docteur Probst.....

Herr Doktor Probst occupait en Afrique, avant la guerre, une importante situation... Il

était l'un des principaux agents de pénétration germanique... Sa haute culture intellectuelle et sa connaissance parfaite de tous les idiomes parlés dans le sud lui assuraient, avec l'appui du gouvernement, le poste le plus honorable auquel un Boche puisse prétendre..... celui de distributeur de coups de trique, en qualité de chef de la police impériale, le jour où la terre marocaine serait devenue terre allemande...

Mais voilà..... Il y avait eu la guerre. Et cette chose énorme, inouïe, s'était réalisée... l'Empereur n'avait pas vaincu...

La tête basse, Probst était rentré en Allemagne, où il rongeait son frein, quand la Wilhelmstrasse le fit appeler.

Il y a de par le monde une catégorie d'individus pour lesquels l'obstacle n'est rien, occupés qu'ils sont à le rechercher sans cesse ; je dirai plus, par esprit sportif... Cette manière d'agir est à la fois un défaut et une qualité. Tout dépend des moyens employés pour arriver au but et de l'individu lui-même... Chez Probst, l'audace était un gros défaut, car elle le rendait aveugle sur tout ce qui n'était pas sa « mission »... Nanti d'une maladresse insigne et doué d'un orgueil fou, il se croyait volontiers

le missionnaire authentique de la Force intégrale au delà des mers... Sa brutalité restait proverbiale dans tous les pays où il passait, tandis que les gens de Berlin le faisaient valser comme un fantoche... Un grain de flatterie lui allait droit au cœur et suffisait à lui faire accepter les missions les plus périlleuses...

Au sortir de la Wilhelmstrasse, Herr Doktor Probst monta dans le rapide d'Hambourg. L'*U 27* l'attendait, avec von Spitzer pour commandant... Tous deux, enfermés dans le compartiment de manœuvre, conversèrent pendant une grande heure... après quoi le submersible appareilla...

Du Cattégat à la côte d'Afrique, la distance est respectable. Surtout qu'il s'agit là des rivages de Mauritanie, à quelques centaines de milles au sud de Rabat. L'*U 27* filait ses quinze nœuds en surface, huit en plongée, mais il fallait compter avec l'imprévu, tenir pour probables le mauvais temps et les courants contraires, sans négliger d'admettre une ou deux attaques en cours de route, choses qu'un sous-marin ne peut que souhaiter, mais qui sont quand même une cause de retard.

A l'époque où Probst quittait Hambourg,

la *Manche* appareillait d'Alger, pour une croisière de surveillance entre Gibraltar et le cap Blanc. La *Manche* était un chalutier, commandé par Reille, et comprenait un 75, dix hommes d'équipage et la T. S. F.

Reille connaissait la côte à fond, l'ayant parcourue plusieurs fois à bord des navires de guerre. Sa croisière avait pour but la répression de la piraterie et, si possible, d'empêcher le ravitaillement des tribus nomades en armes et en munitions. A ce sujet, il avait carte blanche.

Pour quiconque a mené, depuis cette guerre, l'existence des bateaux de patrouille, ce que je vais dire à propos de Reille paraîtra chose des plus anodines et par là même des moins blâmables... Reille, étant un humanitaire, n'agit ainsi que par faculté de discernement, qualité qu'on ne peut lui contester, car il est de plus un juriste et possède sur le bout de l'ongle son traité de Droit International.

Le 15 avril au matin, la *Manche* patrouillant dans les environs du cap Jubi,... l'homme de veille signala deux pirogues chargées à plein bord et qui semblaient se hâter vers la côte.... Reille mit le cap dessus et découvrit d'innom-

brables et intéressantes choses... qu'il descendit tout au fond de sa cale après avoir cuisiné les porteurs...

Je ne sais au juste ce que ces derniers lui avouèrent, Reille ne m'en ayant point fait part... C'est un taciturne... Je puis seulement affirmer qu'ils furent l'objet d'un feu de salve, dès le matin jour, et qu'on n'en entendit plus parler... L'Histoire prétend que l'un d'entre eux fut baladé par Reille, trois semaines durant, au bout d'un filin de 14... pendu à la vergue d'artimon.... Mais l'Histoire est si mensongère....

. . . . . .

Quand Probst aborda la côte Noire, il était dans une vedette à pétrole... laquelle embarcation retourna vers le sous-marin qui plongea presque aussitôt, ayant de la besogne ailleurs....

Deux gabares indigènes, portant le chargement de Probst et payées à prix d'or, avaient été remplies au long du submersible. Elles se trouvaient très loin derrière lui sans doute, car Probst renonça à les attendre... Il s'engagea d'un pas délibéré, suivi de deux drogmans (tous deux sous-officiers de Sa Majesté germanique) dans le défilé de la « Table ronde », ainsi nom-

mé à cause d'une plate-forme en granit sombre, couronnant un morne arrondi.

J'ai dit que le pays était désertique mais non point inhabité. Les voyageurs y furent l'objet de soins attentifs et se virent dotés de coursiers rapides qui les menèrent à El Hiba...

Le cheik était assis sous sa tente. Il écouta sans broncher le discours de Probst, lequel se tenait très en avant des « Unteroffiziers ». L'annonce de l'arrivée des gabares eut à peine l'air de lui faire plaisir et les ouvertures du « Kaiser » semblèrent le laisser indifférent.... Il faut croire qu'il était dans un mauvais jour....

Voyant la tournure que prenaient les événements, Probst jugea bon d'entretenir le cheik de façon plus particulière, des armes et des présents qui s'entassaient sur les radeaux... remettant les questions importantes à plus tard....

El Hiba parut se méfier, ne saisissant pas de façon parfaite quel sentiment si amical pouvait pousser le sultan d'Allemagne à lui faire tenir semblables propos.

A ce moment survint Ben Dechra....

Sidi Ben Dechra, marocain du sud,... sorcier à ses heures, jouissait d'un grand prestige dans la tribu.... Voyageur infatigable devant l'Eter-

nel, il avait parcouru l'Afrique en tous sens et ses relations parmi les nôtres étaient aussi sages qu'abondantes.... Récemment encore, il était allé à Marrakech et s'était trouvé présent à une fantasia.... Il avait vu passer le général Lyautey, tout chamarré d'or, dans un nuage de sable et des tournoiements de sabres recourbés.... L'impression était restée profonde. D'autant plus que le soir même de ce jour mémorable, des officiers l'avaient mandé à la Kasbah, et lui avaient remis, en récompense de son talent, un médaillon contenant le portrait du général.

Ce portrait, Sidi Ben Dechra l'avait sur lui, dans les plis de sa gandourah... et chaque jour il le regardait... ne pouvant croire que lui, jongleur ambulant, possédait cet insigne honneur de contempler les traits du grand chef qui avait détrôné Hafid....

Caché derrière la tente du cheik, Ben Dechra avait tout entendu du discours de Probst... et il en déduisait ceci : que cet homme était un envoyé de l'Allemagne, c'est-à-dire un ennemi de la France.... qu'il proposait à El Hiba de s'allier avec lui pour faire du mal à la France, c'est-à-dire au représentant de la France, au héros dont lui, Ben Dechra, possédait l'image....

Quand Probst eut terminé, il y eut un long silence. Le cheik paraissait soucieux... Il songeait, la tête dans la main... Insolent, l'Allemand regarda l'intrus....

Et soudain celui-ci parla :

— Seigneur ! dit-il humblement, si tu permets à un animal infime, poussière de microbe, de placer ici quelques mots, peut-être le modeste grain de sable pourra-t-il contribuer à dissiper ton ennui.

— Je t'écoute, fit le grand chef.

— Si mes oreilles ne m'ont point abusé, reprit Ben Dechra, il est question, Seigneur, dans les lambeaux de phrases que j'ai pu recueillir, d'une ambassade envoyée par l'Empereur du Nord à seule fin de solliciter ton alliance contre le Maroc et contre les Francs.

Probst crut devoir approuver, d'un signe de tête...

— Celui-ci, continua le jongleur, désignant l'Allemand, celui-ci sait-il quelle est la puissance des Francs au pays des rivières ?...

Probst fit signe qu'il le savait.

— Alors, poursuivit le sorcier... il faut que tu demandes à l'Empereur du Nord d'envoyer ici cent mille guerriers, qui combattront sous

tes ordres, avec autant de chevaux, car la distance est grande, et des canons, et des fusils, et tout ce qu'il faut pour un pareil monde en campagne et pour les chevaux... et encore seras-tu battu !

El Hiba se leva, furieux....

— Tais-toi, vermine immonde, cria-t-il. Douterais-tu de ma puissance ? Ignores-tu donc ce que je puis sur nos frères du sud ?..

— Je n'ignore rien, reprit Ben Dechra. Je connais ta grandeur et lui rends hommage, mais je sais aussi ce que peuvent les Francs. J'ai vécu longtemps auprès d'eux, sur la terre féconde, doublement nourricière depuis qu'ils l'ont ensemencée. Ce sont des hommes redoutables, non seulement par l'étendue du domaine qu'ils exploitent, mais surtout par la sympathie qu'ils inspirent aux indigènes.

— Que dis-tu ? s'exclama l'Allemand...

— Je dis que tous ceux qui les connaissent, aiment et admirent les Français...

Le cheik crut devoir intervenir :

— L'Allemagne aussi est une nation puissante...

— Certes ! continua l'autre, puissante mais détestée... Celui-là (il désignait Probst)... celui-

là t'a-t-il dit la façon dont les siens traitent les Arabes?... A coups de pied, Seigneur, à coups de pied et à coups d'injures... Ils les menacent sans cesse d'esclavage pour le jour où ils seraient les maîtres... Voudrais-tu donc contribuer à l'asservissement de tribus étrangères, certes, mais qui sont de notre race, qui pratiquent comme nous le culte du Prophète, pour te faire l'allié des chiens d'infidèles ?

Probst l'interrompit.

— Les Français aussi sont des infidèles.

— Les Français aussi, bien entendu, mais les Français aiment et respectent les disciples de l'Islam. Ils nous laissent pratiquer notre religion en pleine liberté. Ils bâtissent pour nos enfants des écoles gratuites dans lesquelles ils enseignent notre langue. Ils nous traitent d'égal à égal, nous admettent dans leurs assemblées publiques et prennent notre avis avant de rien décider qui nous concerne...

Probst voulut encore interrompre, mais le cheik lui imposa silence, décidément intéressé...

— Les Allemands, poursuivit Ben Dechra, sont jaloux de la grandeur de la France, ennemis de tout idéal de justice et de liberté. Les Français, depuis des temps millénaires, ont

combattu pour de nobles causes, prenant toujours le parti du plus faible contre le plus fort. Leur langue est douce, celle de l'Allemagne — tu le vois par l'accent de ces hommes — est dure et dénuée de toute harmonie... Enfin, Seigneur, les Français sont un peuple libre, les Allemands un peuple d'esclaves...

Probst écumait.

— Ce n'est pas tout, ajouta le sorcier. L'Empereur du Nord, chef de ce peuple à l'âme brutale, a voulu s'emparer des richesses de la France. Il y a quarante années, son grand-père lui avait déjà volé deux provinces attachées à elle par le cœur. Le petit-fils voudrait aujourd'hui prendre tout... Heureusement, les Français ont résisté. Ils le tiennent en échec par delà la mer immense... Alors, l'Empereur songe à les attaquer par ici...

— Cela n'est pas digne, affirma le cheik.

— Non, Seigneur. La sagesse parle par ta bouche... Cela n'est pas digne... C'est agir en lâches... et leur traîtrise est encore plus grande, puisqu'elle s'étend jusqu'à toi...

— Que veux-tu dire ?

— O Seigneur ! Lion du désert ! Arbre fort que la mauvaise herbe ne saurait atteindre !

écoute bien ce que va te dire Ben Dechra, le ver de terre, écoute... et mûris ses paroles...

L'Allemagne a songé à toi pour mener à bonne fin son œuvre ambitieuse, parce que toi seul a l'autorité et la puissance nécessaires au soulèvement des fils de l'Islam ; parce que toi seul est capable de les grouper, par ta parole sainte, et de les mener au combat contre les Français... Alors...

— Alors ?...

— En admettant que tu sois battu, que les nôtres tombent par milliers et que la tribu soit refoulée jusqu'à l'extrême sud, tu auras perdu prestige et pouvoir. Les Français ne croiront plus en nous. De peuple heureux, nous deviendrons un peuple de honte. Les femmes nous riront au nez et les enfants nous montreront du doigt... L'Allemagne, elle, n'aura sacrifié aucun de ses hommes. Bien au contraire, elle aura nui à son ennemie, la France, en occupant les troupes de celle-ci contre nous... Notre défaite sera donc pour elle un bénéfice...

Il s'arrêta pour reprendre haleine...

— Tes paroles sont sages, prononça le cheik... continue...

— Si au contraire tu bats les Français,

qu'adviendra-t-il ? Supposes-tu qu'ils s'avoueront vaincus ?... Ce sera la lutte éternelle... Les Français sont riches. Ils ont des nuées de navires. Leurs ressources sont incalculables...

— Mais si l'Allemagne bat la France, risqua Probst...

— Qu'ai-je entendu, Seigneur ?... reprit Ben Dechra. Si l'Allemagne bat la France ? — Qu'Allah nous protège d'une semblable calamité. — Si l'Allemagne bat la France, dit-il... Mais alors... c'est fini de nous et de tes conquêtes... l'Allemagne s'implantera dans l'Afrique du nord, en place de la France... et comme les Allemands ne valent pas les Français... Allah sait que j'ai raison... nous serons menés à coups de trique... ho ! ho !...

Il se tut et se retira au fond de la tente, courbé en deux dans l'attitude de la prière.

Alors, le cheik s'adressant à l'ambassadeur lui dit :

— Tu as entendu les paroles de Ben Dechra, le jongleur de la tribu ?

Herr Doktor Probst eut un sourire de dédain...

— Je suppose, répondit-il, que tu n'attaches aucune importance au discours de cet innocent.

Le sorcier bondit sous l'insulte.....

— Innocent ! Seigneur... Il a dit innocent. Dans leur langue cela signifie fou... Fou, moi, Ben Dechra ! L'enfant gâté des tribus du sud... Fou ! le serviteur d'Allah, le porte-parole du prophète ! Tu me vengeras, Seigneur, de cette injure.

El Hiba lui fit signe de s'asseoir et posément poursuivit, s'adressant à Probst :

— Cet homme n'est pas fou. Ce qu'il a dit est très sensé et je suis bien près de lui donner raison. Mais je veux savoir quelle est la générosité de ton maître. Va donc et conduis-nous jusqu'aux chalands... si les présents en valent la peine, nous les conserverons et tu seras libre de t'en retourner par où tu es venu... sinon.....

— Sinon ?... fit le Boche.

— Nous te couperons la tête et tes compagnons resteront ici, en esclavage....

— Le nectar coule de tes lèvres, conclua Ben Dechra.

. . . . . .

Deux heures après, la caravane arriva sur la plage de sable où devaient s'échouer les gabares, si Reille n'avait point agi à leur sujet d'aussi cavalière façon.....

De chalands, il n'était point trace, comme

bien vous pensez... et de présents encore moins... Des éclaireurs s'éloignèrent, au nord et au sud, au pas allongé de leurs chameaux, et revinrent dans la soirée déclarant la côte déserte. Sidi Ben Dechra triomphait.

Inquiet, mais insolent quand même, Herr Doktor Probst tenta d'expliquer au grand chef que seul un incident subit avait pu retarder les radeaux. Ce dernier demeura silencieux.

Alors, il parla de son maître, le grand Em pe reur, dont la colère serait immense et qui les écraserait tous du talon de sa botte, si lui, Probst, et ses compagnons n'étaient pas traités avec égards.

Les gens d'Islam ne savent point mentir... Que le Prophète en soit témoin.....

El Hiba avait dit à Probst :

« Si tes présents ne nous plaisent pas, nous te couperons la tête..... »

On la lui coupa.....

---

## XIII

# LA DOT DE LOUISE

A Gabrielle Robinne,
Amical souvenir.

Ravel dit la « *sangsue* », dit la « *fouine* », dit le « *magicien* », suivant les différentes latitudes et l'état d'esprit de ses collaborateurs, commandait à Cyprien Fabre, avant la guerre, un « mixte » à voyages d'Amérique.

Quand j'aurai dit que chez ces dames des bars de Philadelphie il répondait au nom beaucoup moins prétentieux de « Bib », toute la marine marchande saura de qui je veux parler.

C'était un long type, osseux, avec presque pas de vaigrage par-dessus les couples, un regard d'aigle débusqué de son aire dans lequel on lisait mal sa pensée qu'on savait profonde... et des bras à piger au vol les alouettes de mer.

Au demeurant, l'aspect pas mauvais bougre,

si ce n'est que personne à bord parmi l'équipage et les passagers du *Genova* ne pouvait se vanter de l'avoir vu rire.

Il y a des gens qui toute leur vie vont sur l'eau comme d'autres prennent le railway ou le métro sans paraître s'en apercevoir. Ils sont ailleurs que dans le véhicule qui les emporte. Parmi ces boucleurs de milles, les uns ont l'éternel sourire, les autres des figures d'enterrement. Bib appartenait à la seconde catégorie et la chose était d'autant plus remarquée qu'il était lui-même conducteur responsable du véhicule.

Quelques globe-trotters notoires, des imprésarios biannuels et deux ou trois missionnaires réjouis prétendaient ne point ignorer la raison du visage de Bib. Mon avis est qu'ils se trompaient et que le motif véritable était la propriété du purser, sorte de bouledogue à lunettes, unique compagnon du « Grand Mât », les soirs de randonnées dans les bars.

Ce que j'en dis n'est au reste qu'une opinion personnelle basée sur un fait ridicule, venu à l'appui de ce que m'avait conté le purser.

Bib avait eu une fille, au temps jadis où il bourlinguait à la voile à l'entour du monde. Plus tard il passa dans les cargos à seule fin de

gagner davantage, histoire de doter la petite..., comprenez-vous ?

La vie des cargos n'est pas drôle, pour un de la marine en bois principalement. Bib eut des impatiences sérieuses et menaça maintes fois de planter là l'armateur et son bateau mécanique... Ces réflexions, il les faisait au départ. Mais à chaque retour, des dollars plein ses poches, il n'y avait pas d'homme plus heureux que Bib parcourant les magasins de bijouterie ou les boutiques de dentellières en compagnie de « la fille du capitaine Ravel ».

Dix-huit ans, blonde comme les blés et des yeux à faire tiquer le ciel de Provence, Mlle Louise remplaçait très largement sa mère défunte dans l'affection du bonhomme, lequel mettait son point d'honneur à ne garder pour lui un sou vaillant.

Tous les marins sont les mêmes. Ils constituent une race à part, éminemment reconnaissable et qu'il serait puéril de vouloir dépeindre. Vous n'y comprendriez goutte... Vous n'êtes pas de la partie.

Sachez seulement qu'ils tiennent à la fois du caméléon et du mousquetaire. Du caméléon par les variations successives de leur teint et la fa-

cilité avec laquelle ils s'adaptent aux circonstances les plus contradictoires. Du mousquetaire, parce qu'ils ont un restant de vieille noblesse et que leur baroque existence est émaillée de jolies choses.

Ils croient aussi à la Fatalité.

. . . . . .

La Fatalité, pour Bib, fit qu'il rencontra Bob... Bob, à Market-street, représentait le Lloyd impérial, contrôle dont Bib se f..., étant coté au Véritas. Ils se lièrent d'amitié dans les bars et le pacte fut scellé à bord par l'entremise de quelques bouteilles poussiéreuses dont l'auteur de Louise avait le secret.

La même Fatalité voulut qu'il eût l'idée saugrenue d'emmener sa fille avec lui, le voyage suivant. L'Autrichien la trouva délicieuse et subito demanda sa main.

Même lorsqu'il s'agit d'un ami intime, ces affaires-là nécessitent réflexion. Bib sollicita deux heures et s'enferma dans sa cabine en compagnie d'un litre de whisky, après quoi il fit venir la « petite ».

— Bob est un joyeux compagnon, lui dit-il après une pause impressionnante, et qui possède panneaux sur cale. Il va sans dire que la

cale est pleine. Le fellow a les reins solides. Voulez-vous être Madame Stromberg?

La jeune fille sourit, songeant au petit hôtel dans Chestnut-street et au titre de baronne. Puis elle rougit très fort et ne dit pas non.

La fête achevée — Dieu sait si Bib fit bien les choses —, la Fatalité poursuivit son œuvre en l'éloignant six mois des rivages de l'Union. Successivement, il porta du vin en Argentine, où il prit des peaux de mouton à destination de Carthagène, qu'il quitta quinze jours plus tard muni d'un plein chargement pour l'Italie. Là, il embarqua des microbes dont il gratifia les ports anglais et repartit avec du charbon pour Arkhangel, pestant contre le grand cabotage et jurant comme un damné que ce serait sa dernière escale.

Le télégramme l'expédiant en Amérique eut le don de le calmer. Trois semaines plus tard, la *Pampa* mouillait à l'embouchure de l'Hudson et Bib roulait le soir même dans le « New-York and Pensylvania Railroad » etc., etc.

Arrivé à Philadelphie, il se fit conduire chez sa fille dont il était sans nouvelles depuis l'Argentine, à cause du circuit probablement...

Une surprise pénible l'attendait. L'hôtel de

Chestnut était vide. Il lui fallut couvrir dix milles et perdre une série d'heures précieuses avant de dénicher sa « petite » perchée dans un taudis, au quinzième étage d'une maison sans ascenseur.

Les premières effusions passées, elle lui avoua la faillite de Stromberg, ruiné au jeu. Quelques larmes perlant au bord des cils achevèrent d'édifier Ravel sur les dessous de leur vie intime et la coquinerie du partenaire. A l'entendre, vous n'eussiez pas donné un penny de la peau du baron.

Séance tenante, il partit à la recherche de son gendre et, après toute une nuit d'investigations infructueuses, pensa noyer sa fatigue et sa nervosité dans les bars. Le hasard fit qu'il y découvrit Stromberg, sur le coup de six heures du matin, occupé en galante compagnie. Sur la table, les derniers dollars de la dot de Louise passaient de main en main ou plutôt de poche en poche.

Sans vouloir trop entrer dans les détails, je crois pouvoir vous affirmer que l'Autrichien servit de modèle à la plus belle démonstration de boxe anglo-française, Bib ayant fait ses classes à Liverpool. Il ne resta de tout ceci

qu'une pauvre loque sanguinolente, placée « en pendant » sur le rebord du window.

Deux cent mille francs !... quarante mille dollars !... ce n'est point un sou !... cela représentait vingt années du long cours de Bib, quelques nuits à la cape et pas mal de vents contraires. Vous avouerez comme moi qu'une escroquerie de cette envergure méritait davantage qu'une raclée.

Bib fit son calcul et se jugea payé des intérêts, remettant à plus tard le remboursement du capital.

Après quoi il but un soda et s'en fut à la gare.

. . . . . .

L'affaire fit quelque bruit, le baron étant protégé du consul d'Autriche. La police rechercha le beau-père, lequel demeura introuvable, occupé qu'il était à passer un chargement de mulets entre Madère et La Plata.

Rétabli, Bob dut s'entendre avouer que le gouvernement américain n'aimait pas les histoires, surtout quand il s'agissait d'indésirables et rentra en Europe, emmenant sa jeune femme avec lui.

Je crois avoir écrit plus haut, en ce qui concernait le passé de Bib, qu'il « avait eu » une

fille. En effet, celle-ci était demeurée lettre morte du jour où s'accomplit ce voyage.

Que la petite ait poussé la discrétion jusqu'à lui cacher la conduite de son époux, la chose était assez naturelle... mais qu'elle ait préféré à Bib, un homme que Bib avait rossé, voilà qui passait son entendement.

Bib commandait le *Genova* depuis deux ans lorsque la mobilisation eut lieu.

. . . . . .

Le fait ridicule qui me fit tenir pour réel le récit du purser s'était déroulé le matin même. Nous venions de doubler Sidero, extrémité Nord-Est de la Crète et nous dirigions sur Cerigo, ancienne Cythère, à seule fin d'allonger le parcours dans l'intérêt des routes patrouillées.

Ravel s'était levé, nerveux, plus sombre encore que de coutume et toute une grande heure avait conféré avec son second au sujet des grenades contre sous-marins dont le *Genova* était amplement pourvu. On était à l'époque où les pirates ne reconnaissaient pas aux bâtiments marchands le droit de se défendre. La veille, un radio, affiché au fumoir des premières, relatait la capture et l'assassinat du capitaine an-

glais F... coupable d'avoir canonné l'ennemi. Bib avait reçu le « sans-fil » des mains de l'opérateur et s'était retiré en proférant des paroles inintelligibles, ce qui, paraît-il, était chez lui l'indice d'une colère froide.

Vers les neuf heures, nous trouvant sur le pont le purser et moi, agrémentés d'un grand Anglais et de son épouse, Ravel vint à passer se rendant à sa cabine. Un coup de roulis plus violent que les autres lui fit écarter les jambes à la hauteur de notre groupe et son pied se plaça tout juste sur la queue du caniche de l'Anglaise.

Ce dernier se mit à glapir, fort vilainement, ma foi, et la miss de s'écrier d'un ton désolé :

— Oh ! Bob ! my poor little Bob !

Ravel eut un geste et un regard, lesquels geste et regard nous vîmes fort bien, le purser et moi, qui lui faisions face. Et si le regard ne disait rien de bon, le geste était diablement significatif. Après quoi, il bafouilla un mot d'excuse et disparut.

A onze heures, nous descendîmes pour le dîner. La salle à manger des premières ouvrait sur la mer, des deux côtés du navire, à un mètre au-dessus de la flottaison... La conversation

roula aussitôt sur la guerre sous-marine. Il y avait une cinquantaine de passagers, hommes et femmes, que la question intéressait au plus haut point, cela se comprend. A notre table d'officiers, trois convives seulement : le docteur Falque de la base de Port-Saïd, l'enseigne Lalande du *Grévy* et moi.

Nous venions d'attaquer les hors-d'œuvres lorsque, soudain, une rumeur courut tout le long des coursives, suivie d'une détonation sèche, qui déchira l'air.

En un clin d'œil, tous furent en haut, Lalande et moi sur la passerelle, offrant nos services au capitaine, lequel nous pria très poliment de le laisser faire.

Quelque chose s'étendait, là-bas, dans le soleil, à un quart de mille environ et ce quelque chose n'était autre qu'un sous-marin de fort tonnage.

Une deuxième détonation eut lieu et l'obus, c'était nous qui tirions, marqua sa gerbe à l'arrière de la bête.

Ravel avait mis sa barre toute à droite, puis avait dressé au fur et à mesure que le bateau obéissait. Nous présentions donc l'avant au monstre, invisible du pont promenade où les

passagers s'entassaient, davantage inquiets de ne rien voir.

Quelques instants s'écoulèrent sans que l'ennemi parût s'occuper de notre présence. Rapidement, la distance diminuait. Nous avions pris chacun une paire de jumelles. Ravel dirigeait le tir, gouvernant droit sur le milieu du kiosque.

Le coup suivant fut un peu long, le pointeur n'ayant pas modifié sa hausse.

Lalande écuma.

— Le c... il n'est pas même f... de...

Il fut interrompu par une explosion formidable, si forte que chacun crut à la torpille... Mais là-bas,... au niveau du sous-marin... il y avait un flocon de fumée blanche... Des éclats volèrent qui firent une brèche dans la cheminée.

Une seconde plus tard, nous vîmes que l'étrave était en botte, les bossoirs tordus, et la pièce avant, notre unique pièce d'artillerie, séparée de son affût par les corps des servants et du pointeur, le tout recouvert d'un amas de ferraille.

— N. de D. ! hurla le second...

Instinctivement nous regardâmes Ravel. Il demeurait impassible, plus indifférent que ja-

mais, maintenant son avant dans la direction du boche.

Le tir de ce dernier étant réglé en direction, nous nous apprêtions à un arrosage dans les règles, lorsque le sous-marin fit volte-face et mit le cap sur nous avec, à son mât de signaux, quelque chose comme deux pavillons du code.

— M ! N !... stoppez !... déclara le second.

— Stoppez... dit Ravel.

Nous pensâmes à une méprise, mais l'ordre confirmé aux machines prouva le désarroi de nos réflexions... Après tout, le Grand Mât n'avait pas tort. Privé de tous moyens de défense, incapable de lutter de vitesse avec l'ennemi, que pouvait-il... sinon se conformer aux injonctions du pirate afin d'en obtenir des conditions moins dures, au profit des vies humaines dont il avait la charge ?

Le *Genova* stoppé, il se tourna vers nous.

— Messieurs, dit-il, vous m'avez tout à l'heure proposé vos services et j'ai répondu que je croyais pouvoir m'en passer... Eh bien ! je les accepte. L'un de vous veut-il prendre le commandement de mon embarcation ?

Surpris, je crus devoir balbutier :

— Mais... et vous... capitaine ?

Bib s'impatienta ?

— Il ne s'agit pas de moi,... moi, j'ai affaire ici. Répondez.

J'esquissai un geste affirmatif. Alors il nous dit :

— Allez vous mettre en civil, Messieurs.

Nous descendîmes par les échelles remplies de monde. A cent mètres, le sous-marin stoppait, lui aussi, et mettait un youyou à la mer. Des civières passaient, portant les blessés du gaillard.

Quand nous remontâmes, cinq minutes plus tard, vêtus comme des voyageurs ordinaires, nous trouvâmes le pont couvert de bagages. Des poulies grinçaient. On préparait l'évacuation. Près de la coupée, nous fûmes arrêtés par un cercle de gens que nous eûmes toutes les peines du monde à franchir. Au milieu du cercle, dans un espace de dix pieds carrés, deux hommes se dévisageaient, sans une parole... Je reverrai la scène toute ma vie.

D'un côté, Ravel, pâle comme un suaire, s'appuyant à la manche de la chaufferie pour ne pas tomber. De l'autre, un officier en petite tenue de la réserve navale autrichienne, sur le

visage duquel se traduisait plus d'ironie que de surprise.

Au bout d'un moment qui nous parut éternel le dialogue suivant s'échangea, très sobre comme vous allez voir.

— Capitaine Ravel?

— Lui-même.

— Et le *Genova* sans doute?

— Parfaitement.

— Je vais vous couler.

— Vous dites?

— Je dis que je vais vous couler. Vous connaissez mes ordres en ce qui vous concerne?

— Non.

— Vous avez tiré le premier. Je dois vous considérer comme pirate et vous traiter comme tel. Vous êtes mon prisonnier.

— Comme il vous plaira.

— Veuillez donc me suivre.

Il fouilla l'horizon de ses jumelles.

— Je donne dix minutes pour évacuer le navire après quoi nous le torpillerons.

Lalande voulut se précipiter pour prendre la défense de Ravel... un geste de ce dernier le cloua sur place.

Debout, il fixa l'adversaire dans les yeux.

— Me permettez-vous, Monsieur, de prendre avec moi ma valise ?

L'officier s'inclina, souriant.

— Comme il vous plaira.

Un éclair brilla dans le regard de Bib.... Penché à l'oreille de son second il murmura quelque chose, très vite, et très vite celui-ci disparut, filant comme un lièvre.

Des secondes coulèrent, interminables... A la coupée, l'Autrichien s'impatientait.

— Je suis pressé, Monsieur.

... Et voici que, soudain, deux matelots parurent portant la valise en question. Fort lourde, ma foi, à en juger par l'aspect des porteurs...

Ils s'acheminaient avec leur fardeau vers le plateau de l'échelle quand Bib leur commanda de s'arrêter... puis, se baissant légèrement, de lui mettre le tout à l'épaule. Sous cette allure naturelle il descendit les marches et prit place dans le canot du boche, non sans avoir auparavant serré la main du purser et pris congé des passagers, de Lalande et de moi. Le purser paraissait fort ému. Je crois même qu'il pleurait.

Le youyou parti, nous courûmes aux bossoirs d'embarcations où s'exécutait la manœuvre. Le second la dirigeait, assisté du lieu-

tenant; mais, chose étrange, ni l'un ni l'autre ne semblaient apporter d'ardeur à la besogne. Leur attention demeurait concentrée sur le sous-marin....

Deux baleinières et le youyou étaient seulement à l'eau lorsque nous vîmes embarquer Ravel. Il disparut par le capot du monstre, sa valise toujours à l'épaule.

Et soudain, le second cria :

— Tiens bon amener, les gars... Pas la peine de crocher les palans...

Puis il éclata de rire... d'un rire saccadé.

On le crut fou. Des passagers se précipitèrent en protestant violemment... Des femmes s'évanouirent... L'équipage lui-même se montra peu enclin à exécuter l'ordre.

Je crois bien que les choses allaient se gâter tout à fait, lorsqu'une détonation puissante ébranla l'espace, secouant le navire de la quille à la pomme de misaine. Il y eut un déplacement d'air violent qui nous projeta les uns contre les autres.

Et quand tout fut dissipé, vacarme, fumée, pluie de fonte et de feu, il resta le *Genova* sur la mer immense... Le sous-marin avait disparu...

. . . . . .

Je descendais de la passerelle, deux jours plus tard, me rendant au fumoir des premières, quand je fus appelé par le purser.

Mystérieusement, ce dernier me conduisit dans sa cabine où il me montra un petit canif de poche, trouvé le matin même au plateau de coupée.

A première vue, je ne remarquai rien d'anormal. Le bijou (c'en était un) était en vieil argent incrusté d'ivoire. Mais en fixant plus attentivement le manche, je lus :

E. Stromberg. Baden.

Le purser et moi nous regardâmes, puis nos yeux se portèrent sur l'horizon bleu, vers l'endroit tragique où, présent à l'échéance, le gouvernement impérial avait remboursé la dot de Louise.

---

## XIV

# LA DÉFAITE DE BÉRINGAOU

A Léon Daudet.

Celle-ci me fut contée sous la lampe, dans un de ces mas provençaux où la vigne est bonne et le cafard peu accentué. C'était, je crois, un soir d'octobre. Il y avait le maître du mas qui en connaissait de bien drôles, sa femme, les deux pitchouns et la grand'mère... une délicieuse vieille comme on n'en voit plus...

Pourquoi j'étais là ?... Dieu le sait !... Vous aussi peut-être... En ce cas, dépêchez-vous de me l'écrire. Dix ans de croisière autour du monde m'ont pas mal usé la mémoire. Je devais venir de là-bas... et j'allais ailleurs...

Béringaou, c'était le filleul de la vieille. Je dis c'était, car il est mort... mort à vingt ans !... La vieille en avait quatre-vingts le jour où je vis flamber les bûches... mais en portait

soixante à peine... Solide comme une branche d'olivier et jolie... dans son châle ancien... jolie !... que c'était à en pleurer... Je vous dis que l'on n'en fait plus...

C'est le maître qui prit la parole pour me conter l'histoire parce qu'elle finit tristement et que, lorsqu'une histoire est triste, un cœur de vieille... comprenez-vous... ça doit pouvoir se mettre à l'aise... C'est trop sujet à s'oublier...

Béringaou !... oyez plutôt.

Il était né à Cogolin, le pays de la vieille, où sa maman se louait en journées, deux ou trois fois l'an, à la vendange et aux olives. C'était une pauvre femme, jadis aisée, que son homme avait plantée là pour aller flâner dans les villes. Il quittait la contrée... pechère ! à la veille de l'accouchement... L'enfant était venu au monde... un gros garçon rose et joufflu, à qui la vieille avait souri sur les fonds du baptême.

Plus tard, quand le bébé fut grand, sa maman mourut et la marraine adopta son filleul. Somme toute, il devint le frère du maître du mas... en tout cas fut traité comme tel. C'était plaisir de les voir gambader tous les deux, le grand et le petit, à travers la vigne, et s'essayer aux boules devant l'église, la journée finie.

Un seul point noir dans le caractère de Béringaou. Il était violent et querelleur et « posait la veste » sans vergogne, à l'âge où les gosses commencent à peine à « poser culotte » sans le secours de leurs ascendants.

La vieille trouvant cela très drôle, en adoration qu'elle était devant le gamin, le tempérament de ce dernier ne fit que croître et embellir. Il atteignit sa première communion ayant vingt-deux combats à son actif, dont il portait les traces glorieuses, mais ça ne l'empêchait pas d'aimer le bon Dieu.

Quatre ans plus tard, il fit la cour aux belles. Le maître du mas se maria avec la tropézienne ici présente, et Béringaou s'en fut à la côte, chez les parents de la jeune femme, désireux qu'il était d'apprendre la pêche.

La vieille pleura tout ce qu'elle sut... On n'a pas idée à seize ans d'entreprendre un métier pareil !... La mer ! Bou Diou ! c'est bon pour les poissons... Mieux vaut rester à cultiver la vigne, pas moinss...

Larmes et discours... rien n'y fit. Il s'éloigna de Cogolin, le baluchon sur l'épaule et parvint là-bas le jour de la « bravade »... effectuant son entrée au tintamarre des tromblons.

Cela lui parut de bonne augure. De suite il se mit à l'ouvrage chez le beau-père du maître du mas, lequel avait deux bateaux à lui : le *Furet* et le *Capitaine-de-Ville*... On appelle ainsi, dans Saint-Tropez, le premier magistrat de la bravade, celui qui commande en chef, le grand jour venu, et qui salue avè la pique... vaï !... C'est sur le *Capitaine-de-Ville* que Béringaou se fit inscrire.

Très vite, il fut quelqu'un dans la cité, sa réputation lui restant acquise de joueur de boules émérite et de danseur au tambourin consommé, qualités qui mènent loin leur homme. Avec cela, hardi marin et bon pêcheur, adroit et rusé comme pas un. Bref, on ne tarissait pas sur son compte... et tout là-bas, dans Cogolin, la vieille usait le restant de ses yeux à lire les lettres de sa bru... et s'attendrissait.

Un jour, ce fut d'un vrai tromphe qu'il était question... Le pitchoun — elle l'appelait encore ainsi — injurié au cours d'une partie de boules par le concierge boche d'une villa de la côte, avait posé bravement la veste pour administrer à son insulteur une raclée dont je ne vous dis que ça. Ce dernier s'était enfui, pour-

suivi par les quolibets... et comme il y avait là-dessous toute une histoire de jolie fille, Béringaou passait pour un merle. On en parlait à la veillée... chez les pêcheurs... et jusque dans les bars. Marcadet lui-même, le dernier capitaine de ville, le saluait respectueusement.

Ceci fit s'emballer la vieille. Elle voulut écrire au héros, et pour ce faire, usa d'une feuille de papier rose à étoiles d'or, trouvée dans un buvard de classe qu'elle conservait pieusement... Le maître du mas corrigea la lettre. C'était minuscule quoique très appliqué et ça se terminait à peu près ainsi :

« Je prie pour toi, mon grand chéri, le bon Dieu et la bonne Mère de te garder la plus coquette. On ne peut faire otre à mon âge. Ici, pechère ! il n'y a rien pour si beau comme toi. Mais là-bas, tu les auras toutes, vaï !... »

. . . . . .

La guerre venue, ce fut bien triste à Cogolin. On fit la vendange en septembre et, tous les gars ayant filé, les femmes durent presser la grappe. Pour la première fois il n'y eut ni chants, ni accordailles. Le maître du mas revint, lui, réformé de Draguignan, à la suite d'une pleurésie. Ce retour aida la vieille à

prendre le temps en patience, surtout qu'il fut papa de deux jumeaux.

Quant au pitchoun, il s'était engagé dans les équipages de la flotte lorsque la mobilisation avait eu lieu. La vieille désespérait de le revoir, ne recevant plus rien de lui depuis la date fatale et s'attendait à quelque affreuse nouvelle, ignorante qu'elle était des choses de la mer.

Le maître du mas et sa femme avaient beau la raisonner de leur mieux et Monsieur le Maire user de ses meilleurs arguments, ils ne parvenaient pas à la convaincre. Elle cessa de manger tout à fait le jour où l'on parla de sous-marins tout le long des côtes. Heureusement, une lettre arriva.

Elle était de Béringaou, matelot gabier sur un croiseur. Depuis six mois il patrouillait en Adriatique... Le temps était proche où l'on irait en France pour caréner. Il aurait alors sa permission et débarquerait à Cogolin. Il fallait que marraine fût sage, sans quoi il resterait à la ville et ne monterait pas même la voir.

Deux mois encore... Béringaou ne venait toujours pas. Enfin, il descendit de la diligence de Cavalaire, et la vieille manqua trépasser à la vue du joli col bleu... Ces trois

premiers jours furent des jours de bonheur. Ils firent la tournée du pays, l'un soutenant l'autre, s'arrêtant tous les trois pas comme pour écouter les gens qui disaient :

— Oh vaï! Monsieur Béringaou avè sa marraine... té.

Ou bien :

— Voire um peu vous otres, le pitchoun qui balade sa maman.

Et la vieille rougissait, tant elle était fière.

Le quatrième matin, le pitchoun déclara qu'il passerait à Saint-Tropez le restant de sa permission, histoire de revoir les amis et de faire une partie de pêche. Elle refoula ses larmes, tenant à rester digne devant son héros et n'insista pas.

C'est ici que se place l'épisode horrible, fabuleux, auquel ce qui précède n'est que prologue. Fabuleux, car cela tient de la légende... Horrible, parce que le pitchoun y perdit sa réputation et mourut de honte par la suite.

Voici la chose en peu de mots.

Le dernier jour de sa permission, il y eut un tournoi de pêche en Saint-Tropez. Un grand nombre de bateaux y participèrent et parmi eux le *Capitaine-de-Ville* qui était celui où Béringaou s'était fait inscrire, deux ans auparavant...

Comme bien vous pensez, il tint à faire partie de la croisière. Le beau-père du maître du mas lui donna même le commandement, voulant lui marquer sa confiance... et le pitchoun hissa les voiles sur le coup de huit heures du matin.

La mer était bleue, d'un bleu d'azur tout secoué de folles petites vagues qui couraient les unes après les autres, se pourchassant à l'infini. La plupart des voiliers tropéziens tendirent les filets à l'entrée de l'anse de Pampelune. Seul, le *Capitaine-de-Ville* s'en fut à doubler Camarat, guidé par le flair du patron.

La matinée fut favorable. Les filets fréquemment relevés ramenaient à chaque fois quelque chose : mulets, aiguilles de mer ou rascasses. A onze heures, ils cassèrent la croûte sous le couvert d'un rocher blanc et firent honneur au vin du Var, aux olives et aux figues sèches tirées une à une du panier.

Le dîner fini, Béringaou mit le cap au large et donna l'ordre de filer les lignes.

La brise s'éleva peu à peu, au fur et à mesure de la tombée du jour. Les autres bateaux semblèrent minuscules. Il fallut songer à revenir. Soudain l'un des hommes s'écria :

— Vé ! la grosse bête, sur la droite... là...

Tous regardèrent... Ils virent une sorte de carapace, de couleur brunâtre, qui glissait entre deux eaux. Rapidement cela s'étendit, et voici qu'une tige très mince sembla s'élancer de la mer, à cent mètres à peine du voilier.

— Vous fas pas de bile, dit Béringaou, c'est un sous-marin en exercice.

— Un sous-marin... C'est pas un boche au moins?... s'exclama l'équipage en chœur.

Le pitchoun haussa les épaules.

— Un boche ! Faudrait qu'il sache bien la côte... avè tous les cailloux....

Hélas ! Ils furent bientôt fixés... Le boche — c'en était un — émergea et vint accoster le *Capitaine-de-Ville*... Puis, il ouvrit son capot, par l'ouverture duquel deux hommes se glissèrent, qui montèrent à bord sans plus de façons.

Stupide, l'équipage les regardait. Béringaou surtout écarquillait les yeux devant le plus grand et restait sans placer un mot tant sa surprise était profonde. L'Allemand paraissait s'amuser, lui, oh ! mais follement... Il prit la parole en français imitant l'accent du pays :

— Adieu ! pitchoun ! Comment va ? On n'oublie pas les connaissances, nous otres.

Le pitchoun ne répondit rien, pas revenu de

son étonnement... Songez, cet homme était le jardinier de la villa avec lequel il s'était battu le jour de la partie de boules, trois ans avant la guerre. Depuis, il avait disparu. On le croyait dans l'armée allemande... Et pas du tout, voilà que soudain, à six milles de terre... il surgissait...

Le plus petit des visiteurs se mit à parler à son tour :

— Allons, Muller. Dépêchons-nous ! Les transports vont bientôt passer... Questionnez-vous ces pêcheurs ?

L'autre eut un drôle de sourire.

— Tout de suite, commandant. Si vous voulez bien, je commencerai par celui-ci, qui doit savoir pas mal de choses.

Béringaou serra les poings :

— Inutile... traître !... espion !... Je ne dirai rien.

— Oh ! oh ! fit l'Allemand, monsieur fait des manières et se paye des injures par-dessus le marché. C'est comme il vous plaira... mais nous allons rire. Les autres causeront peut-être... eux...

Au signal qu'il donna, cinq ou six marins passèrent du pont du submersible à bord du *Capitaine-de-Ville* et, s'emparant des compagnons

de Béringaou, les entraînèrent par le capot. Le pitchoun crut qu'ils allaient mourir et résolut de donner l'exemple. Mais voici que les gens du Kaiser, revenus vers lui, se disposèrent à le déshabiller comme s'il se fût agi d'une fouille. Il voulut lutter. A quoi bon? Une fois nu... ils l'amarrèrent au pied du mât par les jambes et par les bras qui faisaient le tour,.. puis l'un deux s'éloigna et revint peu après muni d'un pinceau et d'un pot de minium. Alors, sous la dictée de Muller qui épelait chaque lettre, et dans l'éclat de rire général, ils lui peignirent sur le dos son état-civil :

JEAN BÉRINGAOU
NATIF DE COGOLIN
*Var.*

Et en arc de cercle, au-dessus des fesses :

SA DEUXIÈME VICTOIRE.

Ensuite, on le coiffa d'un chapeau haut de forme auquel il manquait le bord et que ces messieurs ramassèrent à fond de cale.

Après quoi, le sous-marin prit le voilier à la remorque et fit route en demi-plongée vers l'anse de Pampelune où... quelques instants plus tard... il l'abandonna.

. . . . . .

Le maître du mas se tut, essuyant une larme. Quant à la vieille, elle sanglotait, que ça faisait pitié.

— Restons-en là, dis-je.

— Oui, car il est mort, reprit mon hôte.

— Mort, le courant l'a entraîné sans doute.

— Que non, pechère, on l'a trouvé, le lendemain matin, transi de froid... qui dérivait sur Saint-Tropez... Et malgré tout, la farce était drôle, comprenez-vous... Les gens l'ont cajolé de leur mieux... Mais c'était fini... fini... Après l'hôpital, il a eu sa convalescence, il est venu ici... et puis il est allé là-bas... Et c'est ça qui l'a tué, Monsieur... de voir les gosses lui rire au nez et d'entendre les filles se dire en se poussant du coude :

— Celui-là est Béringaou, le joueur de boules, que les Boches ils ont peint sur le c..!

Il a traîné... traîné... maigrissant chaque jour davantage, et, l'an passé... il est mort de honte, Monsieur, à l'hôpital Saint-Mandrier de Toulon. Quant aux autres, de son bateau, on ne les a jamais revus...

Il y eut un grand silence oppressé que la jeune femme tenta de rompre, les yeux levés au ciel...

— Sûr, en tous cas, qu'il est en paradis.

La vieille sursauta.

— En paradis !... En paradis !... cria-t-elle de sa voix chevrotante... Et qu'est-ce qu'il y fait en paradis ?

J'aperçus au-dessus du lit un grand Christ de chêne et crus devoir répondre quelque chose d'approprié... ce qui dans pareil cas est toujours idiot.

Je dis :

— Il prie le bon Dieu.

La vieille me regarda avec pitié... et murmura sous le tic-tac de l'horloge :

— Vous trouvez que c'est une occupation, cela, pour un garçon de vingt ans ?...

---

## XV

### E. 14.

En souvenir de mon ami PAUL SAINT-LOUBERT-BIÉ... mort pour la France,

A vous tous, gens de l'arrière, j'affirme que franchir les détroits n'est point aventure courante. Milner passa, lui, mais Milner est un merle,... et James Paterson aussi....

La façon dont Milner passa, je l'ai demandée à James, au sujet duquel je reçus les confidences de Milner... C'est très instruit sur leur conduite à tous deux que je vous fais part de la chose. Vous en penserez ce que bon vous semblera. J'ose dire que votre opinion m'indiffère. James et Milner ont expédié par le fond dix-sept vapeurs et trente-deux voiliers et sont rentrés dans l'archipel comme ils en étaient sortis. Je veux dire indemnes... Si, après cela, vous n'êtes pas satisfait, c'est que vous n'avez aucun bon sens.

J'ai rencontré Milner à Malte. Il était vautré sur les coussins du Club.... J'arrivais, pour ma part, d'une expédition peu ordinaire... J'étais tout étonné de me trouver là... Il me serra la main et m'offrit un cocktail. James arriva à temps pour en commander un autre...

Ce fut James qui parla le premier. Il est le plus loquace et le moins élevé en grade. Chez les « youms », c'est toujours l'opposé de chez nous, ils descendent la coupée les midships en avant, alors que nous laissons les grosses légumes prendre la tête. Il est vrai qu'en l'occurrence ils admettent que nous avons raison. Si la coupée vient à céder !....

De Sebdul-Bahr à Nagara, la traversée fut satisfaisante. Milner était au périscope et repérait les points de chute des obus. James vaquait à des besognes diverses.

La nuit venait... et la lune brillait en plein ciel... Il y avait dans le sous-marin seize hommes qui en étaient les rouages... Successivement, on plongea sous le barrage de mines défendant l'entrée... et sous deux autres... Quatre-vingt-dix chances de sauter chaque fois, cela faisait trente chances de s'en tirer sans heurts... L'une d'elles favorisa Milner...

De Nagara à Lampsaki, ça n'alla pas plus mal... au contraire. James entonna le « God save the king » par quatorze mètres de plongée, et l'on fut dans la Marmara avec tous les rivets intacts.... Franchement, que vous faut-il de plus ?...

S'il est pénible d'arriver là, il est aussi malaisé de s'y maintenir, car alors les Turcs savent qu'un bateau à nous est dans leur lac, — c'est ainsi qu'ils nomment la Marmara. — Vous pensez bien qu'ils tâchent de le découvrir. Ils envoient des « bouilles » de torpilleurs et des canonnières armées à la diable et montées par des biffins pour la plupart... Naturellement, c'est aussi du gibier pour le sous-marin... Il est là pour ça... Pas pour autre chose... Demandez à Milner...

L'*E. 14*, en demi-plongée, périscope aux aguets, sous le couvert d'Erékli, en envoya six dans un monde meilleur, parmi lesquels il convient de citer de façon toute particulière le « Sultan Sélim » et le « Medjidieh », qui périrent noblement et furent accueillis du Prophète. Quant aux quatre autres, point n'est besoin d'en faire mention... Ils se prêtèrent à la torpille comme les Arméniens au couteau,.. ce

que voyant, Milner usa de ses deux pétoires, deux 10, s'il vous plaît, et fit des trous dans leurs membrures jusqu'à ce qu'ils rendissent l'âme... Allah est grand !...

Ce genre de sport dura trois jours, trois jours et trois nuits... L'air qu'on respire en Marmara est riche en oxygène... Il maintient son homme... Mais l'eau est salée... Pourquoi diable l'eau est-elle salée ?... Un sous-marin n'en a pas des tonnes... Je parie que c'est pour embêter James, assez amateur de whisky... Le whisky nature, passé les détroits, n'est guère recommandable. James en eut la preuve... C'est lui qui dirigea la corvée d'eau.

Ici se place le récit de Milner.

La chose eut lieu sur le coup de minuit qui marqua l'orée du cinquième jour. Milner vint en surface à toucher Ganos, sous un éboulis de roches grises... et James débarqua dans un doris avec six matelots qui portaient des seaux en toile.

Il revint de son premier voyage à une heure quarante et repartit pour le second... A quatre heures il n'était pas rentré... Milner alluma sa onzième cigarette, guettant l'aurore sur les hauteurs de Marmara... Ça l'ennuyait fort d'aban-

donner James. Vous comprenez... James est un joyeux fellow comme on n'en trouve pas au fond d'une hotte et, de plus, un impulsif, manquant fort de diplomatie... Toutes choses le rendant intéressant... Nul doute qu'avec ses seaux en toile il n'eût douché quelque gêneur... Si le gêneur était une armée... Milner ne reverrait plus James... Du moins y avait-il de grandes chances.

Quand même... l'*E. 14* appareilla sur le coup de six heures et continua sa bonne besogne, à mi-route entre l'Europe et Panderma. Les pièces s'entassèrent au tableau, portant le total à ving-huit. Il y manquait un gros morceau que Milner désirait avoir. Pour ce faire, il passa la nuit en patrouille... gagnant au nord... vers Scutari...

Vous !... vous n'êtes pas allé en Marmara... A quoi bon vous parler couleur ?.. Lever du soleil sur Stamboul ?.. Mosquées irradiées de lumière ?.. Vous avez lu cela dans les livres... et vous êtes sûr d'avoir compris... Permettez... vous n'y pigez goutte... C'est de l'Islam... cela... Connaissez-vous l'Islam ?... Non !... Parfait !... Alors je continue.

Milner, lui, connaissait l'Islam, mais jamais

la vue du Bosphore ne lui avait produit tant d'impression... C'est qu'il n'y était venu qu'avec des vapeurs, jamais encore en submersible... Aller au Bosphore en submersible, la deuxième année de la guerre, en sautant les barrages du détroit... non par-dessus, mais par-dessous, c'est déjà convenable... Y parvenir après une trentaine de victoires sur l'ennemi, c'est-à-dire ayant fait de leur mer, sa mer, voilà qui peut s'appeler une sensation.

Milner, dans sa lunette, dénombra les minarets de la ville haute et fouilla la forêt des dômes et des palais enchevêtrés... Puis il s'avança jusqu'au vieux sérail et vit à droite la verdure des eaux douces d'Asie.

Il songea...

— C'est là que ce pauvre James et moi venions jadis puiser de l'eau....

A ce moment, il aperçut deux gros vapeurs couverts d'uniformes... Ça grouillait jusqu'à dépasser les sabords.... Il plongea davantage et régla sa torpille, pensant bien qu'il allait y rester... Va te faire fiche, Milner est né sous un astre excellent... La torpille qui s'appelait « Daisy » mit le transport en miettes, et la suivante, répondant au prénom de « Lisbeth », lancée

quinze secondes plus tard, attaqua le deuxième vapeur légèrement à l'arrière des chaufferies, l'obligeant à s'échouer dare-dare sur un caillou de l'île des Princes....

Trente-deux ! compta Milner...

L'artillerie tonna. Cela va sans dire. Il y avait plus de quinze batteries à haranguer le sous-marin.... Mais il en est des canons comme du reste : le tout est affaire d'habitude... Milner prit la direction du sud et se fit chasser par les torpilleurs de défense qu'il conduisit purger leurs miasmes à quarante milles au large.....

La lune levée, il rappliqua jusqu'à l'entrée de la Corne d'Or, où, les mines l'empêchant de passer, il déchargea sa dernière torpille contre un croiseur ancien modèle, espérant le couler en travers.... Après quoi, il songea au retour...

C'est maintenant que nous retrouvons James.... Fait prisonnier par les bachi-bouzoucks avec les hommes de sa corvée, il insista d'outrageante façon pour être traité en seigneur et refusa carrément de monter dans le tortillard à voie étroite qui relie Stamboul aux tranchées, se donnant pour un personnage à la façon des lords.... Les gens de là-bas ont ceci de supérieur aux Boches qu'ils sont polis et pleins d'égards.

Leur crédulité est aussi sans bornes... toutes choses avantageuses pour James. Grâce à elles, il obtint ce qu'il désirait, logé qu'il fut à bord d'un ferry-boat faisant le service d'Erékli à la capitale.

Milner l'aperçut, ou du moins il aperçut Milner... Pisté, traqué, dans le nord de la Marmara, ce dernier redescendait sagement vers les Dardanelles, ayant vidé son plein de torpilles.... Il eut tôt fait de se rendre compte que le chaland qui transportait son second était plus inoffensif qu'une patache... ou qu'un eunuque, si vous préférez... Et comme Milner est une bonne âme... il se montra aussi pacifique que lui...

Pour qui connaît tant soit peu les Teurs, ces affaires-là n'offrent aucune difficulté de compréhension. Il y avait à bord du bateau de James quelques pachas et quelques beys qui ne tinrent nullement à vérifier l'aspect des coquillages par mer opaline... et qui permirent à leur prisonnier de réintégrer son « home ».

L'affaire méritait d'être arrosée.... Elle le fut par la suite, quand l'*E. 14*, après avoir complété son total de quarante-neuf navires, eut repassé sous les barrages et fut rentré à Mou-

dros, aussi tranquillement qu'il en était parti.

Voilà ce que me conta Milner.... Après cela j'entendis James à nouveau, dont le récit, sauf en ce qui concerne les heures de sa « villégiature », est en tous points semblable.... Au sujet de sa villégiature, James affirme ne point s'être fait passer pour un lord, mais pour un membre des communes, persuadé qu'avec la mentalité turque, le titre de lord lui eût valu une escorte telle, qu'il eût été horriblement confus.

Vous me direz qu'il aurait pu tout simplement se donner pour James, officier de Sa Majesté Britannique... Mais alors... on l'eût fourré dans le tortillard... Milner et lui ne se seraient plus retrouvés... Tous deux fussent devenus neurasthéniques... Je n'aurais pas bu six cocktails au club de Malte... Et puis... Et puis...

Je vous le répète, vous n'avez aucun bon sens.

---

## XVI

## LE CADAVRE

A Pierre Loüys.

Sa torpille lancée, Meyer vint en surface, désireux de contempler son œuvre....

L'explosion s'était produite, violente, à deux encablures.... Il ne se croyait pas si près... et manœuvra son périscope afin d'éviter toute surprise.

Là où se trouvait le paquebot, il ne distingua plus qu'un remous variable s'étendant et se contractant tour à tour, comme soumis au caprice d'une éruption sous-marine, laquelle eût agi par intermittence. A la place, la mer était parsemée d'épaves : pièces de bois, embarcations chavirées, radeaux sur lesquels s'entassaient des grappes humaines.... Pas l'ombre du plus petit torpilleur.... Meyer se décida à émerger.

Il émergea... et par le capot des hommes passèrent, armés de mausers, qui se mirent à rechercher les uniformes parmi les gens gesticulant sur les radeaux... De temps à autre, lorsqu'ils en trouvaient un, ils s'amusaient à le descendre tirant comme à la cible. Parfois aussi, ils tuaient une femme... ou un enfant... dont le corps basculait et faisait floc.... avant de disparaître.

Meyer se délectait à ce spectacle qu'il appréciait fort. Un moment, il vit dans ses jumelles quelque chose de sombre qui semblait se débattre à proximité d'une épave, faisant des efforts inouïs pour l'atteindre. Ce quelque chose était recouvert d'un tissu noirâtre. Non loin de là, un chapeau flottait... ou tout au moins un objet ressemblant à un chapeau.

L'épave et le naufragé dérivant vers lui, Meyer reconnut un prêtre qui barbotait à trois brasses d'une barrique vide. De temps à autre, la houle les rapprochant, le curé saisissait la futaille et aussitôt celle-ci tournait, pivotant en tous sens, de sorte qu'il ne pouvait s'y maintenir. Livrée à elle-même l'épave s'éloignait, et le prêtre de patauger à nouveau, pour se cramponner et lâcher encore...

Cet exercice durait depuis un bon quart d'heure et Meyer était intéressé au plus haut point, lorsque soudain, bien qu'il parût à bout de forces, le malheureux eut un sursaut d'énergie et parvint à se hisser le long de sa barrique et à se réfugier au sommet.

Ainsi dressé dans la lumière vive, la soutane plaquée au corps, il offrait une cible magnifique aux tireurs de Meyer.... Tout de même, c'eût été trop aisé d'en finir avec lui d'un seul coup... Mieux valait faire durer le plaisir en prolongeant la scène et l'agrémenter de quelques fioritures destinées à enjoliver la finale.

Donc, les balles se mirent à pleuvoir autour de l'épave et du rescapé. Ce dernier ne paraissait pas s'émouvoir outre mesure de la fusillade, occupé qu'il était à garder l'équilibre sur le tonneau sauveteur. Cependant, au bout d'un instant, l'une d'elles ayant fait son trou dans l'écume à trois mètres à peine, il tourna la tête pour voir où se tenaient ses assassins.

Meyer aperçut un visage glabre, osseux... et des cheveux frisés, collés aux tempes, le tout sur un corps long et maigre oscillant sans cesse... Un des bras du prêtre se leva, menaçant, vers le submersible. Meyer eut une hési-

tation, étant un peu superstitieux... oh !... si peu... Très vite... son tempérament de Boche l'emporta sur la crainte des divines représailles et il se mit à rire, d'un rire sonore, ayant conçu une idée de génie.

Sur son ordre, deux des meilleurs tireurs vinrent se placer au pied du kiosque et visèrent le fond de la futaille aux instants où celle-ci apparaissait.

Trois ou quatre balles furent sans résultat. La cinquième atteignit sans doute une des jambes de l'abbé, car il s'agita et abaissa sa main jusqu'au-dessous du mollet, cherchant l'emplacement de la douleur.

Les trois suivantes furent plus heureuses. Par les orifices qu'elles marquèrent l'eau pénétra lentement. Meyer en fit tirer deux autres, tenant à assister à l'agonie... et dès lors la barrique s'inclina, prenant une position inquiétante pour le cavalier.

Lorsque celui-ci se fut rendu compte de la situation, il arracha fébrilement des morceaux de sa soutane, et, couché sur son tonneau, le bras enfoui jusqu'à l'épaule, tenta d'arrêter l'engloutissement.

Mais le pauvre était à bout de forces. Peu à

peu la barrique s'enfonça, le rendant à l'élément liquide aux caprices duquel on le vit résister tout d'abord... et finalement s'abandonner... n'en pouvant plus....

Quelques instants encore la tache noire émergea, à mi-distance entre le remous et le submersible... puis tout disparut.... Il n'y eut plus que le chapeau du prêtre qui flottait au gré des lames.

Là-bas, du côté des radeaux, des clameurs s'élevèrent...

Otto, le second de Meyer, accourut et lui dit quelque chose à l'oreille lui montrant un point d'horizon. Meyer regarda dans sa longue-vue et vit une fumée sous laquelle il dénombra les trois cheminées d'un torpilleur d'escadre. Aussitôt son front se rembrunit.

Ils plongèrent à vingt mètres.

. . . . . .

Les Diesel en marche, à petite allure, Meyer avait décidé de faire route au nord, s'éloignant ainsi des zones patrouillées, afin d'émerger la nuit venue et de renouveler sa provision d'air. Cependant, au bout de quelques minutes, il jugea prudent de regarder au périscope, pour voir où était le torpilleur.

Les grenades dont tous les chasseurs de pirates sont munis constituent l'arme le plus redoutable contre sous-marins. Réglables à volonté par celui qui les lance, elles explosent à la profondeur voulue et leur action est meurtrière dans un rayon très suffisant pour être assuré du résultat, lorsque par exemple on est guidé par un sillage. Meyer savait cela mieux que tout autre, ayant évité plusieurs attaques dans des circonstances dramatiques... Mais il tenait à surveiller le torpilleur.

Au manomètre, Otto lisait les chiffres qu'indiquait l'aiguille..... Quinze mètres!... Dix mètres!... Meyer donna un coup de périscope et presque aussitôt commanda :

— Dressez les barres.

Puis :

— A quinze mètres. Plongez.

Le sous-marin s'enfonça et Meyer stoppa les moteurs....

Assourdi par la masse liquide et l'épaisseur des parois, un bruit lointain se fit entendre... très caractéristique. Quelque chose comme le battement d'hélice d'un navire de patrouille, marchant lentement, à la recherche d'une trace.

L'oreille aux aguets, Meyer et son second cherchèrent à deviner la direction suivie par le chasseur. Ils n'y parvinrent guère, ce dernier semblant s'approcher, puis s'éloigner, suivant la transmission des ondes sonores et la nature des courants auxquels il se trouvait en butte.

Au bout d'une heure, tout bruit suspect ayant cessé, Meyer dit à Otto d'aller écouter dans le kiosque, les vibrations y étant plus sensibles grâce au contact des vitres... Otto grimpa, et disparut par le capot de sécurité entr'ouvert pour la circonstance... Trois secondes plus tard, l'équipage entendit un grand cri suivi de la chute d'un corps.

D'un bond, Meyer se précipita et passa par l'ouverture... Il vit Otto, les bras en croix, à demi renversé sur le plateau de l'échelle. Ses yeux, grands ouverts, fixaient le carreau latéral de gauche et son regard était celui d'un homme en proie à la plus profonde terreur.

Aidé de deux matelots, Meyer le souleva à grand'peine et parvint à le dresser contre la tôle. Alors, il les contempla... hagard... Puis, le doigt tendu, désignant la vitre :

— Là ! là ! cria-t-il.

Ils regardèrent, et ne virent que le bouillonnement de l'eau verdâtre qui se brisait contre le verre pour glisser ensuite avec des paillettes colorées le long de la superstructure. Meyer crut devoir hausser les épaules et secoua son second de toute la puissance de ses biceps.

— Otto ! mais vous êtes fou ! mon cher.

Otto le regarda. Son œil terne eut comme une lueur. Il étendit le bras une fois encore et articula :

— Nein !... Là !... J'ai vu !... Il est venu !... Il a regardé !

— Il a regardé... Qui ça ?...

— Le... Ah !... Là !... Là !... Voyez !... C'est lui ! c'est...

Brusquement, Meyer le poussa au fond et se mit à sa place, mais à peine eut-il constaté qu'il sursauta à son tour, ainsi que les deux hommes appelés à l'aide. Tous trois s'écartèrent des carreaux du kiosque comme chassés par quelque fantastique apparition...

Et voici qu'à l'extérieur, un spectre survint, qui s'arrêta à toucher la vitre. Ce spectre n'était autre qu'une tête exsangue, livide, avec des yeux sortant des orbites et des lèvres tuméfiées... Des cheveux noirs descendaient en

boucles tout le long des tempes... La bouche entr'ouverte livrait passage à une langue violette... Le tout se balançait macabrement.....

Plus courageux, Meyer voulut se rendre compte de la raison qui retenait le cadavre. Il fit un pas, puis deux, et recula derechef, en proie à une impression d'horreur...

Dans le spectre en question, il reconnaissait le visage du prêtre qu'une heure auparavant il avait fait martyriser... Le courant l'ayant plaqué à la paroi du kiosque, il se maintenait debout, devant l'obstacle, et de temps à autre, inclinée par le remous, sa face grimaçante apparaissait.

Meyer demeura sans parler, hanté d'idées superstitieuses. La présence du cadavre, alors qu'il le croyait très loin, lui prouvait le peu de chemin parcouru pendant les dix premières minutes... Ou alors... le courant les avait ramenés sur les lieux du crime !... Successivement, il fit évacuer Otto et les deux autres... et, demeuré au haut de l'échelle, songea au moyen de se débarrasser du mort.

Il n'en était qu'un, l'évitage... en travers du courant. Seule, cette manœuvre permettrait d'expulser l'intrus... Meyer redescendit au

périscope et, le manomètre accusant trente pieds, fit « chasser » doucement pour y voir clair.

L'objectif au point, il n'aperçut rien d'anormal. Il est vrai que le soir tombait et qu'une légère brume recouvrait la surface de la mer. Il envoya quelqu'un dans le kiosque regarder si le cadavre y était toujours. A la mine terrifiée du matelot, il comprit que oui... et fit mettre en marche les moteurs.

A ce moment précis, une détonation ébranla l'espace, secouant les parois du navire. Meyer avait l'œil dans sa lunette. Il distingua la gerbe marquée par l'obus, à cent mètres environ par tribord, et tout aussitôt plongea.

Des secondes s'écoulèrent, interminables, au cours desquelles le sous-marin se maintint entre quarante-cinq et cinquante pieds... Les battements d'hélice se refirent entendre... Dans le kiosque, le veilleur prévint que le mort avait disparu.

Meyer et Otto respirèrent, ainsi que tous du reste, la présence du macchabée les gênant fortement et les empêchant de conserver la maîtrise de leurs facultés... ce qui, à l'heure présente, pouvait avoir des conséquences dangereuses.

Au bout d'un instant, Meyer crut devoir mettre en route. Les Diesel ronflèrent. On entendit le bruissement de l'eau contre la coque.

Et voici que, soudain, l'hélice s'arrêta après plusieurs secousses.. et sans cause apparente. Meyer et Otto, aidés des gradés, vérifièrent eux-mêmes l'état des paliers et de l'arbre moteur. Tout était régulier dans le fonctionnement... Vingt secondes plus tard, l'hélice donna encore un quart de tour et stoppa définitivement, comme si son axe avait été freiné par quelque obstacle ou ses ailes engagées dans quelque épave.

Les bruits se rapprochèrent... Bientôt, Meyer les entendit au-dessus de sa tête et se félicita de l'avarie, un quelconque remous pouvant suffire à déceler sa présence.

Les torpilleurs — ils devaient être deux à en juger par l'épreuve acoustique — tournèrent en rond pendant deux grandes heures... puis... petit à petit, tout fit silence. Meyer voulut tenter de remonter... mais, à dix mètres, les bruits recommencèrent. Alors il pesta, jura, sacra tout son répertoire, manœuvra ses Diesel à la diable, essaya de virer l'arbre au moyen de palans... rien n'y fit !... L'hélice était coincée dans un

corps solide... rudement embobiné en tout cas autour du moyeu...

A sa montre, Meyer vit qu'il était onze heures du soir. L'air devenait lourd. Il y avait intérêt primordial à émerger de nuit pour renouveler la provision d'oxygène, car le lendemain, la zone serait patrouillée davantage encore... et puis... il fallait avant tout dégager l'hélice... Pour cela, le scaphandre était nécessaire. Vraiment, on était dans l'obligation de remonter.

Un nouvel essai leur permit quelque espoir. Le périscope demeura dehors sans que l'œil exercé du veilleur découvrît rien de particulier. Mais cette quiétude ne fut que passagère. Un projecteur s'alluma tout à coup qui fouilla la nuit sombre... et Meyer eut à peine le temps de rentrer sa tige métallique et de s'enfoncer pour éviter l'abordage.

A soixante pieds sous l'eau, ils vécurent des heures mornes... tragiques... respirant à grand' peine un air vicié... Vers minuit, leurs oreilles bourdonnèrent... puis leurs tempes battirent, comme pressées dans un étau.

. . . . . .

Quand le jour parut, la *Cocarde* et la *Sémillante*, patrouillant de compagnie, aperçurent à

l'endroit du sinistre un sous-marin immobile, à trois cents mètres, et le canonnèrent furieusement. Chose étrange, ce dernier ne riposta point, bien qu'il fût en surface et qu'on distinguât nettement ses tourelles. Son capot demeura hermétiquement clos.

Peu à peu, il s'inclina, faisant l'eau de toutes parts sur l'avant du kiosque... Et soudain... on le vit se dresser, l'étrave en bas, sortant son gouvernail et son hélice... A cette dernière, pendait une masse informe que les équipages des deux bateaux ne purent parvenir à identifier.

Questionnés par la suite, les uns prétendirent avoir aperçu des lambeaux de chair sanguinolente sur le bord des ailes. D'autres assurèrent qu'autour du moyeu, un morceau d'étoffe était enroulé. Cette étoffe était de couleur noire... de celle dont on se sert pour tailler les vêtements ecclésiastiques.

---

## XVII

## L'OPINION D'EMMANUEL MOUTARDE

### Commandant de paquebot.

A M. le contre-amiral Degouy.

Le hasard qui souvent arrange bien les choses nous fit nous trouver, Reille et moi, sur la jetée du port, le jour où Emmanuel Moutarde effectua son entrée avec le *Puy-de-Dôme*, torpillé pour la huitième fois.

Du plus loin qu'il m'aperçut, l'excellent homme agita sa casquette, geste sur la portée duquel j'avais perdu l'habitude de me méprendre. Cela signifiait non seulement : « Ah ! vous voilà ! bien content de vous revoir ». Mais aussi : « N'oubliez pas qu'il y a à mon bord un porto des plus colorés, dont je ne vous dis que ça. Il ne tient qu'à vous d'en avoir le cœur net. »

Emmanuel étant un vieil ami, j'aurais eu

mauvaise grâce à lui déplaire. Nous comparûmes donc en sa présence, sitôt terminée la manœuvre d'accostage. Il y avait déjà des journalistes qui encombraient son bureau. Il nous reçut, tous ensemble, afin de se réserver notre opinion, et si mes souvenirs sont exacts, voici à peu de chose près ce qu'il nous dit.

— Huit torpilles ! Messieurs, c'est un record. Et du train dont vont les convois, je ne désespère pas d'arriver à la douzaine. Il n'y a rien d'étonnant à cela. Figurez-vous qu'à M... c'est un chef de bataillon de territoriale qui nous a chargé les bateaux et qui nous a mis en route. C'est peut-être un excellent citoyen, mais on ne m'enlèvera pas de l'idée que les conceptions de cet homme de mer sont pour le moins étranges. Comme sens pratique de la tenue d'un convoi sur les soi-disant routes patrouillées, il est un peu là.

Nous avons quitté M..., cette fois-ci, à six navires dont deux marchaient quinze nœuds, le *Puy-de-Dôme* douze, et les trois autres donnaient huit nœuds à peine... Vous voyez d'ici le cortège au lever du jour...

Les gens à quinze nœuds n'étaient plus que fumées à l'horizon. Le *Puy-de-Dôme* navi-

guait tout seul, en honnête paquebot qui n'a pas pour habitude de s'en faire. Quant aux rafiots à marche lente... finis ! perdus ! évaporés !...

— Mais, risqua l'un de ces messieurs, et les convoyeurs ?

— Les convoyeurs ? Oh ! ils étaient à leur poste... Il faut vous dire qu'il y en avait deux, ce qui est déjà très joli pour un défilé de six navires. L'un tenait la tête, escortant les plus rapides, l'autre était bien obligé de rester en queue par pitié pour les plus humbles. De sorte que le *Puy-de-Dôme*, isolé dans la mi-temps, a hérité de la torpille. C'est assez naturel... Le sous-marin non plus ne s'en fait pas.

— Mais, commandant, pourquoi n'êtes-vous pas demeuré avec les autres ? objecta Reille.

— Mon petit, tu parles comme un ange... et ton observation pourrait être qualifiée de judicieuse, si elle ne frisait de très près l'imbécillité... Néanmoins, je m'explique... et cela pour la centième fois.

Demeurer avec les autres, c'est-à-dire former convoi, c'est très joli, mais il faut que ce soit avec ceux qui pédalent devant ou parmi ceux qui soufflent derrière. Pour ce qui est des

premiers, il eût fallu changer la machine du *Puy-de-Dôme*, opération qui, en pleine mer, est, vous en conviendrez, des plus délicates. Quant aux traînards, j'aurais dû réduire de moitié ma vitesse propre afin de me maintenir à leur diapason... et ces choses-là sont toujours dangereuses, étant donné que plus le bateau va vite moins la torpille a de chances de l'accoster. Pas vrai ?

— C'est juste, fit Reille.

— J'en suis une fois de plus la preuve vivante, car, bien que torpillé, le *Puy-de-Dôme* n'a perdu qu'une partie de son couronnement arrière avec son hélice et son étambot, mes douze nœuds m'ayant permis d'évoluer assez rapidement pour échapper à la noyade... Mon canon de 65 a fait le reste... Le boche n'a pas cru devoir insister... Un remorqueur est venu... et me voilà !..

— Il y a là un défaut d'organisation, remarqua un journaliste.

— Un défaut, cher Monsieur, reprit Emmanuel, laissez-moi vous dire que vous n'y comprenez goutte. Il y a là un vice d'organisation, une base fondamentale qui est toute à refaire et qui s'appelle la surveillance du chargement

et la constitution des convois dans les ports. Là est le point de départ de tout. Vous ne le répéterez pas... la censure y mettrait bon ordre. Je puis donc vous affirmer que c'est la pétaudière...

— Cependant...

— Cependant, cher Monsieur, il en va ainsi de tout organisme où plusieurs commandent. Sur le front, vous préconisez l'unité de commandement sans doute, et vous avez mille fois raison. A mon bord, si nous étions deux à vouloir diriger le navire, il irait à la côte... Eh bien ! dans les ports, le dit navire devrait relever d'un seul, à condition toutefois qu'il soit compétent. Appelez-le « Directeur des transports maritimes du port » ou « Officier détaché dans le port pour l'organisation des convois », peu importe... Ce qu'il faut, c'est que ce soit un marin... qu'il sache la façon dont on charge un bateau, et qu'il n'y ait personne autre à dicter des volontés, voilà...

— Au lieu de cela?...

— Au lieu de cela, Messieurs... nous dépendons de sept ou huit administrations différentes. Nous recevons des ordres de Pierre, de Paul, de Jacques et de Zébédée, lesquels ordres bien

souvent se contredisent. Nous amarrons à un quai... on nous fait filer à un autre... pour revenir ensuite au premier. Nous chargeons du vin ou des céréales... on nous oblige à tout débarquer pour prendre en place des obus ou des chevaux, quelquefois les deux ensemble... de sorte que, si le bateau explose, ce qui ne fait aucun doute en cas de torpillage, même inefficace, les chevaux sautent de compagnie, etc., etc...

— Par exemple!

— Un jour nous partons... le lendemain nous ne partons plus. Nous allumons les feux... puis nous laissons tomber... et deux heures après, il faut rallumer à la hâte. Nous devons faire route avec un bateau de même vitesse et crac!... la chose étant logique... tout tombe à l'eau. Nous appareillons à six, comme avant-hier, avec chacun les jambes plus ou moins longues... Croyez-vous que ce n'est pas honteux?

— Je suis de votre avis.

— Et ce n'est pas tout. Il y a les mille et mille formalités auxquelles moi, capitaine de navire, je me trouve soumis dans les ports, et qui m'empêchent de m'occuper du reste...

Songez donc... je relève de huit ministères.

— Non ?...

— Comment ! non ! Attendez voir. Ça existait déjà en temps de paix... croyez-vous que ça a changé ? Vous êtes vraiment naïfs, Messieurs... Je dépends :

1° Du Ministère de la Marine — pour mon canon de 65 et mes munitions, ma T. S. F. et mon personnel de l'Etat (fourriers, canonniers, télégraphistes), tous les gens que l'Etat m'a versés, quoi... Statistiques à fournir....

2° Du Sous-Secrétariat de la marine marchande — pour le personnel commercial (inscrits maritimes, garçons, maîtres d'hôtel, femmes de chambre) et pour le matériel marchand (embarcations, garants, fanaux, machinerie, chaudières, etc.)... Rapports à établir....

3° Du Ministère de la Guerre — pour tout ce que j'embarque à destination du Levant... (Je vous ai dit qu'un chef de bataillon présidait audit chargement et à la répartition des convois)... Papiers à remplir la soute-avant....

4° Du Ministère de l'Intérieur — pour la douane, les visites d'agents de la sûreté, les rapports sur les passagers civils, quand il y en a, etc., etc... Manifestes à faire...

5° Des postes, télégraphes et téléphones — pour tout ce qui concerne les dépêches... États en quadruple exemplaire....

6° Des affaires étrangères — pour la valise diplomatique (les papiers sont à l'intérieur avec les fers à friser et les lacets de bottine de ces dames)...

7° Des travaux publics — pour les droits de quai, les passages au bassin, etc., etc... Procès-verbaux à rédiger....

8° Du service de santé — pour les visites sanitaires, la désinfection, l'étuve, la quarantaine, etc., etc... Feuilles jaunes en six expéditions....

— Inouï !

— Fabuleux ! Ajoutez à cela la Direction du Port, la Chambre de Commerce, les Inspecteurs de la navigation, le bureau Véritas et ma compagnie, et vous ne serez peut-être pas au bout.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais... C'est ainsi, parce que très probablement il y a intérêt à ce qu'ainsi ce soit... pas pour moi bien entendu : au port, je suis la dix-septième roue du carrosse qu'à la mer j'ai l'honneur de commander, tenu que je

suis pour responsable des bêtises de toute cette valetaille... mais pour la ribambelle de parasites qui vivent aux dépens du navire et dont, sans se gêner le moins du monde, on pourrait supprimer les neuf dixièmes.

— C'est vrai.

— Si c'est vrai? C'est-à-dire que cela coule comme de l'eau de source. Et croyez-vous qu'il n'y aurait pas avantage pour tout le monde : armateurs, passagers, expéditeurs et consignataires, à ce que le capitaine ait un peu plus de loisirs pour s'occuper de son bateau?.. A ce que tout au moins il ait voix au chapitre? A ce qu'on finisse enfin de l'embêter?..

Emmanuel étant parvenu à un diapason trop élevé, nous jugeâmes bon de le faire dévier sur un sujet plus en abord.

— Huit fois torpillé ! disiez-vous ?

— Oui, Monsieur. J'ai cet honneur, ou plutôt mon *Puy-de-Dôme*.... Peu de navires peuvent en dire autant... Torpillé huit fois,... autant qu'il y a de ministres à se mêler des affaires des autres. Les quatre premières fois à l'avant, dont trois qui firent sauter l'étrave... et les trois autres à côté, ou sur l'arrière comme ce matin. Une seule fois, je fus dans la patouille.

Tout le monde avait f... son camp. Il ne restait que moi, à m'appuyer 35 degrés de gîte. Le bateau demeura ainsi... Il renâcla pour faire le tour... On me remorqua jusqu'à Ajaccio...

— Et vous n'êtes pas décoré ?

— Décoré ? pour huit torpillages ?... Vous n'y pensez pas, à moins de faire partie de la marine de guerre, qui n'a rien de commun avec le *Puy-de-Dôme*. Et encore faudrait-il que la barque y restât. Je ne suis pas du grand corps, moi. Je ne récolte pas croix et galons à l'ancienneté. C'est bon pour les mirliflores... J'aime mieux mon bateau... Merci !

— Et les sous-marins ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Les sous-marins ! Mon Dieu ! Il y en a par-ci, par-là. On est bien forcé de l'admettre. On ne les aperçoit pas tous les jours... mais que voulez-vous ?... les amiraux non plus... Les sous-marins naviguent encore plus que les amiraux... En tous cas, nos rencontres avec eux sont de beaucoup les plus fréquentes, et pourtant... si on savait s'y prendre...

— Que ferait-on ?

— Messieurs, poursuivit Emmanuel, je ne suis pas du Midi et par conséquent ne tiens

guère aux discours, mais il m'est bien souvent arrivé de causer tout seul, pendant les heures de quart, ou avec mes officiers. Dame ! la question nous intéresse...

— Cela va sans dire !

— Et bien souvent, je me suis fait la réflexion suivante : que si j'étais quelque chose dans les huiles lubrifiées... j'ai idée qu'il y aurait moins d'accidents...

— Vous êtes sûr ?

— Sûr n'est peut-être pas tout à fait le mot, mais enfin... je crois que j'ai raison.

— Peut-on savoir ?

— Si vous y tenez... Prenez donc un verre de porto, on le dit excellent.

Nous goutâmes au vin d'Emmanuel... Après quoi, celui-ci continua :

— Qu'est-ce qu'un sous-marin, Messieurs?... De par la définition même, c'est un bâtiment qui va sous l'eau... dont l'élément est constitué par la masse liquide... C'est donc un engin du genre poisson... et comparable à la baleine, puisque comme ce cétacé il fait provision d'air.

— C'est juste.

— En temps de paix, les séjours du sous-

marin à la surface ne sont point limités... il émerge autant qu'il est nécessaire au renouvellement de son oxygène et au chargement de ses accumulateurs, étant donné qu'en plongée, il n'utilise que l'énergie électrique, rapport toujours à la dépense d'air.

— Parfaitement.

— En temps de guerre, c'est tout différent. De même que le harponneur profite de l'apparition de la baleine pour lancer son arme, de même le bâtiment de surface, torpilleur ou chalutier, recherche la présence visible du monstre pour engager et mener le combat à bonne fin.

— La chose paraît logique.

— Le problème de la destruction des pirates réside donc tout entier en ceci : empêcher le sous-marin de respirer, le plus longtemps possible, afin de l'obliger à le faire en présence des unités d'attaque. Pour cela... un grand nombre de patrouilleurs est indispensable.

Je m'explique... Un sous-marin est vu en A, à midi, par un des nôtres. Ce sous-marin plonge et disparaît. En plongée, on sait que sa vitesse maxima ne dépasse guère six nœuds, car en voulant aller plus vite, il déchargerait trop rapidement ses accus et serait obligé de re-

monter trop tôt. Donc, si l'on trace avec A pour centre, une circonférence de soixante milles de rayon, on obtient un cercle dans lequel le sous-marin se trouvera très certainement au bout de dix heures. Il faudrait alors que cinq ou six patrouilleurs parcourussent la mer en fuseaux, allant du centre à la circonférence et inversement. Pour peu qu'il y ait de la lune, le pirate se trouverait fortement gêné.

— Cela demanderait beaucoup de navires...

— Evidemment. Mais croyez-vous qu'ils ne seraient pas mieux à naviguer par sections et dans tous les sens qu'à faire des escortes imaginaires. Je dis « imaginaires », car tant que les convois ne seront pas plus homogenes, la protection restera inefficace.

— Que faudrait-il faire?

— Et bien voilà : créer des convois « lents », bien encadrés par des unités rapides : contre-torpilleurs, canonnières, etc., pouvant se déplacer de tête en queue et réciproquement... et laisser les navires de vitesse filer dare-dare, escortés ou non, et cela par les routes les plus directes, les chances de torpillage étant fonction du séjour à la mer.

— Naturellement.

— La mer est grande ; le sous-marin ne peut pas être partout à la fois. En admettant qu'il envoie un bateau ou deux par le fond, de temps à autre, les pertes seront quand même autrement moindres qu'avec la marche réduite en cortège forcé et suivant des routes régulières. Quand le boche sait (et il le sait) que tel navire passera là, à telle heure, il se poste à mille pas et il le torpille... soyez-en sûrs...

— Tant que ca ?

— Il se gêne... En tous les cas, si l'on préfère s'en tenir aux routes patrouillées et à la navigation en ligne de file, marotte des états-majors, pour Dieu, que l'on fasse meilleur cas des existences et du matériel. L'un et l'autre sont nécessaires à l'obtention de la victoire... Qu'on n'aperçoive plus un paquebot pouvant donner seize ou dix-huit nœuds, bondé de troupes ou de munitions, obligé de n'en filer que huit afin de tenir compagnie à deux rafiots chargés de farine ou à un porteur de topinambours... et cela parce qu'on manque d'escorteurs... Qu'on laisse un peu les capitaines bourrer leurs barques comme ils l'entendent, en mettant le plus lourd au fond et ce qui peut flotter par-dessus. C'est davantage leur affaire que celle des comman-

dants de cavalerie ou des employés des pompes funèbres... Et puis... c'est eux qui se font casser la g... pas vrai?... on peut bien leur demander leur avis...

— Evidemment.

— Mes garçons, nous ne faisons pas la guerre, sur mer s'entend. Le Boche la fait, lui... Prenez de tout ceci ce que bon vous semblera, mais dites-vous bien que tant que nous n'aurons pas rompu avec la routine, balayé les eaux grasses et chaviré notre chique en criant « paré », il y aura des pauvres diables qui donneront à manger aux poissons... voilà...

— !!!!!

— Encore un verre de ce porto, Messieurs Il sort de chez Saccone. Contemplez-moi sa belle couleur...

---

## XVIII

## EN PLONGÉE...

A Maurice Barrès.

Quand je serai vieux... je dirai celle-ci aux petits enfants... et même aux grandes personnes, car les grandes personnes ont beaucoup à apprendre... et lorsqu'il s'agit de connaître et d'aimer son pays, mon avis est qu'on n'en sait jamais trop long.

Je dirai qu'il y a bien longtemps, j'ai vécu cette histoire — ce n'est pas un conte — aux temps fabuleux de la grande guerre qui fut aussi la plus féconde en héroïsme... et que je l'ai vécue entre quatre tôles boulonnées... par vingt mètres de profondeur... loin de toute terre et de tout secours...

Ce n'est pas d'un accident « matériel » qu'il s'agit ici. La chose fut beaucoup plus grave. C'est d'une défaillance morale que je veux par-

ler... D'une défaillance qui n'eut aucune suite parce que Verne était commandant et qu'après tout, les Français ont mieux qu'une pierre dans la poitrine... Une pierre... ça se trouve dans la carcasse du Boche au lieu et place du cœur... Chez nous... il y a toujours un certain fond... même quand le moral est très bas... et que le cafard ronge.

Donc, je dirai que j'avais vingt-sept ans et que j'étais second de la *Sirène*... En ce temps-là, la *Sirène* passait pour ce qui se faisait de mieux en matière de construction sous-marine... J'étais second de Verne que j'aimais beaucoup, le considérant comme le prototype du marin de race... Lui et moi faisions une paire de camarades et les escales retentissaient du bruit de notre passage.... A la mer, chacun reprenait son poste... lui au périscope... moi dans le cambouis.

Il y avait six jours que la *Sirène* avait quitté Malte quand la chose eut lieu.... Je dois dire que depuis deux mois nous bourlinguions sans trêve... les appareillages succédant aux ravitaillements et les ravitaillements aux appareillages... Qui dit ravitaillement dit vivres, matériel de rechange et combustible... Le tout à

embarquer tenus par un pied d'ancre.... Ces escales-là ne constituent pas des sinécures. A peine arrivé, on complète... et sitôt fait le plein, on repart... Et tout le temps ainsi...

Avec cela, les heures de mer, tristes et mornes, éreintantes quand même... en surface, à la pluie, sur du métal glissant, cramponnés aux barreaux du kiosque de toute la force des poignets... en plongée, dans l'air lourd, serrés à quinze les uns contre les autres, le front en sueur et les oreilles bourdonnantes... Evidemment le tout manque de confort... Il faut de la vaillance pour s'y faire... de la vaillance et de l'abnégation... poussées juqu'à l'héroïsme...

Je dirai comment, ce jour-là, l'équipage était plus nerveux que de coutume... La veille, un cargo nous avait canonnés, nous prenant pour un des pirates... et peu s'en était fallu que nous n'allions au fond par sa faute... Rien n'est mauvais comme ces sortes d'erreurs, excusables pourtant, la hantise du monstre étant grande... et nul ne ressemblant davantage à un sous-marin boche qu'un bâtiment allié de même nature....

Parmi les hommes de la *Sirène* se trouvait Lebas, tête brûlée que j'avais donné l'ordre de

veiller de près... Tout bien pesé, Lebas n'était pas un mauvais bougre. On le disait père de famille honnête et sa marmaille vivait quelque part du côté des Charentes.... Même... chaque fin de mois... il remplissait scrupuleusement un avis de délégation sur lequel figurait en entier sa solde.... Les mauvais bougres agissent rarement ainsi...

Non, c'était un caractère faible, hanté par les idées d'avant-guerre : désarmement général, fraternité des peuples, société des nations.... Il croyait à tout cela dur comme fer et ma foi, deux ans de campagne n'avaient point suffi à l'en faire démordre.

Son influence demeurait pernicieuse sur l'équipage. Certes, je n'avais pas à m'en plaindre au point de vue travail. Jamais je ne l'avais vu rechigner devant la besogne, mais à tout instant, sous les prétextes les plus futiles, il entamait des discussions ou plaçait des discours... Or, les paroles, devant l'ennemi... si en l'air soient-elles... ce n'est jamais bon...

Le matin du jour en question, Lebas avait donné son avis à voix haute et claire sur l'incident relaté plus haut... et l'équipage, après

avoir fermé les capots, s'était rendu tout en maugréant à son poste de manœuvre... Verne et moi étions habitués, Dieu sait combien, à entendre groumer les hommes à propos de tout : du vent... de la mer... du rata et du manque de sommeil... de la brièveté des séjours terrestres et de la durée des patrouilles... Nous étions suffisamment instruits sur la valeur de ces soliloques, chers à tout matelot, et sur l'importance qu'il convenait de leur accorder pour ne point nous émotionner outre mesure... Par exemple, cette fois-là... nous eûmes l'impression que c'était grave...

A un moment donné... comme nous venions de redresser les barres pour nous maintenir à la position d'équilibre, le maître torpilleur fit signe à deux hommes, dont Lebas, d'effacer les taches d'huile du moteur... Le plancher, dans un sous-marin, est constitué par des plaques métalliques continuellement fourbies à clair. Il est indispensable de ne point glisser... et les taches d'huile... en outre... ça n'est pas propre.

A deux pas du maître, Lebas s'arrêta, fixant ce dernier dans les yeux.

— Alors, dit-il, jamais de repos ?..

L'autre fit comme s'il n'avait rien entendu et répéta l'ordre.

Lebas reprit :

— Vous savez, maître, j'en ai assez... et les autres aussi... de faire l'andouille...

Craignant une réponse maladroite du gradé, je crus devoir intervenir :

— Allons ! Lebas ! Taisez-vous... et faites ce qu'on vous dit.

— Non ! lieutenant ! Je ne me tairai pas, poursuivit l'homme... Tous en ont assez, mais personne n'ose le dire... Eh bien ! moi, je ne suis pas un pleutre, ni un esclave... Je répète que je n'en veux plus... Mettez-moi en prison si vous voulez.

Peu à peu, l'équipage s'était approché du compartiment des torpilles, à l'extrême avant, attiré par les éclats de voix de l'énergumène. Me retournant... je vis des visages hâves, fatigués... et des yeux où luisaient d'étranges lueurs... Je sentis que l'instant était venu d'éviter une faute grave à ces malheureux, et, m'adressant à leur chef :

— Vous manquez de courage, Lebas, lui dis-je,.. et, par votre faute, vos camarades oublient qu'ils ont à défendre la Patrie !

L'homme s'écria, hurlant à tue-tête :

— La Patrie !... Ah bien, elle est propre... Il faudrait savoir ce que c'est, d'abord...

Derrière lui, s'éleva une voix profonde...

— Je vais vous le dire... moi.

Tous se retournèrent... Verne était debout, dans l'encadrement de la porte. Froidement, il s'avança au centre du groupe, se plaçant à mes côtés, et commanda « rassemblement »...

L'équipage, hormis les hommes de quart aux appareils, s'entassa dans l'espace restreint compris entre les tubes... Il y eut des piétinements, des chuchotements, puis tous firent silence... On n'entendit plus que le bruit des moteurs et le clapotis contre l'étrave.

Au bout d'un instant, Verne parla de la Patrie...

. . . . . .

— Mes amis, dit-il... l'un d'entre vous, victime de sa lâcheté ou de son ignorance, vient de lancer un appel à la fois naïf et redoutable... Qu'est-ce que la Patrie?... Naïf, parce qu'il n'est personne parmi nous qui n'ait depuis longtemps résolu cette question dans son cœur... Redoutable, car la poser à l'heure présente, c'est affai-

blir la France en face de l'ennemi, c'est-à-dire trahir...

Envahi... dévasté sur une partie de son territoire, notre pays souffre. Il a besoin pour se défendre de la croyance et du sacrifice de tous ses enfants... C'est cette heure-là que quelques-uns choisissent pour tenter de le diviser, en tout cas de l'amoindrir aux yeux de ceux qui lui sont fidèles...

La Patrie, mes amis, c'est un idéal vieux comme le monde, cher à tous les peuples, et que plusieurs ont essayé de définir... pour la conservation duquel tous se sont battus, à travers les siècles... et pour lequel beaucoup sont morts.

Chez les tribus les plus sauvages comme chez les peuples les mieux civilisés, l'idée de Patrie représente un sentiment noble, inaccessible aux âmes vulgaires. Sentiment de respect de la tradition due aux ancètres, mélangé d'attachement de l'individu pour le territoire où se parle sa langue... Les limites extrèmes de ce territoire et de ces traditions se nomment frontières. Ces limites franchies se trouvent d'autres peuples... parlant d'autres langues et respectueux d'autres traditions, auxquels nous donnons le nom d'étrangers... L'ensemble des ha-

bitants d'un même pays, soumis aux mêmes lois et parlant la même langue, constitue ce que l'on appelle une nation.

Parfois, il arrive qu'une nation est plus ancienne qu'une autre... plus riche et plus forte. Les peuples voisins, moins privilégiés, convoitent ces richesses et jalousent cette grandeur.... Ne pouvant se les approprier, ils essayent par la force d'imposer leurs conditions.... Il y a la guerre.... Souvent une guerre en appelle une autre... D'autres nations se trouvent jetées dans la mêlée par le jeu des alliances ou pour la défense de leurs intérêts... La lutte s'étend alors à tout ou partie d'un continent... comme dans la guerre actuelle où le but poursuivi par l'ennemi est l'accaparement de la puissance mondiale... et le pays convoité... la France...

Mes amis !... Quand on a l'honneur et la chance de naître Français, la question Patrie ne se pose pas... On aime la France dès le berceau, pour son soleil qui vous entoure et pour ses refrains qu'on vous chante. Plus tard, on apprend à la connaître... et à mesure que l'on grandit, on s'attache à elle davantage... On l'aime et l'estime doublement dans la tris-

tesse et dans l'épreuve, car alors on comprend deux fois plus ce qu'on perdrait... en la perdant...

La Patrie, mes amis... mais c'est tout ce que nous aimons, tout ce qui nous rappelle un souvenir, si lointain soit-il. C'est le clocher qui nous a vus naître, le sillon qui nous a nourris, la colline où s'essayèrent nos jeunes ardeurs... La Patrie... pour vous, Bretons... c'est la miche du pain de chez vous... et c'est le broc de votre cidre... le pas tremblant de votre mère... la coiffe de votre fiancée... C'est tout cela et beaucoup encore.

C'est ce que vous ne pouvez ni renier, ni fuir... Si loin que le flot vous emporte, vous avez la Patrie avec vous... Là-bas.... de l'autre côté du monde, j'ai vu des tombes ignorées marquées par des croix de mousse. Ces tombes sont des lambeaux de la Patrie....

Jamais vous ne vivrez sans elle... Jamais vous n'en pourrez perdre le souvenir... A vos souliers vous portez sa poussière. A vos lèvres vous retenez ses chansons.... La Patrie, c'est tout ce que vous avez laissé... tout ce que vous désirez revoir... tout ce pour quoi vous êtes ici... au poste d'honneur.... à faire « l'andouille »..... J'ai fini..... rompez....

Verne se tut, et les hommes s'en allèrent...

Un à un, ils passèrent devant nous, le bonnet à la main... Plusieurs pleuraient.

Quand ils furent partis, le Commandant se retourna vers Lebas demeuré dans le compartiment des torpilles.

— Je devrais te faire fusiller, lui dit-il... Tu es un malheureux... Je te pardonne... pour ta femme et pour tes gosses... F... moi le camp...

L'autre s'avança, titubant... jusqu'à toucher la paroi... et soudain se précipita aux pieds du chef, murmurant dans un gros sanglot :

— Commandant !... Pardon... J'étais fou... Vous avez fait de moi un homme... Serrez-moi la main... Merci...

. . . . . .

Je dirai cette histoire aux petits enfants...

---

## XIX

## EPITAPHE

*A LA MÉMOIRE*
DE RENÉ AUDRY
Commandant le *Bernouilli*
lequel n'a pas rejoint sa base.

*MON CHER RENÉ.*

*Cet hommage que je vous dédie devrait s'intituler la « dernière patrouille », puisque, comme le* Bernouilli, *l'*Uranus *n'est jamais rentré... Il y aurait à propos de ce bateau, de même que pour le vôtre, de belles pages à écrire qui seraient surtout des pages glorieuses... En ce qui vous concerne en particulier, ces pages n'étonneraient personne, tous ceux qui vous ont connu vous ayant estimé, et tous ceux qui vous estimèrent se doutant de la façon dont vous êtes mort.*

*Mais aussi... un tel titre réjouirait par trop*

*l'adversaire... Son succès, si succès il y a, fut chèrement payé par la carrière antérieure de l'*Uranus, *à la beauté de laquelle le passé du* Bernouilli *peut seul être comparé... D'autres ont suivi votre exemple et s'il le faut vous imiteront jusqu'au bout... Avec les camarades de votre trempe, l'ennemi n'a pas la partie belle... Tous vous aimaient... Ils vous vengeront.*

*BASE NAVALE DE B.* *Février 1917.*
**Bureau du Chef de Base.**

A Mme Pierre d'AVRANCHES
*72, rue Nationale.*
TOULON.

*MADAME,*

*J'ai besoin de ma force de soldat pour vous écrire... et aussi de tout mon cœur d'homme... L'*Uranus, *parti depuis trois jours, n'a plus donné de ses nouvelles... Oh! rien n'est certain sur son sort... et personne ici ne désespère... mais enfin... nous conservons une inquiétude sérieuse et préférons tout envisager.*

*Il s'agissait de la relève de C... Votre mari, dont c'était le tour, appareilla le 10 avec un patrouilleur d'escorte,.. la* Lamproie... *Il avait pour mission la surveillance des passes et de la côte ennemie jusqu'à vingt milles au Sud. Le convoyeur devait l'abandonner en vue de terre, ne pouvant que déceler sa présence. Ce bâtiment rentra le soir même. Tout avait bien marché. Votre mari se montrait satisfait du bateau, lequel avait été l'objet de réparations récentes. Il plongea, paraît-il, sur le coup de midi... Depuis on ne l'a plus revu.*

*Madame, à toute autre qu'à vous, je saurais dire des phrases banales, nécessaires peut-être, mais combien vides et puériles... Il en va ainsi de tout ce qu'on écrit et dont on ne pense pas un traître mot... A vous, je dois la vérité... Votre mari est — je n'ai pas dit « était » — un officier d'élite que j'estime et aime comme un père, l'ayant pour ainsi dire toujours connu... Eh bien ! il se peut qu'il soit prisonnier, c'est-à-dire vivant, mais moi j'ai peur qu'il ne le soit pas.*

*Sur quelles raisons je m'appuie pour manifester cette crainte? Mon Dieu ! Madame... sur une seule et qui est très simple : Pierre d'A-*

*vranches n'est pas prisonnier, parce qu'en aucun cas il n'aurait accepté de se rendre... Peut-être a-t-il pu sauver son équipage, en partie du moins, et ses hommes sont-ils tombés aux mains de l'ennemi... La chose est possible quoique douteuse, car ce dernier se fût empressé d'en faire état. Pour ce qui est de sa propre personne... si Pierre d'Avranches n'a pas été capturé de force... il a suivi et partagé le sort de son bateau.*

*Madame ! C'est une vie bien ingrate que la nôtre. Il nous faut perdre ceux que nous aimons, en qui nous plaçons toute notre confiance, sans savoir souvent comment ils sont morts et sans pouvoir par conséquent redire leur fin sublime à ceux qui restent... En cela, la guerre n'a fait que multiplier ces drames obscurs, ces dévouements anonymes dont la mer garde le secret. Que du moins vous ayiez cette consolation de songer qu'il est tombé en brave, face à l'ennemi si souvent et si glorieusement combattu.*

*Vous savez quel respect des traditions gouverne notre marine... Celle-ci est une des plus anciennes et des plus répandues qui fait qu'un officier survit rarement à la perte du bâtiment qu'il commande... Ceux qui survivent ne sont*

*pas déshonorés, certes... il y a des circonstances dont aucun d'entre nous n'est maître.., mais ils ont toujours cette ombre derrière eux qui les suit dans leur carrière... ils ont « perdu leur bateau »... Au lieu de cela, « il a coulé avec »... C'est mieux...*

*Madame !... Je n'ai plus grand'chose à ajouter... L'*Uranus *ne reviendra pas... A quoi bon vous leurrer d'un faux espoir? Nous autres, marins, sommes parfois un peu brusques parce que trop francs en réalité... Pleurez, Madame... Pleurez l'époux que la guerre vous ôte... Il a droit à tous les regrets et à toutes les larmes... Ici... nous perdons un ami... doublé d'un héros... Vive la France !...*

LE BERRE
*Commandant la Base.*

---

Avril-Mai 1918.

# TABLE DES MATIÈRES


I. — Visite domiciliaire. . . . . 9
II. — La chasse du gosse . . . . . 18
III. — Importation. . . . . 30
IV. — L'affaire de la Germaine. . . . 40
V. — Pan ! torpillée ! . . . . . 54
VI. — L'angoisse . . . . . 71
VII. — Evacuation . . . . . 83
VIII. — La bataille . . . . . 99
IX. — A coups de canon . . . . . 110
X. — La fin du monstre . . . . . 119
XI. — Des bécots . . . . . 124
XII. — La mission du docteur Probst . . 135
XIII. — La dot de Louise . . . . . 151
XIV. — La défaite de Béringaou . . . . 168
XV. — E. 14 . . . . . 181
XVI. — Le cadavre . . . . . 190
XVII. — L'opinion d'Emmanuel Moutarde, commandant de paquebot . . 203
XVIII. — En plongée . . . . . 218
XIX. — Epitaphe . . . . . 229



Vannes. — Imprimerie Lafolye Frères. 50-18.

Y.

# L'ODYSSÉE
## D'UN
# TRANSPORT TORPILLÉ

**Prix Femina — Vie Heureuse 1917**

In-16. . . . . **4** fr. **50**

Quel brave cargo, ce **Pamir** ! Et quel capitaine ! En voilà un qui " exprime l'âme française pendant la guerre " !

LUCIEN DESCAVES.

C'est, de tous les documents **originaux** de la guerre, sans doute le plus saisissant...

ABEL HERMANT.

---

CONTRE-AMIRAL DEGOUY

# POUR EN FINIR AVEC LES SOUS-MARINS

In-16 . . . . . **4** fr. **50**

Dans ce livre d'un intérêt passionnant, l'amiral Degouy indique une méthode décisive pour détruire les " nids de pirates ", qui infestent les mers, et pour en finir ainsi avec les sous-marins. Son livre est en même temps un magistral exposé de doctrine de guerre navale offensive, appuyé sur une parfaite connaissance du littoral allemand.

HUBERT F...

# LA GUERRE NAVALE

## Mer du Nord. Mers lointaines

*Avec 33 cartes, schémas de combats, plans et silhouettes de navires*

**Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de la Marine.**

In-16 . . . . . **4** fr. **50**

L'auteur décrit les opérations dans la Mer du Nord et les Mers lointaines.

C'est la première histoire de la Guerre navale qui ait paru en France.

COMMANDANT ÉMILE VEDEL

# Nos Marins à la Guerre

## sur Mer et sur Terre

**Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de la Marine.**

In-16 . . . . . **4** fr. **50**

Ce livre-là, outre qu'il est admirable, est le plus émouvant qui ait été écrit sur nos marins *combattant à la mer.*

PIERRE LOTI,
de l'Académie française.

ALFRED NOYES

# Le Sort du Sous-Marin allemand

In-16. . . . . **0** fr. **30**

ALBERT ERLANDE

# EN CAMPAGNE
## AVEC
# LA LÉGION ÉTRANGÈRE

**Ouvrage couronné par l'Académie française**

In 16 . . . . . **4** fr. **50**

Quelle galerie d'hommes extraordinaires que ces étrangers appartenant à cinquante-deux nationalités différentes réunis volontairement sous les couleurs françaises pour se battre contre l'Allemand agresseur !

*Le Cri de Paris.*

---

ANTOINE REDIER

# MÉDITATIONS DANS LA TRANCHÉE

**Ouvrage couronné par l'Académie française**

In-16 . . . . . **4** fr. **50**

C'est le livre qui, à notre connaissance, mérite le mieux qu'on cite à son propos le chef-d'œuvre d'Alfred de Vigny : *Servitude et grandeur militaires*

*Paris-Midi.*

LIEUTENANT E. R. (Capitaine Tuffrau)

# CARNET D'UN COMBATTANT

Avec 64 dessins à la plume de CARLÈGLE

In-16 . . . . . 4 fr. 50

Je recommande le *Carnet d'un Combattant* à tous mes lecteurs militaires ou civils, car il est l'ouvrage d'un homme d'honneur, qui voit juste, et l'expression même de la réalité.

Capitaine Z...

PIERRE MAC ORLAN

# LES POISSONS MORTS

La Lorraine, l'Artois, Verdun, la Somme

In-16, illustré par GUS BOFA . . . . 4 fr. 50

*Les Poissons Morts*, c'est la première et saisissante impression de guerre, celle qui laissa sa marque indélébile dans le cerveau sensible de l'auteur.

*L'Alsace.*

LUIGI BARZINI

# La Guerre Moderne

## sur Terre, dans les Airs et sous les Eaux

Traduction de J. Mesnil

In 16 . . . . . 4 fr. 50

M. Barzini decrit, avec son incomparable talent d'évocation, la vie mystérieuse et singulière des hommes perdus dans la solitude effrayante des abîmes liquides, ou l'angoisse et la passion silencieuse des incursions nocturnes des sous-marins dans les eaux de l'ennemi.

---

# Lettres d'un Vieil Américain à un Français

Traduites par J.-L. Duplan

Préface de Lysis

**Ouvrage couronné par l'Académie française**

In 16 . . . . . 4 fr. 50

Elles sont très savoureuses ces " **Lettres d'un Vieil Américain** "... mais retenons, entre toutes les leçons qu'il nous donne, cette sentence grosse d'un verdict de vie ou de mort : L'industrie française devra *produire* ou *disparaître*.

Victor Margueritte.

## LIEUTENANT JACQUES PERICARD

# DEBOUT, LES MORTS !

**Souvenirs et impressions d'un soldat de la grande guerre.**

Préface de M. Maurice BARRÈS, de l'Académie française.
Dessins de Paul THIRIAT.

**I. FACE A FACE**

In-16 . . . . . **4 fr. 50**

**II. PAQUES ROUGES**

In-16 . . . . . **4 fr. 50**

Le lieutenant Péricard peint sur le vif les grognons et les grognards de Verdun, les éternels mécontents, qui finalement se battent comme des lions. Il faut lire de pareils livres et voir de près cette vie de tranchées, d'assauts, de fusillades pour comprendre réellement ce que c'est que cette prodigieuse race française et de quels efforts surhumains elle est capable. Cet admirable récit devrait être entre toutes les mains.

A. ALBALAT (*Journal des Débats*).

## CAPITAINE Z

# L'Armée de la Guerre

Les officiers — Les soldats — Le chef de section — L'infanterie — Troupes d'élite — Engagés volontaires — Marsouins — Chasseurs — Zouaves — Cyclistes — Conseils de guerre — La discipline du front — La légende du poilu — La liaison au combat.

In-16 . . . . . **4 fr. 50**

# L'Armée de 1917

In-16 . . . . . **4 fr. 50**

Le livre du capitaine Z... est le plus merveilleux antidote qu'un soldat de bonne trempe, bien racé, — qu'importe qu'il soit de la carrière ou qu'il soit d'aventure ! — ait fourni pour calmer l'énervement, l'impatience.

JEAN NOREL (*Mercure de France*).

# LIVRES DE COMBATTANTS ET DE TÉMOINS DE LA GRANDE GUERRE

*Collection de Volumes in-16 :* **4 fr. 50**

**Raoul ALLIER.** — Les Allemands a Saint-Dié.

**Claude ANET.** — La Révolution Russe a Pétrograd et aux Armées.

**Luigi BARZINI.** — Scènes de la Grande Guerre.
En Belgique et en France.
La Guerre Moderne, sur Terre, dans les Airs et sous les Eaux.

**Georges BONNET.** — L'Ame du Soldat.

**Victor BUCAILLE.** - Lettres de Prêtres aux Armées.

**M. BUTTS.** — Héros !

**Léopold CHAUVEAU.** — Derrière la Bataille (3 fr.)

**Antoine DELECRAZ.** — Paris pendant la Mobilisation.

**Maurice DIDE.** — Ceux qui Combattent et qui Meurent.

**Albert ERLANDE** — En Campagne avec la Légion Etrangère.

**Gabriel-Tristan FRANCONI.** — Un Tel de l'Armée Française.

**André FRIBOURG.** — Croire.

**Bernard FRANK.** — Dix-neuf histoires de sous-marins.

**(Hubert) F...** — La Guerre Navale. Mer du Nord Mers lointaines.

**Paul FIOLLE.** — La Marsouille.

**Raymond JUBERT.** — Verdun (Mars, Avril, Mai 1916).

**Stéphane LAUZANNE.** — Feuilles de Route d'un Mobilisé.

**Pierre MAC ORLAN.** — Les Poissons Morts.

**Capitaine MARABINI.** — Les Garibaldiens de l'Argonne.

**Lord NORTHCLIFFE.** — A la Guerre.

**Alan SEEGER.** — Lettres et Poèmes.

**Lieutenant Jacques PERICARD.** — *Debout les Morts !* I. Face a Face. II. Paques Rouges.
Ceux de Verdun.

**Jacques PIRENNE.** — Les Vainqueurs de l'Yser.

**Jules POIRIER.** — Reims (1er Aout - 31 Décembre 1914).

**Antoine REDIER.** — Méditations dans la Tranchée

**TESTIS.** — L'Expédition des Dardanelles.

**Alexis TOLSTOI.** — Le Lieutenant Demianof.

**Capitaine TUFFRAU.** — Carnet d'un Combattant.

**Robert VAUCHER.** — Avec les Armées de Cadorna.

**Commandant Emile VEDEL.** — Nos Marins a la Guerre. Sur Mer et sur Terre.

**Y...** — L'Odyssée d'un Transport Torpillé.

**Capitaine Z.** — L'Armée de la Guerre.
L'Armée de 1917.

**PAYOT & Cie, 106, Boul. Saint-Germain, PARIS**


Imp. E. Durand, 18, Rue Séguier, Paris

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

D
595
F8F7

Frank, Bernard
Dix-neuf histoires de sous-marins

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 16 04 09 011 5